

Cosmopolis



Madrid, 31 Marzo 1930

Precio: 1 Peseta

TABLEAU
d'ALFRED de DREUX
COLLECTION HERMÈS

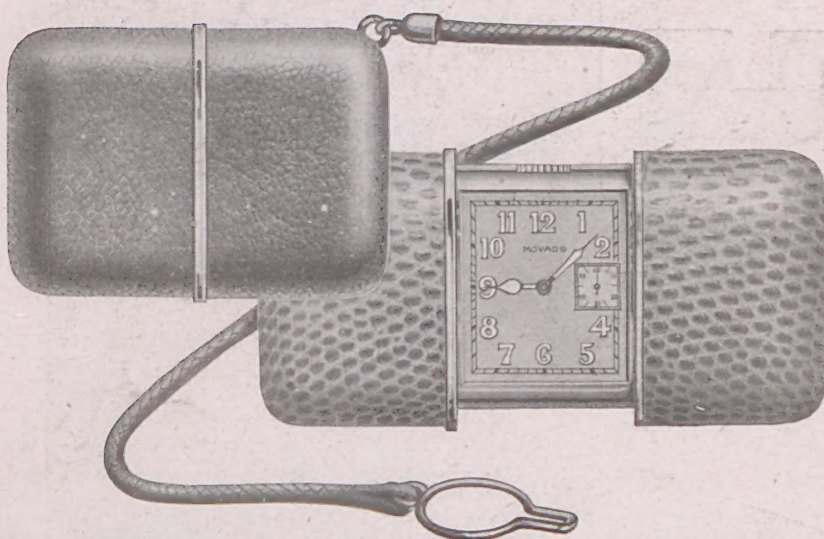


DRAEGER

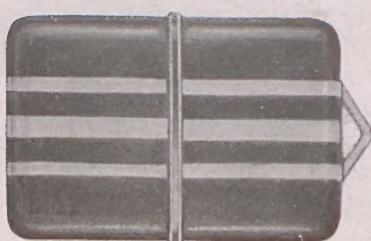
HERMÈS

SILLERO
24, FAUBOURG SAINT-HONORÉ
PARIS

CHANTILLY, ST-CYR
SAUMUR, BIARRITZ
CANNES, PAU



ermeto MASTER



ermeto NORMAL



ermeto BABY

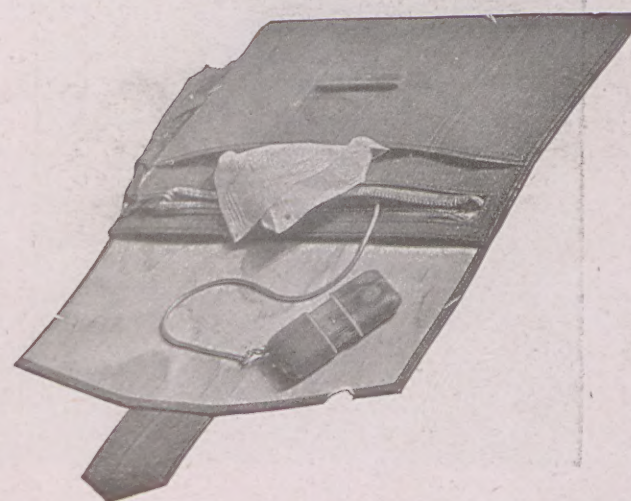
ermeto

MOVADO

EL MOVIMIENTO DEL RELOJ *ermeto*, DE UNA PRECISION PERFECTA, AL ABRIGO DE LOS CHOQUES, DEL POLVO Y DE LA HUMEDAD; ES EL RELOJ IDEAL DEL HOMBRE Y DE LA MUJER DEL SIGLO XX, DEPORTIVO, ELEGANTE Y PRACTICO.

DE VENTA EN LAS PRINCIPALES JOYERIAS Y ESTABLECIMIENTOS ESPECIALIZADOS EN RELOJES FINOS

AGENCIA GENERAL:
HERMÉTICA, S. A.
Galería del Comercio, 55
LAUSANA (SUIZA)



FABRICA NACIONAL DE ORFEBRERIA RELIGIOSA
CUBIERTOS Y ORFEBRERIA GENERAL DE MESA

PLAZA DE CANALEJAS N.º 4
APARTADO DE CORREOS 186 MADRID

PLATA Y ORO

BARCELONA FERNANDO VII 19: SEVILLA SIERPES 8
BILBAO BIDEBARRIETA 12 Y VALENCIA PAZ 5

CASAS EN



FABRICA: CALLE S.º DE LA CRUZ Y HUÑEZ
DE BALBOA: CASA FUNDADA EN 1840

Cosmópolis

Redacción y Administración:
Puerta del Sol, 15, Librería Fe.-MADRID
Teléfono 15338 - Apartado de Correos 33
Dirección telegráfica y telefónica: Cosmópolis

Precios de suscripción:

España y América:	un año	12 pesetas
	un semestre	6 pesetas
Extranjero:	un año	19 pesetas

SUMARIO

Portada de PAULO.

LITERATURA

«Gran Hotel Águeda», novela corta original de ROBERTO MOLINA, ilustraciones de MANCHÓN.

«El cine y la moda», ensayo literario original de ANTONIO ESPINA.

«Pintura y novela», ensayo literario original de BENJAMIN JARNES.

«El poeta andaluz de *La Toriada*, Fernando Villalón», crónica original de MIGUEL PEREZ FERRERO, con apuntes de A. DURÁ.

«Temas modernos.—La Escuela de Orientación Profesional y el porvenir de los hombres de mañana», reportaje de RAFAEL BALAGUER, ilustrado con fotografías.

«Figuras, Doctrinas y Empresas hispánicas», crónica original de RAFAEL MARQUINA, con una fotografía.

«Panorania femen'no», interviú de ERNESTINA DE CHAMPOURCIN,

«Puzle político», por J. B.

Cuentos de ayer.—«Candelita», por R. SANDOVALES DE PEAL, ilustraciones de DOMINGO DE MENA.

«Un hombre recuerda su pasado», continuación de la novela original de M. CONSTANTIN WEYER, Premio Goncourt 1928, ilustrada por PERALS.

«Escaparate de libros», sección bibliográfica, con fotografías.

TEATROS

«Panorama teatral», crónica original de JUAN DE BAEZA, con fotografías.

GRAN MUNDO

Deportes de primavera. Campeonato de carreras de galgos. Boda aristocrática y otras notas gráficas de la actualidad elegante.

FEMENINA

«Las nuevas colecciones de París», crónica original de CLAUDE FRANCE, y otras notas de la moda, ilustrada con dibujos y fotografías, sección dirigida por la CONDESA DE GRAMONT, redactora jefe de *Fémina*, de París.

CINEMATOGRAFIA

«Pantalla universal», crónica de actualidades cinematográficas original de FERNANDO G. MANTILLA, ilustrada con fotografías.

ARTE

«Los tesoros de Madrid.—El Instituto de Valencia de Don Juan», crónica original de RAFAEL LÁINEZ ALCALÁ, ilustrada con fotografías.

«Arquitectura y decoración», crónica original de ANTONIO PRAST, ilustrada con dibujos.

FINANCIERA

«Cómo son nuestros financieros.—El conde de Güell», crónica original de ANTONIO DE MIGUEL, ilustrada con fotografías.

AGRICULTURA Y GANADERIA

«Necesitamos «animales de pico».—La avicultura nacional», crónica original de ANTONIO GARCÍA ROMERO, con fotografías.

EXTRANJERO

«París.—Mujeres», crónica original de CEFERINO R. AVECILLA, ilustrada con fotografías.

«Berlín, revista», crónica original de FRANCISCO AYALA, con una fotografía.

DEPORTES

«El fútbol nacional.—La furia y la técnica de los vascos», y otras informaciones deportivas, originales de RIENZI, ilustradas con fotografías.

TURISMO

«El palacio de Tordesillas», texto y fotografías del P. N. T.

ESCRITORES NUEVOS

«Hemos recibido su trabajo y...» (correspondencia de la sección).

«A un hidalgo de hoy...», soneto original de FLORENCIO GÓMEZ ORTEGA, con un dibujo de SERNY.

«Ambientes», versos de MANUEL CHACÓN SECOS, con un dibujo de ZAID.

«Eterno amor», prosa original de RICARDO MAZO.

INFANTIL

«Colasín», cuento original de CAZ/HORLITA, con dibujos de SERNY.

«Sección recreativa.—Muñecos de tijera», dibujos de SERNY.

CRIPTOGRAFIA

«Sección de pasatiempos», por FRAMARCÓN.

Extracto del contenido del presente número, en tres idiomas

"Grand Hotel Agathe" (Gran Hotel Agueda) c'est le titre d'un court roman très intéressant, sorti de la plume, si brillante, de Robert Molina, l'auteur si célèbre qui a conquis, par ses innombrables mérites, un des Prix Nationaux de Littérature; nous le livrons à notre public avec des illustrations de Manchón..... page	8
Antonio Espina nous fait un joli présent; les fruits assaisonnés de son esprit juvénile dans l'essai "Le cinéma et la mode" (El cine y la moda)..... page	14
Un essai bien original sur la peinture et le roman, prouve une fois de plus le prestige littéraire de Benjamin Jarnés..... page	17
Claude France nous apporte nouvellement les plus attrayantes créations de la mode dans sa chronique "Les nouvelles collections de Paris"..... page	20
Dans la section "Grand Monde" on trouve les plus importants événements dernièrement arrivés; nombreuse information graphique..... page	32
La douleur sentie par la jeunesse littéraire en raison de la mort du poète Fernando de Villalón, est ramassée par la plume de Miguel Pérez Ferrero, dans la très belle chronique qui a pour titre "Le poète andalous de la Toriada" (El poeta andaluz de la Toriada)..... page	40
Les chroniques de l'étranger y sont représentées par les plumes si élégantes d'Avecilla et d'Ayala, nous parlant, à son tour, de Paris et de Berlin..... pages	41-74
"Le foot-ball national; la furie et le technique des basques", avec d'autres informations sportives, nous montrent la grande expérience de Renzi, le critique distingué. page	47
Fernando G. Mantilla fait passer par la "Pantalla Universal" de notre section cinématographique les événements les plus remarquables du septième art, surtout en Espagne..... page	52
Antonio García Romero nous offre la richesse de ses connaissances agricoles et sur le bétail dans son travail se rapportant à l'Aviculture nationale..... page	56
L'influence de l'art espagnol sur les constructions modernes à l'Amérique du Nord, est le motif artistique qui a inspiré à Antonio Prast la chronique sur l'Architecture et la Décoration..... page	60
Rafael Balaguer, journaliste de qualités littéraires très fines, nous offre un reportage tout à fait intéressant sur "L'école d'orientation professionnelle"..... page	64
L'excellence évocatrice de l'ancien art espagnol se montre dans la chronique de R. Láinez de Alcalá, où sont décrits les trésors se conservant au Instituto de Valencia de Don Juan, à Madrid..... page	68
"Figures, doctrines et entreprises hispaniques", c'est le thème servant de motif à la brillante plume de Rafael Marquina pour plaider à la faveur du plus efficace hispano-américanisme..... page	73
La personnalité très relevée de Mr. le Comte de Güell, le financier illustre, est peinte de main maître dans la belle chronique "Comme ils sont nos financiers", de notre distingué collaborateur Antonio de Miguel..... page	77
Un épisode tout simple de la guerre de Melilla; c'est le seul motif profité par Sandoval de Peal pour nous raconter un récit entouré de nuances sentimentales; son titre: "Candelita"..... page	80
Les beautés artistiques et historiques du château si touchant et suggestif de Tordesillas sont réunies dans quelques pages bien intéressantes pleines de photographies..... page	83
L'agilité littéraire de Juan de Baeza, ensemble avec sa perception sagace des nuances artistiques, trouve dans le "Panorama Théâtral" une bonne occasion pour des commentaires bien savoureux sur l'actualité scénique..... page	85
Le joli roman de Mr. Constantin Weyer, "Un homme qui se souvient de son passé", prix Goncourt en 1928, est continué à la... page	87

Les écrivains nouveaux continuent en nous offrant les fruits délicats de son inspiration juvénile dans la..... page	91
La section de passe-temps et les dessins à découper voudront bien faire passer à nos petits lecteurs une heure de saine distraction..... page	92
"Colasin" c'est le titre d'un conte enfantin, du jeune écrivain Caz-horlita, bellement illustré par le crayon de Serny..... page	95
Comme d'habitude, Framarcon fait les délices des sympathisants avec les très curieux rébus de la section chryptographique. page	97

"Gran Hotel Agueda" is the title of the interesting short novel from the brilliant pen of Roberto Molina, the celebrated author who deservedly won one of the National Prizes for Literature, the illustrations are by Manchón..... page	8
Antonio Espina gives us with youthful ingeniousness a study called "The Cinema and Modes"..... page	14
An original study on Painting and a novel once more shows the literary prestige of Benjamin Jarnés..... page	17
Claude France gives us the suggestiveness of new modes in his chronicle entitled "The new collections from Paris"..... page	20
The Society section gives the latest events in society..... page	32
The feelings of the literary youth due to the death of the poet Fernando de Villalón is amply portrayed by Miguel Pérez Ferrero in the exquisite chronicle under the title of "The Andalusian poet from Toriada". page	40
The chronicles from abroad are from the pens of Avecilla y Ayala, who speak to us of Paris and Berlin respectively..... pages	41-74
"National Football; The dash and technique of the Vases" as also other sporting news come from the experienced critic Renzi..... page	47
In "Universal Screen" from our cinema section, Fernando G. Mantilla gives the latest events in the seventh art especially in Spain..... page	52
Antonio García Romero gives us the benefit of his knowledge of Agriculture and cattle rearing, and the chronical entitled "National Aviculture"..... page	56
Antonio Prast's article on "Architecture and Decoration" shows the influence of our art in modern constructions in North America..... page	60
Rafael Balaguer, journalist of fine literary qualities, offers us a most interesting report on "The school of professional knowledge"..... page	64
The prestige of ancient Spanish art is manifested in the chronical of R. Láinez de Alcalá in which he describes the treasures that are held in the Museo del Instituto de Valencia de Don Juan in Madrid..... page	68
"Figures, Doctrines, and Undertakings of Spain" is the title of the motive by Rafael Marquina which is an ode in favour of hispano-americanism..... page	73
The illustrious financial personality of señor Conde de Güell is well depicted in the fine chronicle "How our financiers are", from the pen of our distinguished correspondent Antonio de Miguel..... page	77
A simple episode from the Melilla war serves as a motive for Sandoval de Peal for a display of sentimentality, its title is "Candelita"..... page	80
The artistic and historic beauties of the Palace of Tordesillas are shown in some interesting pages with photographs..... page	83
The literary agility of Juan de Baeza combined with his fine perception of artistic subjects finds scope in "Theatrical Panorama" for his comments on the present day stage..... page	85
Publication of the fine novel entitled "A Man remembers his past" by M. Constantin Weyer, a work which obtained the Goncourt Prize in 1928..... page	87

New authors offer us the fruit of their ingenuity in..... page	91
The kindergarten section offers our little ones some hours of distraction..... page	92
"Colasin" is the title of a children's story by the young writer Caz-horlita with very good illustrations by Serny..... page	95
As usual Framarcon continues to delight his admirers in the cryptographic section with his games of skill..... page	97

"Gran Hotel Agueda" ist der Titel einer kurzen Novelle von Roberto Molina mit Bildern von Manchón auf..... Seite	8
Antonio Espina beschenkt uns mit den köstlichen Früchten seines jugendlichen Talentes in seinem Artikel "El Cine y la Moda" auf..... Seite	14
Benjamin Jarnés beweist in seinem heutigen Artikel einmal mehr seinen wohlbegründeten literarischen Ruf auf..... Seite	17
Wie gewöhnlich stammt unser Modebericht aus der Feder unserer Mitarbeiterin Claude France und behandelt "Las nuevas colecciones de Paris". Er befindet sich auf Seite	20
Unsere Abteilung "Gran Mundo", mit den letzten Ereignissen aus der Gesellschaft finden unsere Leser auf..... Seite	32
Den Schmerz, den die literarische Jugend beim Tode des Dichters Fernando de Villalón empfunden hat, schildert ein Artikel aus der Feder Miguel Pérez Ferrero's "El Poeta andaluz de la Toriada" auf..... Seite	40
Ueber Paris und Berlin berichtet ein Artikel auf..... Seiten	41-74
Sportbericht, mit besonderer Würdigung des Fussballs auf..... Seite	47
Ueber die letzten Ereignisse in der Filmkunst, vornehmlich in Spanien berichtet eine Abhandlung von Fernando G. Mantilla auf..... Seite	52
Der diesmalige landwirtschaftliche Bericht hat im Besonderen die spanische Geflügelzucht zum Gegenstand und stammt wie ueblich aus der Feder Antonio García Romero's. Seite	56
Die Architektur und Dekoration Nordamerikas mit besonderem Hinweis auf den spanischen Einfluss bei modernen Konstruktionen, behandelt Antonio Prast sein heutiges Artikel auf..... Seite	60
Rafael Balaguer, ein Zeitungsmann von bekannten literarischen Fähigkeiten vermittelt uns eine interessante Berichterstattung ueber "La escuela de orientación profesional" auf..... Seite	64
Ueber alte spanische Kunst berichtet R. Láinez Alcalá unter besonderer Berücksichtigung der im Madrider Museum Don Juan befindlichen Schätze auf..... Seite	68
Der Vertiefung der spanisch-suedamerikanischen Verbindungen dient ein Artikel von Rafael Marquina, der sich "Figuras, doctrinas y empresas hispanicas" betitelt. Seite	73
Unser Finanzberichterstatte Antonio de Miguel beschreibt uns diesmal in seinem Artikel "Cómo son nuestros financieros" die hervorstechende Figur des bekannten Finanzmannes des Grafen de Güell auf Seite	77
Ein kleines Erlebnis aus den Kämpfen um Melilla hat die Erzählung "Candelita" von Sandoval de Peal zum Gegenstand. Seite	80
Ueber die Schoenheiten des Schlosses von Tordesillas plaudert ein illustrierter Artikel auf..... Seite	83
Ueber das Theater handelt ein Artikel "Panorama Teatral", von Juan de Baeza. Seite	85
Die Fortsetzung unserer preisgekroenten Novelle "Un hombre recuerda su pasado", von Constantin Weyer befindet sich auf Seite	87
Neue Schriftsteller..... Seite	91
Unsere Kinderabteilung enthaelt wie gewöhnlich eine Erzählung "Colasin", von Caz-horlita mit Zeichnungen von Serny sowie Ausschnidefiguren, die den Kleinen viel Freude machen werden..... Seite	95
Raetselcke von Framarcon auf..... Seite	97



Ha muerto el General Primo de Rivera. COSMOPOLIS, desligada en absoluto de todo partidismo político, como ya dijo en otra ocasión, vuelve a reproducir la esfigie del ex dictador, para rendirle un último tributo de respeto, ya que para todo español consciente y desapasionado no pueden pasar inadvertidas las páginas de historia española, de las que fue protagonista el fallecido general.

GRAN HOTEL AGUEDA

NOVELA CORTA

POR ROBERTO MOLINA

ILUSTRACIONES DE MANCHON

I



QUE el hombre es por naturaleza un ser sociable, no cabe duda. Salvo hombres excepcionales que sostienen consigo mismo largos diálogos y que poseen el inestimable privilegio de no aburrirse nunca, los otros—que vienen a ser la abrumadora mayoría—se necesitan entre sí y más de lo que ellos mismos sospechan. Se necesitan, tanto para ese intercambio de opiniones, gustos y deseos, como para hacer sentir unos a otros su superioridad, siquiera sea dentro de la mayor cortesía. Se necesitan, además, para apoyarse, para su perfecto equilibrio, porque es indudable que muchas gentes andan, hablan y obran con tal aturdimiento e inseguridad, que parecen hallarse en equilibrio inestable. Y este supuesto de la sociabilidad humana se echa de ver, sobre todo, en los viajes.

Traigo estas reflexiones a cuento de las amistades que en las contadas horas de un viaje en tren nacen, crecen y se disuelven al fin en el momento de la llegada. Parece—y así es—que fueran relaciones exclusivamente de viaje, como hay libros de viaje y otras distracciones y aun peligros que el azar pone cerca del hombre en el recorrido de un punto a otro.

A poco rato de haber tomado asiento en uno de los expresos que salen de Atocha, en esa hora de nueve a diez en que la estación hace sus cotidianos disparos de trenes para Andalucía, Valencia, Cataluña, Aragón y otras zonas del mapa ibérico, éramos bastante amigos y nos ofrecíamos muy amablemente los periódicos una señora, una señorita hija suya, un caballero, una dama anciana con su señorita de compañía y un servidor de ustedes. Total, seis personas, y todas movidas a interés en que no entrase nadie más en el departamento. Nos habíamos acomodado lo mejor posible y nos entregábamos a la alegría de todo viaje en sus comienzos. Un amigo mío que logró injusta fama de cursi entre los envidiosos sin ingenio, contaba haber gran semejanza entre las primeras horas de un viaje y los años primeros en la vida de un niño. Venía a decir que era la infancia el comienzo de una travesía llena de promesas, y así también suele ser un viaje, sobre todo para el que—como yo este día—lo emprende por placer. Realizaba el fin de mi anhelada visita a la célebre ciudad de X, después de acariciar el proyecto muchos años, y me entregaba en las horas primeras de aquella tibia mañana al sencillo placer de esta vieja idea que había empezado a dejar de ser un sueño. Todos parecíamos contentos en el coche. Hasta la dama anciana, con la severidad de sus lentes sobre el devocionario, tenía para los demás de vez en cuando una mirada y una sonrisa.

Pero no es mi propósito contar las pequeñas peripecias de todo un día en ferrocarril, cuando no hay que hacer mención—por fortuna—de un choque, un descarrilamiento ni otro accidente de menor cuantía. La amistad de los seis viajeros de aquel departamento tuvo—inevitablemente—un comienzo de curiosidad cordial, un promedio de franca llaneza, y, hacia el fin, cuando íbamos llegando, una discreta reserva. Cada uno pensaba ahora en sí y en aquellos a quienes iba a ver. Cada uno disponía sus maletas y se preocupaba ya menos de los cuidados del vecino o de la dama. Cuando más, un monosílabo, un ofrecimiento para ayudarle a disponer los bultos... Sabíamos todos cuán difícil sería que volviéramos a vernos nunca más, y, de hallarnos, nos miraríamos como verdaderos extraños. Yo, llegado este instante, pensé en los amigos que me aguardaban y dime a imaginar cómo sería la ciudad que me iba a recibir de noche y a la poca grata hora de las once. El ya mentado ingenio (de quien

he dicho que era tenido por cursi) señalaba muchas veces la paradoja de que «el hombre se tortura en adivinar aquello mismo que ya la realidad ofrécele descifrado». El sugerir o idear yo *a priori* caprichosas imágenes de la ciudad que inmeditamente iba a ver, era análogo caso a quien se queda perplejo ante un sobre cerrado, pensando de quién es la letra, y lo puede saber en el acto con solo abrir el sobre.

Pero vamos a dejarnos de disquisiciones por ahora, y no citemos más al aludido y no nombrado ingenio, porque ha entrado el tren de pronto en la estación y me he asomado presuroso a la ventanilla para hacerme ver por los amigos que me aguardan. Tremendo barullo el de esta llegada de los trenes. Todos se apean con prisa; huyen todos del tren como si fuera un recinto apestado. Sólo yo permanezco en la ventanilla, no sin zozobra, desojándome por descubrir entre la multitud a los amigos que me esperan, según tan reiterada y repetidamente hemos convenido. Pero los minutos, bajo la ruedecita del reloj, se van escurriendo, escurriendo y desvaneciéndose, y ya el tren se va quedando vacío, y yo, desolado, échome afuera y hasta alzo la voz para llamar a uno u otro. Nadie me hace caso, nadie acude, no me espera nadie, y nunca, nunca, en momento ninguno, tiene esta palabra «nadie» un sentido más dramático, más trágico y desolador que en el instante de verse uno solo en la inmensa y desconocida ciudad. Y sobre este breve desmayo, el alma se levanta resuelta y se adentra solo en la ciudad el viajero. Solo y ¿adónde? Un viejo cuaderno de notas, traído en el bolsillo y acaso por previsión cuidadosa de «ese otro yo» que vigila nuestros olvidos, tiene apuntadas unas señas: las de una antigua fonda de mucho crédito, en donde—años atrás—hubo de hospedarse en circunstancias análogas un amigo del viajero que acaba de llegar.

II

Me apeé del coche en una cierta calleja de poco tránsito, y cuyo nombre no recuerdo. A la luz de un farol leí en la puerta, ya cerrada: «Fonda del rosal», nombre que aquietó mi alterado ritmo cardíaco, porque el chofer habíame dicho que creía no haber allí tal fonda. Hícele aguardar, por si acaso tenía él razón a pesar del dicho rótulo, y a poco oí sonar de llaves y recorrer de cerrojos. Apareció una señora más bien vieja, que tenía aires de criada, y la seguía otra joven, con una curiosísima mirada en sus lindos ojos. Se comprenderá que todo esto fué obra de unos instantes, porque cuesta más hablar que ver, y escribir siempre es más penoso que contar verbalmente lo que se ha visto. En resolución, que era aquella la casa de mi librito de notas; despedí el coche y entré decidido en la fonda.

Tenía ésta un hermoso patio, de aquellos que dan fama a toda Andalucía (porque estamos en una ciudad andaluza), y el tal, rodeado de bellas macetas, estaba lindamente decorado y alegre, con un farolón en el centro, que desde arriba descendía pendiente de una cuerda. Había varias mecedoras y fui invitado a descansar un momento.

No podía yo en aquella hora sospechar lo que en la fonda había, o, mejor dicho, lo que no había, que eran huéspedes, según supe luego; pero entonces pensé razonablemente que estarían todos durmiendo, por ser tan tarde. La señora, cuyo nombre era Agueda, se puso a darme conversación mientras la criada preparábame el cuarto, y me hablaba de las bellezas de tales monumentos, de la alegría de la ciudad en ciertas

horas, del tráfico de extranjeros, que son la mejor bolsa y sostén de la gente del pueblo, y de las hospederías, porque ellos—el pueblo—y los hoteles de todas categorías eran la más próspera industria o, mejor, la única de allí.

Encantábame la conversación de Agueda y me era muy grato aquel descanso, cuando apareció la criada—Sota—diciendo: «Cuando guste el señor.»

Me levanté. Quise saber el precio del hospedaje, y Agueda, con una deliciosa sonrisa, respondió: «Ya se lo diré mañana. Ahora duerma. No reñiremos».

«Ahora duerma. No reñiremos». Resonaban estas palabras con una dulzura gratísima. Cerré la puerta y derramé la vista por el dormitorio. ¡Qué anchura de cuarto! ¡Qué blancura de ropas, de paredes, de puertas, de todo! La nota blanca se acusaba y resaltaba con tan vivo sentido de limpieza, que me dejó sorprendido. Ayudaba a mi examen la potentísima luz, y colmaba mi agrado el lujo de alfombrillas, de gratos sillones, del servicio de aseo...

Asaltóme en seguida un pensamiento que iba directamente hacia el bolsillo: «¿Cuánto se pagará aquí de hospedaje?» Con esta idea me acosté y me dormí. Con la misma, acompañada de mil curiosidades y deseos, me desperté. Aguijado por estas ansias—que eran echarme a la calle, verlo todo—me vestí muy aprisa. Daban entonces las ocho, hora razonable en una ciudad como aquella, tan luminosa, que parece que antes que en parte alguna amanece. Toqué un timbre, y lo hice más de una vez, para que viniese una criada. Como nadie venía, salí y derechamente al patio. A poco, luego de nuevos timbrazos y palmadas, eché por una escalera que al comedor conducía. Timbres oportunos dábanme ocasión de hacerme oír, aunque sin que nadie comparciese. Más extraño ya, tomé hacia un corredor y entré en una gran sala. Suave penumbra, a favor de balcones entornados, daban a la sala un cierto respeto. Ayudaban a él los cuadros grandes de las paredes, borrosos a la media luz, y el tal respeto compensábase con la suave alegría de la nota blanca, ya gustada en la casa toda. Muebles claros, sillones grandes con blancas fundas, cortinajes blancos... Y lo mismo el comedor, la escalera y el barandal del pasillo, que—alzado sobre el patio—venía a ser como un largo balcón encima del mismo.

Llamaba y llamaba yo sin que respondiese nadie. Vencido por la curiosidad, salí de un cuarto y entraba en otro, dejaba una escalera para tomar otra, salía de un dormitorio para introducirme en el inmediato posada e imprudentemente. En todos ellos camas blancas, hechas, consus bordadas y blancas colchas. Llegué a contar hasta treinta dormitorios en los tres pisos. Todas las camas, impecables, a excepción de dos—contiguas—con ropas en desorden, como de haber dormido en ellas. Sólo aquellas dos, junto a la gran sala; pero ni alma viviente en la casa, que era espaciosa, amplísima, de las llamadas «antiguas», porque las modernas construcciones no ofrecían tanto derroche de terreno, luz tan abundante, holgura tanta.

III

De retorno y descenso por las tres escaleras de los tres pisos, halléme de nuevo en el patio, torné a mi dormitorio, que allí próximo estaba, y a poco oí sonar de llaves y bisbiseo de voces. Hiceme presente, hubo salu-

GRAN HOTEL AGUEDA

dos recíprocos entre las señoras y yo (que ellas eran), y Agueda quedóse un instante conmigo para asombrarse de mi madrugón en día siguiente a un largo viaje. Nada dije de mi audaz exploración por toda la casa, y tras un riquísimo desayuno, me eché puertas afuera para ver cara a cara el cielo y sol andaluces, y alguno de los famosos monumentos. y el mujerío—famoso también—, y todo ese bullicio mañanero de una ciudad que es su latido vital y su juvenil rostro, porque en la mañana se contienen la infancia y la puericia y la adolescencia de un día, todo repartido en horas y momentos, según la estación y la pobreza o riqueza de la luz.

Era ésta tanta y tan riente, que ahuyentaba cualquier pensamiento sombrío que hubiera podido sugerirme aquella impensada soledad en que estaba. Es de observar cómo—los días primeros que se pone uno en contacto con otros pueblos, otros horizontes—siéntese solo, aunque esté rodeado de la mejor compañía; porque aun no se ha verificado esa indispensable asimilación del ambiente. Por esto, cuando se logra es cuando en verdad se percibe y comprende bien el nuevo ritmo vital, el ritmo de la ciudad, y se gusta el sabor y se oye la suavísima vibración armónica que hay dentro de esa mezcla de ruidos que es como el grito del día.

Eché mano de mis notas para visitar a los amigos aquellos que no me habían esperado. Aparté al momento esta idea, difiriéndola para la tarde, y así me lancé por el dedalo de callejas, sumido en la vorágine vital, pensando un poco en el misterio de la «Fonda del rosal»; olvidando en seguida el tal misterio, tornando a él después con deseo de preguntar a alguien indirectamente, y dándole finalmente de lado, puesto que érame imposible aclarar ni desvanecer esa «vaga inquietud».

Y así fui devanando despacio todas las horas de la mañana, y volví a la fonda a mediodía. Ignoraba yo que en ella, la comenzada película de sorpresas, iba a tener una segunda parte de tanto o más interés novelesco que la ya mentada.

Como digo, entré en la hospedería, crucé el lindo patio y percibí el mismo silencio que conocía ya. Agueda, asomándose al barandal, me hizo un saludo afectuoso y me dijo que esperaba sólo unos momentos. Miraba desde la mecedora y a través de la puerta—enrejada con finos arabescos de hierro—la estrecha y torva callecita, y el paso lento de un hombre que voceaba su mercancía y dejaba en el quieto aire transparente un eco varonil y cantarino; veía pasar también a unas niñas que iban charlando con una seriedad que érales impropia, y tenían ya en su movimientos y gestos esa huella que acusa el pudor y anuncia a la mujer que será después, y en más corto plazo del que nuestra ignorancia sospecha. Estas reflexiones se desvanecieron pronto, porque el rostro de Agueda, y en particular aquella mirada luminosa percibida a plena luz del patio, me estremeció vivamente, dándome un brinco en el pecho, como suele decirse cuando se quiere contar un cierto efecto amoroso. Pero no sonríamos imaginando que de un repentino amor van a brotar llamas devoradoras: no hay tales llamas ni acaso tal amor, aunque esto último sería injusto negarlo en total; que ha sido achaque mío de siempre una facilidad suma para enamorarme y una específica y terca resistencia hacia la monogamia.

La voz de Agueda vibró suavemente en el aire limpio para decirme que podía subir al comedor. ¡Qué comedor! ¡Qué mesa! No era lo que había visto yo acelerada y torpemente por la mañana. ¡Había visto yo aquellos tapices con escenas campestres, ríos claros, cisnes, árboles y otros honestos motivos tan gratos a la vista en la hora de sentarse a la



mesa? Esta, redonda y grande, adornada como para un príncipe, tenía sólo dos cubiertos para dos solas personas: Agueda y yo. Ella dijo a Sota, la criada:

—¿Hoy tampoco viene don Julio?

—No, señora.

—¿Ni don Pedro?

—Tampoco; ni doña Ursula.

—¿Telegrafió don Pepe?

—Sí, señora. Ya sabe que estará de regreso el viernes. Vendrán con él los seis estudiantes y los seis profesores.

—¡Vamos! No habrá tanto silencio entonces. Y si coinciden todos, don Julio, don Pedro, don Pepe, doña Ursula y el profesorado y alumnos..., ¡qué barullo!

—Así estará esto más animado.

—El señor—dijo Agueda—no dormirá entonces con tan profundo silencio como anoche.

—Yo, señoras—respondí—duermo de cualquier modo. Por mí no se preocupen.

—No me preocupo—replicó—, porque, gracias a Dios, la casa es grande, de las mayores de la ciudad, y tiene holgada capacidad para cuarenta huéspedes.

Supe que Agueda era viuda y dueña de aquella casa, y supe asimismo otras menudencias que mi espíritu observador recogió al vuelo; pero todo era nada si digo la novedad principal, que fué el servirnos Sota un *menú* exquisito, abundante, variadísimo y como para contentar a los paladares más exigentes y ser pagado con la máxima esplendidez.

Al terminar la comida, Agueda me ofreció el libro de la fonda para anotar en él mi nombre. Cumplida esta obligación, me preguntó si estaba contento.

—Tanto—le dije—que estoy aturdido y no sé si podré pagar. Le ruego me diga el precio de...

Me atajó con un gesto encantador, casi de mimo, diciéndome que hablaríamos de ello al otro día... Que estuviese tranquilo.

Imposible insistir sobre este extremo. Agueda, admirable conversadora, me entretuvo después, durante el café, un buen rato con su charla amena, interesante, tocando temas varios y dejando al trasluz una grieta por donde veíase entre las rendijas de la palabra aparecer y desaparecer el relumbro vivísimo de un relámpago.

IV

Recordé por la tarde un detalle que no dejó de sorprenderme: mis amigos sabían que, de no encontrarnos en la estación, dirigiríame yo a la «Fonda del rosal». Era, pues, extraño que uno u otro no hubieran acudido a dicha hospedería. Esta consideración me engendró tan viva molestia contra ellos, que resolví no visitarlos.

De estos amigos, el uno tenía cargo de autoridad en una dependencia del Gobierno civil, y el otro era, como yo, médico, un doctor de regular clientela y prestigio, según mis noticias.

Por la tarde me dediqué a sorprender la fisonomía de la ciudad, y

GRAN HOTEL AGUEDA

acógime al recurso fácil de los tranvías, dejándome llevar en todas direcciones, apeándome

aquí, deteniéndome allá y continuando mi arbitraria ruta de un punto a otro, solo y atónito, disuelto entre el gentío que discurría por las calles, plazas y avenidas. Atraíame más particularmente un famoso palacio morisco, y a él y a otros próximos rendí a diario el tributo de mi visita. Esto me puso en contacto con varios visitantes curiosos, y en relación tocada de simpatía con uno—viajero como yo—que no se me alejaba mucho en edad, un tal don Acisclo Godoy, catedrático, hombre

meridional, comunicativo y al parecer sencillo y cortés. Este trato no se originó al primer encuentro, sino días después, en las horas calmosas de la tarde, paseando solos por los salones históricos, admirando lo que tantas generaciones habían admirado y atraía a turistas del mundo entero.

Cuando vi su franqueza, quebranté mi reserva, y de cuento en cuento le vine a decir las singularidades maravillosas de aquella fonda, sin ocultar la obstinada negativa del precio y otros detalles del caso. Tanto se extrañó, que quiso conocer tan rara hospedería y prometióme ir una tarde a cierta hora convenida.

Era esto por los días tercero o cuarto de mi permanencia en X; pero antes de que mi amigo se presentara, ocurrió un extraño incidente que tuvo, en su total colorido dramático, profundos matices novelescos y una armónica mezcla de lo patético y lo tierno en toda la nocturna escena del mismo.

En estos días ya de mi permanencia en la fonda, habíamos llegado a un punto de amistad, que Agueda empezó por enseñarme toda la casa, por referir algunas circunstancias de su breve matrimonio y otras noticias, pero sin caer—respecto al concreto

caso de la fonda—en la explicación clara de la verdad: que era no haber allí, ni haber habido, otro huésped que yo desde varios años, y no ser cierto aquello de «el don Julio», el «don Pedro», «don Pepe» y la «doña Ursula», y todos los profesores y alumnos de que me hablaran en el primer almuerzo.

Por la noche, (la tercera o cuarta noche, como digo) a cosa de la una o dos de la madrugada, me despertaron fuertes golpes dados en mi puerta, y al responder yo, soñoliento, me despabiló el acento lastimero y de súplica de la voz de Agueda, rogándome que me vistiera y acudiese, como médico, en auxilio de Sota, que estaba, a su parecer, muy grave a causa de repentino accidente.

Mientras me hablaba, habíame yo casi vestido y me cubrí con una larga bata de viaje. Abrí mi puerta. Agueda, envuelta en un mantón, con los ojos enrojecidos y espantados, no se movía del umbral ni decidíase a echar adelante sin mi compañía, porque pensó que Sota estaba



muerta. Por fortuna, el accidente de Sota tenía su origen y causa inmediata en des-

arreglos gastrointestinales; reaccionó muy pronto, echámosla en su cama y dispuse lo más conveniente para ella en aquella hora, dentro de las posibilidades de la casa. Ni era cosa de que Agueda saliera a media noche a llamar en una botica, ni yo lo estimé tan indispensable que me ofreciese a salir. Pasado el susto primero, Agueda me pedía mil perdones por la molestia. Mirándola mejor, en su actual desaliño, la joven viuda ofrecía toda la realidad de su belleza, animada por un extraño brillo de sus pupilas, a causa de la natural agitación. Como nos habíamos despabilado, ella pensó que, más que el sueño inmediato, me agrada una taza de café. Hízola para ambos, y sentados en el comedor, me contó, en el silencio de la hora, con sincero acento lo que sigue:

«La fatalidad, señor, es causa de que me decida a explicar a usted lo que no dejaré de tenerle algo perplejo; la fatalidad de este accidente y la ocasión de esta hora, que es propicia. Yo, además, siento necesidad de contarle, como un alivio y hasta para ver si hallo consejo desinteresado, que buena falta me hace, y usted parece persona seria y bondadosa. En tal opinión lo tengo cuando sin miedo ninguno, antes amparándome en su respeto, me complazco en estar aquí a solas con usted y me resuelvo a decirle mis zozobras.»

Tal preámbulo abrió con fuerza las compuertas de mi interés, y ni siquiera parpadeaba para que no se entretuviese en disquisiciones. Agrada decíle su buena opinión de mí, prometiendo comportarme—en consejo y en obras—como caballero.

V

«Esta fonda—dijo—ha sido hasta el año 1918 la de mayor prosperidad o entre las de mayores ingresos de todas las de la población. Tanto, que de los ahorros de aquellas ganancias me voy sosteniendo va para diez años, y cuento aún con reservas para esperar algún tiempo más un cambio de suerte. El año 1918, como usted recordará (y sobre todo siendo médico), hubo en toda España y aun creo que en toda Europa, una gravísima epidemia de gripe. Por el mes de junio de aquel año teníamos la fonda abarrotada; no sólo las cuarenta camas que usted ha visto, sino que, en casos necesarios, se habilitaban otros cuartos. Lo que le voy a contar no da idea, ni siquiera apunta la realidad de aquellos días dramáticos, por que «sólo en días» se desarrolló la catástrofe. Y fué que aparecieron una mañana enfermos cuatro viajeros; que antes de la noche, los atacados de gripe ya eran quince, y que a las veinticuatro horas teníamos en la fonda seis cadáveres. Esto que sucedía en mi casa ocurría asimismo en otras hospederías, en viviendas particulares y creo que hasta en cuarteles y conventos. El cuadro trágico será aproximadamente igual; pero yo considero que para una hospedería, que tiene que atender a los viajeros, con el susto y barullo que tan peligrosa epidemia engendra, la desgracia ad-

GRAN HOTEL AGUEDA

quirió relieves más trágicos. Añado a usted que enfermaron seis criadas, y que al día segundo de la invasión gripal el número de dolientes era de veintiocho, y murieron tres más dicho segundo día. Esto nos aterró, nos paralizó, nos impidió luchar. Mi marido (q. e. p. d.) sintióse enfermo la noche del día tercero; yo me desentendí de todo entonces, y cuando al cuarto o quinto día enterrábamos a mi pobre difunto, en la fonda no había ya nadie. Parecía como si la guerra hubiera pasado por esta casa. Los huéspedes no enfermos huyeron horrorizados. Los dormitorios estaban todos en desorden, las ropas por el suelo, rotos muchos timbres, muebles y cristales. Manchadas las camas, alfombras, paredes... Un desastre. Sólo en limpiar, desinfectar, lavar y reponer todo lo destruido y sucio, invertimos dos o tres meses. No era menester de noche cerrar la puerta de la calle. Aquí no entraba un alma. Pasaban asustados y encogidos los transeúntes por la estrecha acera de enfrente, y se escurrián como si aquí, junto a la puerta, acechara la muerte. A nosotras (que éramos cinco mujeres, incluidas Sota y yo) se nos miraba con respetuoso asombro. «Pero ¿no tienen ustedes miedo? Pero ¿cómo no vende Agueda la fonda?» Así se hablaba en los alrededores de esta vecindad. Yo sabía que no había sido solamente mi casa la castigada por la epidemia; pero parece que ninguna otra lo fué de modo tan fulminante y brutal. Escuchábamos observaciones ajenas; devorábamos en silencio nuestra tristeza—mi tristeza—y hasta vi cómo tres de las muchachas me abandonaban cuando los viajeros dieron en alejarse y huir de aquí. Por último, y para no fatigar a usted, cada día me fui viendo más sola, y esta casa menos frecuentada a pesar de su prestigio y de sus comodidades, muy superiores a otras. Yo, para levantarla, empecé a bajar y rebajar los precios, consciente de que perdía dinero, pero en busca de resarcirme más adelante. Y, cosa incomprensible, cuanto más barato era el hospedaje, mayor recelo cobraban los señores; y entre el recelo y algo que algún bienintencionado les contase—algo de la catástrofe—, salían a toda prisa y veía yo irse la clientela para buscar en sitios que ni eran mejores ni menos costosos un alojamiento que aquí rechazaban. Así, con singulares oscilaciones y al ter-
nativas, he pasado estos últimos años. Meses he tenido de un solo viajero. Meses de tres o de ninguno. La ruina, señor, si no me hubiese cogido con ahorros la desgracia. En ella, la compañía de esa pobre criada enferma me ha sostenido. Vender este inmueble, me horroriza. Además, si lo vendo, y aunque me pagaran por la casa lo que justamente vale, ¿qué haría yo después? Con la casa puedo vivir, si medio se acredita; sin la fonda, ¿qué hago yo? ¿Para qué sirvo yo? Sé guisar, sé ordenar un establecimiento como éste, me he criado aquí y no veo otro camino que esta industria. Camino que, como usted ve, está por ahora cerrado. Aquello de «don Julio», que hoy no viene, y de los profesores y alumnos y de la tal «doña Ursula» son pasos de comedia nuestros, de Sota y míos, el día primero en que un huésped nos cae. Se trata de infundirle confianza, de que no recelé ni extrañe tanta quietud. Por último, señor, y para terminar—dijo—he resuelto agotar mis fondos no cobrando nada por el hospedaje; nada,



ni un céntimo, a ver si así, de unos a otros, de referencia en referencia, logro una propa-

ganda que desvanezca esto que más parece maldición, pero no pienso que así sea; sobre todo porque ni creo en maldiciones ni sospecho haberlas merecido nunca. Este es el secreto, señor, de decirle todos los días:

—No se preocupe por el precio. Esté usted tranquilo.»

VI

La conversación de Agueda me cogió en ese punto de la edad en que las pasiones van perdiendo su ímpetu fogoso y terrible; en esa edad en que la mucha reflexión corta y trunca los saltos arrebatados del sentimiento, cuando ya un gesto romántico y audaz es imposible. Porque de no ser así...

¡Qué divinos ojos los de aquella «madona» atribulada y víctima de la fatalidad! ¡Qué maravilla de mujer, más bella en su dolor! Pero... estaba ella hablando, confesándose con un caballero. Mi deber era aconsejarla. Enamorarme de ella... era peligrosísimo..., y acaso declarándome hubiera perdido toda su confianza. Fuimos un momento al cuarto de Sota, que había mejorado y dormía. Al pasar frente al espejo, me miré... y comprendí por qué Agueda sólo esperaba de mí un consejo. Me tengo por hombre práctico y me prometí salvar a la desgraciada viuda.

—Tengo—le dije—una idea que, puesta en ejecución por usted, obrará milagros. Le prometo que antes de un año será esta fonda lo que fué en tiempos. Usted escuchará mi consejo, lo seguirá rigurosamente y ya veremos. De momento, mandará usted quitar ese cartelón que dice «Fonda del rosal» y tenga usted preparado otro rótulo. Piense en uno esta misma noche, y mañana hablaremos. A mí se me ha ocurrido éste: «La fonda nueva». Si no hay en la ciudad otra con tal nombre, éste nos sirve. Y si no, mejor aun este otro: «Gran Hotel Agueda». Sí, este mismo. Mande usted pintar las puertas y la fachada de otro color; por ejemplo, azul, si ahora está de blanco. En cuanto a los huéspedes, mañana o pasado vendrá un señor mi amigo y se trasladará a esta casa. Y como Sota ha mejorado y es ya muy tarde, dejo para mañana, señora, el relato o explicación de lo más importante de mi idea. Desde luego, deseche usted la práctica esa de no cobrar nada o de cobrar muy barato. Es, en verdad, funesta. El hombre no estima en mucho aquello que ya por sí mismo no se estima. Lo que nada cuesta parece que no vale nada. Además, ¿qué me dice usted del viajero vanidoso? A éste hay que sentarle la mano en la minuta. La fonda cara es una de sus vanidades. Y ¿dónde no se encuentra el dicho vanidoso viajero? Porque aquí, ciudad de arte y de pasado, sólo llegan turistas de dos calidades o castas: 1.º, el artista o el erudito o el verdaderamente apasionado por el arte, y 2.º, el turista superficial y curioso, que sólo viene por la vanidad de poder decir: «he visto la ciudad de X.» «He visto el palacio de...» «En tal día, paseando en coche por las cataratas del Niágara...», valga el disparate. Así es el turista vanidoso, y éste integra las nueve décimas partes de todo el volumen de viajeros que entra y sale de X.

Además, haga usted propaganda, aumente el servicio y diga, cuando se detenga a la puerta un coche: «No sé, no sé si tendré habitación disponible. Pase usted y veremos de acomodarlo.» ¡Ah! Y ponga usted teléfono.

VII

Sobre estos puntos y otros desarrollé al día siguiente con todo detenimiento «mi idea». Trasládose a la fonda el dicho amigo y se le aceptó a

GRAN HOTEL AGUEDA

condición de que los diez días primeros no pagaría nada; pero después había de perma-

necer, cuando menos, otros diez a un precio que se estipuló como para un turista «no vanidoso». En seguida se dispusieron unas habitaciones de la planta baja para que unos infelices pintores cubistas celebraran allí una exposición. Se anunció para la apertura el discurso de un celebrado erudito que conocía a todos los recién aparecidos literatos de Europa, y había jurado no enterarse de que hubiese habido clásicos en España ni en el mundo. De él para atrás, nada ni nadie. En él empezaba el arte. Un poeta de vanguardia leería modernas estrofas lindamente escritas en unos rengloncitos que eran perpendiculares a otros horizontales y oblicuos... La fiesta prometía y yo estaba realmente entusiasmado. Pero recibí de pronto un telegrama urgente y me fuí.

VIII

A los catorce meses de todo esto, cuando ya ni me acordaba de X, recibí en Madrid la visita de Agueda. Estaba en ese momento de su vida en que la belleza, como una flor abierta y fresca, ofrece su color más vivo y su mejor perfume. Mis consejos habían levantado su casa y saneado sus ahorros. El *Gran Hotel Agueda* marchaba, como era lógico, «viento en popa». Lo que me extrañó fué que hubiese hecho el viaje, dejando la industria en manos de sirvientes. Ella me replicó que en este punto quedaba tranquila, porque su marido cuidaba y trabajaba el negocio bastante bien. Traíala a Madrid cierto asunto de unos parientes; pero allí, su marido, dejándose de bobadas—fueron palabras suyas—dirigía el negocio. Me lo contaba no muy contenta, como si, a pesar de todo, no fuese feliz. Las palabras «mi marido» sonaban en sus labios a cosa hueca. A pesar de su espléndida hermosura y de su juventud resucitada, no era dichosa.

—A usted le debo—dijo—mi suerte de ahora y casi le debo también... (esto, con sonrisa amarga) ¡el marido que tengo!

—¿Cómo!—exclamé—. ¿Aquel señor Godoy?...

—¡Ca! Aquél, menos mal. Fué otro, un chico brillante que daba mucho ruido en no sé qué tertulia de artistas y hablaba mucho y con desparpajo, pero yo no lo entendía. Por eso creo que me casé con él. Así somos las mujeres. El, cuando vió que mi casa se iba rehaciendo, organizó otra exposición. Después... me prometió dejarse de literaturas si lo quería. Me dió lástima y nos casamos. En verdad que ahora no mira una revista ni le importa nada de las «nuevas generaciones», de «lo moderno en Arte» ni de «el asco por lo antiguo», que era su frase favorita cuando lo vi por vez primera. No tiene mala figura; me hizo el amor, y ¡cómo estaba tan sola!... Pero... eso no se lo perdonaré a usted, ¡no se lo perdono!, dicho sea ahora que nadie nos oye.

—Pero ¿quién es?—pregunté—. ¿El poeta de vanguardia?

—Peor—me dijo—. El erudito de vanguardia, señor, ¡el de la conciencia!

—¡Ah! Jorge Hermeneldo. ¡En esto para tanta grandeza!

—Ahora se le ha despertado el juicio. Por esa parte no me quejo... Pero ¡si supiera usted, don Paco, que ño son jóvenes precisamente todos esos chicos que—como él—van pregonando siempre la palabra juventud!...

ROBERTO MOLINA

CAMISERIA

NOVEDADES



Rivero

10, CARRETAS, 10

MADRID

TELEFONO NUM. 16399

1401-1450



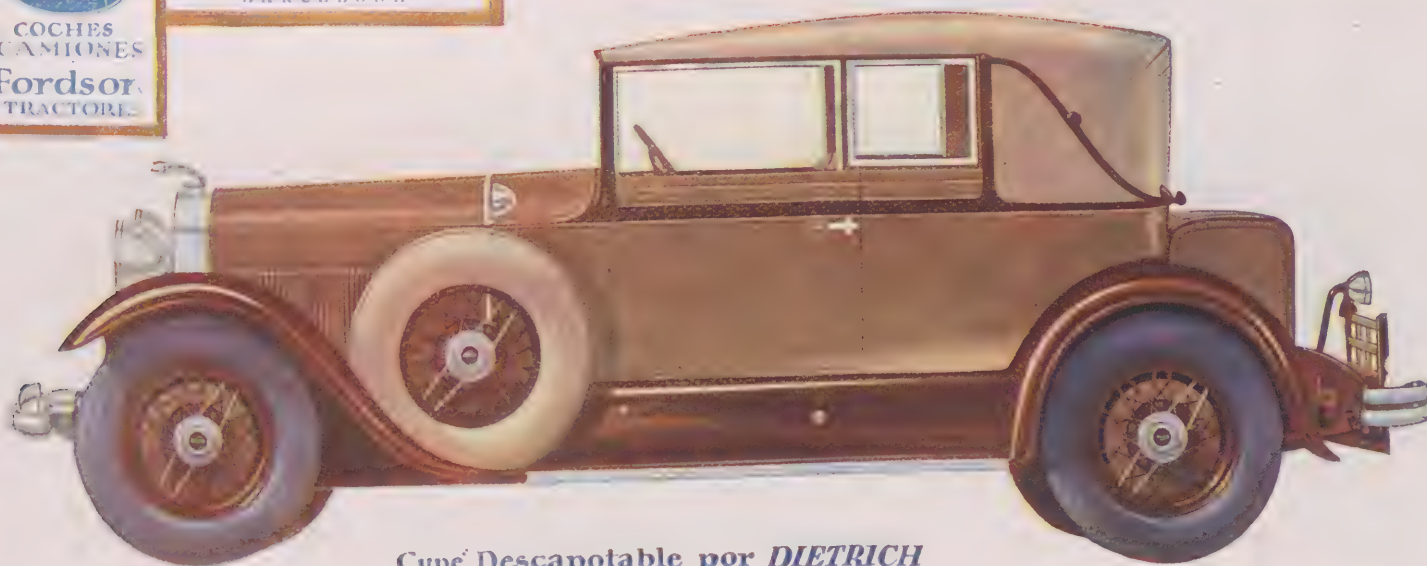
ENTRE los antiguos caballeros su mayor orgullo era la posesión de una bella armadura que protegiera a su persona y diera realce a su distinción. La aristocracia moderna, de la sangre o del dinero, halla en la posesión de un Lincoln el sello que revela su opulencia y distinción.

LINCOLN

AUTOMÓVILES LINCOLN
División de la Ford Motor Iberica
BARCELONA



COCHES
CAMIONES
Fordson
TRACTORES



Cupé Descapotable por **DIETRICH**

EL

CINE

Y LA MODA

Por
ANTONIO ESPINA



MUCHOS jóvenes novelistas de todo el mundo realizan ensayos en el sentido de aplicar la técnica del cinematógrafo a la técnica literaria de la novela. Este género, el más completo de todos y, desde luego, el más sensible a cuantos cambios ocurren en la vida alrededor de él, necesita irse remozando, evolucionando. La evolución no supone, naturalmente, cambio absoluto en cada punto de la trayectoria, ni la invalidación de ese concepto central, invariable, de la novela. Pero sin quebrantar las leyes profundas, orgánicas, del género, cabe el ir logrando adquisiciones nuevas. No ven lo mismo los ojos del hombre moderno que los ojos del hombre antiguo. La pantalla, y junto a ella todos los infinitos aportes de la vida mecánica de nuestro tiempo, han hecho a la retina apetecer cada día más cosas. Más hechos y otros hechos. Hechos vistos de otra manera a como antes era habitual. Escorzos del objeto y de la sensación insospechados para la sensibilidad de las pasadas generaciones.

Hoy podemos afirmar que todas las artes, en mayor o menor grado (y pudiéramos añadir todas las manifestaciones de la vida), obedecen en algún aspecto a la gravitación de la cinegrafía. El novelista actual recoge de la técnica del cineasta una gran parte que aprovecha para su oficio de novela.

De aquél ha aprendido una nueva destreza en el manejo de los elementos plásticos de la narración literaria. Velocidades. Planos. Cambios visuales. Distancias. Enfoques. Todas estas cosas juegan un papel importantísimo en el desarrollo novelesco del relato, cuyos conflictos y personajes parecen vivir en una atmósfera, en medio de una vida extrañamente distinta a la que solían representar antaño.

* * *

¿Qué quiere decir eso de sustituir velocidades y combinar enfoques, planos y volúmenes?

Procuraré ilustrar mi pequeña tesis con algún ejemplo.

Veamos.

No cabe duda de que si un novelista emplea un número determinado de páginas en descubrir con todo detalle un objeto o fragmento parcial de persona o cosa, y en el mismo número determina-

do de páginas suficientes describe muchas figuras totales y muchos sucesos, estas páginas darán, en relación a las anteriores, mayor sensación de velocidad y dinamismo. Porque, en efecto, en igual tiempo y espacio de lectura han ocurrido más episodios, más "hechos", y también han intervenido más personas. En suma: se ha intensificado la acción.

Lo que ha realizado en este caso el novelista no es otra cosa que lo que constantemente realizan los cineastas al combinar los planos de una película. Ha colocado en primer plano una gran corporidad perfectamente detallada, puesto que ella sólo ocupa dilatado espacio en la narración, y luego, bruscamente, ha pasado a los planos profundos, metiendo en ellos—en idéntico espacio, en idéntico número de páginas—infinidad de figuras y sucesos de pequeño tamaño, pero de intenso dinamismo. El "truco" cinegráfico paralelo a este truco literario consistiría en eso que todos los días estamos viendo en el cine: una cabeza, verbigracia, ocupa enteramente la pantalla (primer plano total), y de pronto cambia la proyección y aparecen colocados en diversos términos y perspectivas (segundo y tercer planos y planos de fondo) personas y objetos, interiores y exteriores. El espacio no ha aumentado ni ha disminuído: es el mismo de siempre. Lo que varían son las disposiciones planiformes y, por tanto, la velocidad y transformación de los volúmenes.

No me atrevería a afirmar que tales procedimientos y otros muchos que de ellos son consecuencia hayan sido puestos en práctica en la novela de todos los tiempos, en la novela clásica y en la romántica, en la naturalista y en la premoderna finisecular. Lo que sí afirmo es que jamás influyeron tanto en los literatos esos motivos mecánicos y visuales como ahora con pretexto a la novela actual.

Los grandes novelistas de cualquier tiempo y de cualquier país realizaban en parte estos trucos por pura intuición, por atisbo genial. En rigor, los problemas que en nuestros días amplifica y diversifica el cine con relación a la narración literaria son todos o casi todos de pura perspectiva.

* * *

En Cervantes podemos examinar el caso con notable claridad. Cervantes es un escritor con grandes espacios. Tiene una manera

especial de producir las sensaciones de distancia, atmósfera y relieve. El aire y la arquitectura, la figura y su sombra, dan a las obras de Cervantes su aspecto de realidad asombroso. Porque en las novelas de Cervantes se entra. Se entra como en una casa o en un bosque, y se percibe nítidamente cómo hablan las personas.

En toda la parte de pura visualidad, sus novelas son de técnica cinegráfica, si bien en ellas domina su *valentía* muy en consonancia con el ritmo de la vida en los siglos XVI y XVII; claro que la literatura, como expresión artística, domina y dominará siempre al cine por la racionalidad que le presta la palabra, incluso aun teniendo que resistir la comparación con el cine sonoro y hablado, pues en el libro la palabra adquiere su máximo valor de abstracción, precisamente por el hecho de que a los ojos del lector no les capta ningún espectáculo exterior, y, en cambio, con reforzada atención, las imágenes se suceden en la pantalla íntima y profunda de nuestra fantasía.

Los novelistas del siglo XIX emplean gran número de elementos puramente plásticos mezclados a lo narrativo. En los clásicos suele predominar el elemento fonético. Sólo en Cervantes, entre los clásicos españoles, se equilibran ambas sensibilizaciones con prodigiosa armonía.

Todos recordamos diáfana y distintamente que brotan los ruidos y músicas, los sonidos, y aun los silencios, en la literatura cervantesca. Del *Quijote* pudiera hacerse un curioso ensayo estudiando los ruidos y sonos que pueblan sus páginas. Ruidos del campo y del hogar, de la voz y del misterio, de los seres y de las cosas. Hay en el *Quijote*, desde el ruido formidable y dramático de los batanes, hasta el suave murmullo de los arroyuelos de Sierra Morena. El agua suena en toda la escala de sus tonos naturales en el libro inmortal. Hablan también las cosas reales o mágicas con su voz peculiar: la cabeza encantada y los molinos de viento. Algarabizan los clarines de los ejércitos que parecen rebaños de ovejas, o al revés, y se posa en nuestro tímpano con paradójica vibración el "maravilloso" silencio de la venta... Todos sabemos perfectamente cómo era la voz de Don Quijote y la voz de Sancho, ¡como si las hubiésemos oído!

Las músicas, sobre todo, cobran una gran importancia en las narraciones de Cervantes. Con especial intensidad, las músicas en la noche, las coplas y el rasgueo del Loaysa, el romance o la sonaja de Preciosa, y aquella deliciosa, inolvidable canción "Marinero soy de amor"... que dirige el fingido mozo de mulas a doña Clara.

Efectos tan persistentes de color y de sonido, por fuerza nacen de un extraordinario equilibrio entre las partes de la composición literaria. En Cervantes, ya lo he dicho, más que en ningún otro novelista español de cualquier tiempo. En menor grado, en los clásicos del XVI y XVII (Fernando de Rojas, Hurtado de Mendoza, Vélez de Guevara, Quevedo, Solórzano, etc.); en grado variable y

El Cine y la Moda

en otro tipo de novela, en los autores de nuestro siglo XIX, con excepción de los románticos. La generación del 98 nace ya bajo el signo acelerado—el *ralanti* se pierde en los neoclásicos de los albores decimonónicos—del cinematógrafo, que surgió al mundo al mismo tiempo que ellos (prescindiendo, por obvias razones de inmediato paralelismo, de citar a los escritores extranjeros, cuyas técnicas con relación a las normas del cine siguen idéntica trayectoria a las manifestadas en España). Baroja y Azorín emplean sin cesar los procedimientos cinegráficos en la realización de sus novelas. En las novelas de la primera época de estos escritores lo hacen a fuerza de una sagaz y buida intuición. Por asimilación inconsciente o, mejor dicho, preconsciente del momento histórico en que vivían.

En las novelas recientes, ya con plena y exquisita conciencia. Los últimos libros de Azorín, *Blanco en Azul*, *Félix Vargas*, *Superrealismo*, muestran el insospechado partido que de las técnicas nuevas ajenas a la literatura, pero aplicadas a ella, puede sacar un novelista de gran talento.

* * *

Fueron, sin embargo, los poetas antes que los novelistas los que supieron aprovecharse de la técnica y las posibilidades de la fotogenia.

Se inicia esta incorporación en los años frágiles y de terrible lucha de los "ismos". El primer "ismo", como todo el mundo sabe, fué el cubismo, y la pintura el primer arte que lo acogió con entusiasmo. Cuando Metzinger y Juan Gris comenzaban, entre la rechifla general de una burguesía alborotada, a tratar de reducir todo el mundo visible a una teoría de volúmenes, y luego estos volúmenes al único plano del lienzo, los poetas, avizorando el gran porvenir de la nueva escuela, les imitaron. Cada poema era una geometría de imágenes. Sólo la imagen, la sinopsis pura que constituye la metáfora, tenía valor. El concepto y el ritmo quedaron como valores secundarios, y pronto en las escuelas más avanzadas del creacionismo y el ultraísmo se suprimieron en absoluto. (De la rima, ni hablar.)

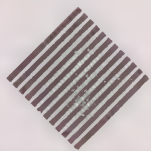
Quizá el secreto del auge que hasta hace poco tiempo ha tenido la novela poemática estribe en este anhelo oculto, vital, de narración, de acercarse, de ponerse en contacto por sus propios medios con la cinematografía, a la cinematografía en sus formas más simplificadas, más escuetas.

Pero en la novelística que hoy amanece en Europa, el poema, la lírica fundamental, ya no tiene nada que hacer. Se pueden acopiar todos los elementos del género novela sin ninguna claudicación. Basta moverlos con la gracia nueva—luz y velocidad—que hemos aprendido en la cámara oscura.

ANTONIO ESPINA

G A O N A

MUEBLES DE LUJO ECONÓMICOS



TAPICERIA

DECORACION

Y PROYECTOS

MADRID

HORTALEZA, 71
TELÉFONO 10568



Esto no se ha dicho nunca

Señora: Busque por los comercios de Madrid la tela cuyo dibujo más le agrade, pregunte su precio, pida una muestrcita y venga luego a SEDERIAS DE LYON, donde podrá hacer su compra

Sobre igual calidad

a un precio, por lo menos,

20 por 100 más barato

Como se trata de ahorrarse Vd. misma unas pesetas rogamos a Vd., Señora, que haga cuanto le decimos. Nosotros, por nuestra parte, haremos también ahora como siempre, cuanto prometemos



Sederias de Lyon
S.A.

CENTRAL: CARRERA DE SAN JERONIMO. 36 MADRID
SUCURSAL: AVENIDA DE LA LIBERTAD, 25. SAN SEBASTIAN

PINTURA y NOVELA

Por

B
E
N
J
A
M
I
N

I



A pintura y la novela nacieron el mismo día. Un salvaje, con un palo, trazó en la arena algunos garabatos que querían representar a cierta fiera en determinada actitud: estaba inventando las artes plásticas. Otro salvaje, entretanto, contaba a los demás cómo esa fiera había intentado comerse al dibujante: estaba inventando la novela.

Los dos quieren perpetuar un hecho: el primer salvaje lo reduce a un solo momento; el segundo pretende aprisionar en su relato la serie entera de momentos. Ambos quieren inmortalizar un fenómeno, pero por métodos opuestos. Uno pinta y otro describe. Un tercer salvaje que ya pudiera ser espectador—lo menos parecido a un salvaje—hubiera dicho a los primeros:

—Nunca os podréis entender.

—¿Por qué?

—Porque el uno prefiere la realidad quieta y el otro la realidad en marcha.

Por eso un cuadro que intente engullir mucha novela, es lo menos cuadro posible. Y una novela que quiera lucir mucha pintura es también lo menos novela posible. Sonríamos de eso que llaman "pintura de caracteres". En primer término, lo que suelen llamar "pintura" es sólo "dibujo"; en segundo lugar, ese dibujo, a grandes dosis, es para la novela un ataque de parálisis. Habría que decirle al novelista:

—Mire, no acaricie con tanta fruición ese carácter, y déjelo que se dibuje solo. Que nos lo diga andando.

Y a un pintor que en dos metros de lienzo pretende describirnos dramas en tres actos, podríamos también decirle:

—Mire, lo mejor será que nos retrate usted al apuntador.

Precisamente una de las características de la pintura actual fué su constante ojeriza a la novela; tan precipitadamente huyó de la anécdota, que arrastró consigo algunas cosas esenciales al cuadro. Rebañó de tal modo la realidad, que con los accidentes se borró parte de lo fundamental. Hubo cuadro que se quedó sin formas, y tuvo que pedir precipitadamente formas prestadas a unos mundos en nebulosa que no podían dárselas.

Quizá el escollo del arte pictórico de estos días es haber pretendido crear formas de la nada. Y lo difícil—lo hemos dicho muchas veces—no es crear de la nada, sino crear de lo que nos rodea.

La forma es el toro. Hay que ir hacia él con decisión, bien recogida la muleta. No se le fascina abriéndose de capa.

El cuadro—como la novela, como toda obra de arte—es un

organismo. Más o menos vertebrado, poco o mucho esquelético, pero, en fin de cuentas, organismo. Yo prefiero que en arte se evite siempre el molusco, y desconfío mucho de que pueda dejar de ser molusco un cuadro donde "no se guarden bien las formas".

Ni creo que valga la pena el ir a mendigar formas al salvaje, como suele hacer alguna vez la pintura última. Por eso nos resulta de un atroz primitivismo. El pintor de hoy que no sepa contemplar y utilizar lo contemplado, difícil es que pueda salvarse inventando monótonas cuevas de Altamira.

Son ya muchos megaterios, son ya muchos fósiles, me aburre ya tanto estilo cavernícola.

II

J
A
R
N
E
S

Pero algún pintor nos dirá:

—Es que yo no tengo nada que ver con la Zoología ordinaria. ¿Y si quiero pintar monstruos?

Me parece muy bien, siempre que esos monstruos tengan razón. Lo monstruoso comienza a dejar de serlo en cuanto se cumple en él una ley de armonía. Y el artista puede muy bien aplicar su ley a lo aparentemente más absurdo. Es el único fiscal en estos casos. Los delitos corrientes los juzga cualquiera, pero toda obra de arte original debe constituir un delito de lesa trivialidad, o no es arte original. Pero aquí viene la dificultad: juzgar a un monstruo que se sienta en el banquillo.

No hay magistrados—la pobre crítica profesional casi siempre se inhibe—; apenas hay otra cosa que los dos viejos peritos: el buen gusto, la mirada sin prejuicio... Todo menos acudir al numeroso Jurado que absuelve o condena a ciegas.

En un cuento aragonés muy conocido, un mozuelo está aprendiendo a tocar la guitarra. Un día el profesor le importuna mucho, y el discípulo acaba por decir:

—¿Sabe usted lo que le digo? Que la guitarra es mía y pongo los dedos donde me da la gana.

Muchos jóvenes pintores de hoy dicen lo mismo:

—La tela es mía, y pongo el pincel donde buenamente se me ocurre.

Bien. ¡Libertad para el genio! No ha faltado otro baturro—el baturro mayor de mi provincia y de todos los reinos de la pintura—que también puso los dedos donde le dió la gana; que también pintó monstruos. Pero, no lo olvidemos nunca, fué cuando "la razón se le dormía".

¡Claro es que la razón de un genio, aun durmiendo, aun con luz negra, es tan clara!

Aplausos al monstruo genial; pero pidamos que se le despierte la razón. "Ordenar un caos, he aquí la creación"—decía Apollinaire—. Los monstruos donde viven más a gusto es en el caos; pero lo genial es hacer de cada monstruo un ordenado arquetipo.

PINTURA y NOVELA

gen. Cada elemento del cosmos está ligado físicamente con todo el universo. Pero también lo está estéticamente. Quien mejor sepa des-

cifrar el problema de las relaciones universales—porque hay muchas soluciones—, ése será el artista más considerable del mundo, verá el mundo de frente—como un tapiz—, pero adivinando el revés, la entraña.

Y de pronto, ese poco de madera vibrante nos lanza su confesión: gira como un planeta. Las dimensiones no importan; importa sólo el fenómeno: el trompo es un mundo que da vueltas siguiendo un impulso exterior, un impulso que recibe del zumbel, cuya duración está marcada por la longitud del zumbel. Un mundo diminuto, claro es; un mundo pequeñito: un hombre; porque eso es el hombre: un mundo pequeñito, un orbe diminuto que se mueve porque alguien lo lanzó a una determinada pista... De esto a decir "el hombre es como un trompo lanzado a la tierra", no va nada. Y lo demás es fácil de ir encadenando: "Nuestra vida es como la vibración de un trompo: dura mientras persiste el ímpetu del zumbel." Es el zumbel quien determina la duración de esta vida, lo mismo que determina la vibración del trompo. Y he aquí el personaje principal de la novela: el zumbel.

¿Qué es el zumbel? Un metro de cuerda. Y entonces asoma otro personaje que cuando se quite el antifaz nos dará un poco de miedo, porque gasta unas barbas enormes de ogro que se come a sus hijos. Porque vemos que ese hombre, ese trompo, se derrumba, se muere "cuando se le acaba la cuerda", y entonces surge ante nosotros la cara bobalicona de un reloj, el redondo antifaz de una fisonomía complicadísima, amenazada por la rotura de un nervio, por la destemplanza de una válvula. Y vemos cómo ese zumbel y este reloj se estaban dando la mano, no en la superficie del mundo, sino en nuestro oscuro laboratorio interior; cómo de un trompo germen han brotado estos dos inesperados retoños, que serán dos personajes de la novela: un zumbel, un reloj. Es decir, el ímpetu vital y el ritmo de ese ímpetu, el movimiento y su compás.

Se estaban dando la mano por debajo de ese tablero vulgar donde se ven siempre ausentes, desligados, los peones; por debajo de ese tablero que los malos novelistas llaman la realidad, como si estas relaciones íntimas de las cosas no fuesen la verdadera, la máxima realidad. La realidad la estamos fabricando nosotros al pensar sobre ella.

Pero aun faltan personajes. El zumbel y el reloj han determinado una duración y un ritmo. Son dos figuras esenciales para producir un juego, pero un juego algo monótono, sin ondulaciones ni sorpresas. Es preciso que venga un tercer personaje que apresure la marcha, que imprima a la vibración un timbre: ese timbre sin el cual no hay voz de barítono ni cuerda de violín que tenga personalidad. Un tercer personaje que sea también cosa, cosa visible y tangible, trivial, sobre el tablero de la trivialidad, excepcional cuando se dé la mano, como todos los enamorados, por debajo del tablero. Y ¿qué puede apresurar o entorpecer el ritmo vital de un hombre? ¿Qué puede romper el compás de una melodía novelística? Eso mismo que puede modificar el ritmo vital de un paisaje. Un ímpetu violento y azul. Un río. Un telegrama. Como el río lleva escrito en su larga tira azul la muerte o la vida del país por donde corre, así el telegrama puede llevar escrita la muerte o la vida del paisaje humano por donde circula. Un telegrama es el tercer personaje. Primero: el zumbel, la vibración, la vida. Segundo: el reloj, el compás, la medida, el pulso. Tercero: el telegrama, lo imprevisto, el suceso, la sacudida, lo que precipita al resto.

Esta es la novela. De ese trompo, lo mismo pudo nacer un cuadro. Lo demás es anécdota, carne y sangre que rellena y da color a la estructura.

V

Cualquier elemento de la tierra, amorosamente contemplado, puede ser la célula de una gran obra de arte. A condición de no hacerle salir de su comarca, de la comarca del espíritu, donde sólo puede producirse el fenómeno artístico. No es esto desdeñar la materia viva: es querer alzarla de nivel; es buscar en ella la partícula más humilde para vencer su timidez y presentar al desnudo en toda su íntima e ignorada belleza.

BENJAMÍN JARNES

III

Hay una pintura y una novela que conviene subrayar. Trazaremos brevemente su historia:

Iba a nacer un gran cuadro o una gran novela. Para construir ambos se juntaban el ontólogo, el cronista, el gramático, el excavador, el tapicero, el sastre... Era a veces urgente la ayuda de técnicos especiales: algún culminante capítulo de novela pasional requirió la colaboración del tocólogo. No quiero citar nombres y títulos.

En la confección de estas obras monumentales intervenía el discípulo y un considerable número de profesiones manuales y espirituales. Un interior—de novela o de cuadro—donde colaboró el alfarero, bien podía terminarlo, por arriba, el teólogo. Porque sabido es que la novela, como el cuadro, podían tener dos pisos. Venía el alfarero con su esportilla de ladrillos y el teólogo con su carpeta de dogmas; el maestro recogía, examinaba, seleccionaba, armonizaba las vasijas y las hipótesis..., y firmaba al pie. Recientemente, un "maestro de la novela" aun confiaba su estilo impersonal a secretarios y amanuenses. Pintor y novelista ejercían funciones de ingeniero. Donde ellos trazaban una línea, el albañil levantaba un muro. Cuando en el plano surge un borroncito circular, el amanuense construye allí una cúpula retórica o cava un pozo metafísico.

El pintor y el novelista de hoy arrinconan esos montones de tapices y despiden a la comparsa. Dan vacación al secretario, al aprendiz, y, después de limpiar bien la tela y las cuartillas, hacen surgir en ellas un protoplasma.

He aquí un maravilloso gusanillo vivo que—como en los demás estratos zoológicos—trocará en sustancia propia la materia circundante, quemará elementos ajenos, extraerá de todos ellos algún carboncillo rutilante, crecerá nutriéndose de carne anónima, se transformará, pasará en su evolución muchas estaciones indecisas, llegará a la madurez...

IV

Pero ¿dónde encontrar la semilla?

Primera dificultad: el protoplasma. Segunda: la incubación, la que podríamos llamar "biología" de una novela o de un cuadro. Y si, efectivamente, como algunos afirman, todos estamos locos, la "hoja clínica". La "hoja clínica" del cuadro o del libro.

El protoplasma, el punto de origen es, debe ser siempre, una brizna de la realidad, de eso que vibra alrededor nuestro. "La realidad es el fundamento de todo gran arte. Sin realidad no hay vida, no hay sustancia. La realidad es el suelo bajo nuestros pies y el cielo sobre nuestras cabezas." Estas palabras son del manifiesto suprarrealista y son también nuestras. Pero recordemos bien todos que realidad es el sueño, el ensueño y la vigilia; que realidad es la huella de un pie en el barro y un grupo de juguetonas muchachas en flor; que realidad son muchas cosas olvidadas—por humildes, por oscuras—que será preciso extender sobre la tela y sobre el libro; que aun no conocemos la mayor parte de la corteza del mundo, aunque Paul Morand y la Agencia Cook pretendan afirmar lo contrario.

El protoplasma está siempre a dos pasos de nosotros. Pongamos un ejemplo, no estrictamente de pintor, sino de novelista. Nuestro protoplasma es un trompo, y el proceso, llamémosle biológico, es así: Hemos pasado junto a un niño que está jugando o ha resurgido en nosotros el recuerdo de nuestro ayer infantil, donde, entre otros juguetes, figura un trompo. De uno u otro modo, ese estímulo provoca en nosotros un blanco de atención, un germen. Ahora es preciso aislarlo de todos los demás juguetes, del resto de la vida consuetudinaria, e instalar ese germen en las incubadoras del arte, para que crezca, no en el sentido de una cadena de acontecimientos acordados a un plan ético o meramente escénico, sino en el sentido de una estructura artística. Ahora bien; ese trompo que vibra impulsado por su zumbel, provoca instantáneamente en nosotros una ima-



VEAN LOS NUEVOS **RENAULT 1930**

6 CILINDROS:

MONAXIS

(8 CV.)

VIVAXIS

SERIE

(15 CV.)

MONASTELLA

(8 CV.)

VIVASTELLA

(15 CV.)

Y LOS MODELOS GRAN LUJO

Pidan en seguida pruebas, precios y detalles en la S. A. E. de Automóviles **RENAULT**

EL REINASTELLA RENAULT 32 CV 8 cilindros
en línea clasifica a sus poseedores entre las personas
más selectas. Es la maravilla del automovilismo.



MADRID . . . } Dirección, Oficinas y Depósito: Av. P. Toros, 7 y 9.
Salón Exposición: Avenida de Pi y Margall, 16.

SUCURSALES } SEVILLA: Martín Villa, 8. (en la Campana).
GRANADA: Gran Vía de Colón, 38 y 40.
VIGO: Velázquez Moreno, 14.

VENTAS A CREDITO Y A GRANDES PLAZOS



AGENCIAS EN TODAS LAS PROVINCIAS



Uno de los más bonitos conjuntos de noche de la nueva colección del gran modisto Lucien Lelong. El abrigo corto de terciopelo de seda rosa adornado de renard negro acompaña maravillosamente al traje.

Las nuevas colecciones de París



El traje de este conjunto es de gasa estampada de pájaros «stylisés», rosas sobre fondo negro. Es muy largo todo alrededor y adornado en el cuerpo con un bolero figaro

CREACIÓN LUCIEN LELONG

Pocas veces las colecciones de los grandes modistos han resultado tan interesantes como este año. Los trajes modernos están «estudiados» hasta en los menores detalles; se ha trabajado mucho el «corte», se vuelve hacia los adornos: la ciencia y el gusto refinado. ¿Dónde está esa famosa sencillez que nos parecía hace dos años la última palabra y el rasgo característico de nuestra época? Hemos cambiado todo esto y Mr. Jean Charles Worth ha tenido la feliz ocurrencia de enseñarnos en la fiesta dedicada a la prensa dos modelos de trajes negro; uno hecho hace tres años y el otro recién salido de sus talleres. Nos costaba trabajo pensar que esa faldita plisada acompañada de un «jum» per» liso con el talle señalado por debajo de las caderas había sido el modelo en boga durante una temporada. El conjunto nos parecía pobre, falto de gusto, mientras que el nuevo modelo de traje negro, muy sencillo también, pero ciñendo el talle, adornado de un cuello encantador, con un drapeado en la falda color

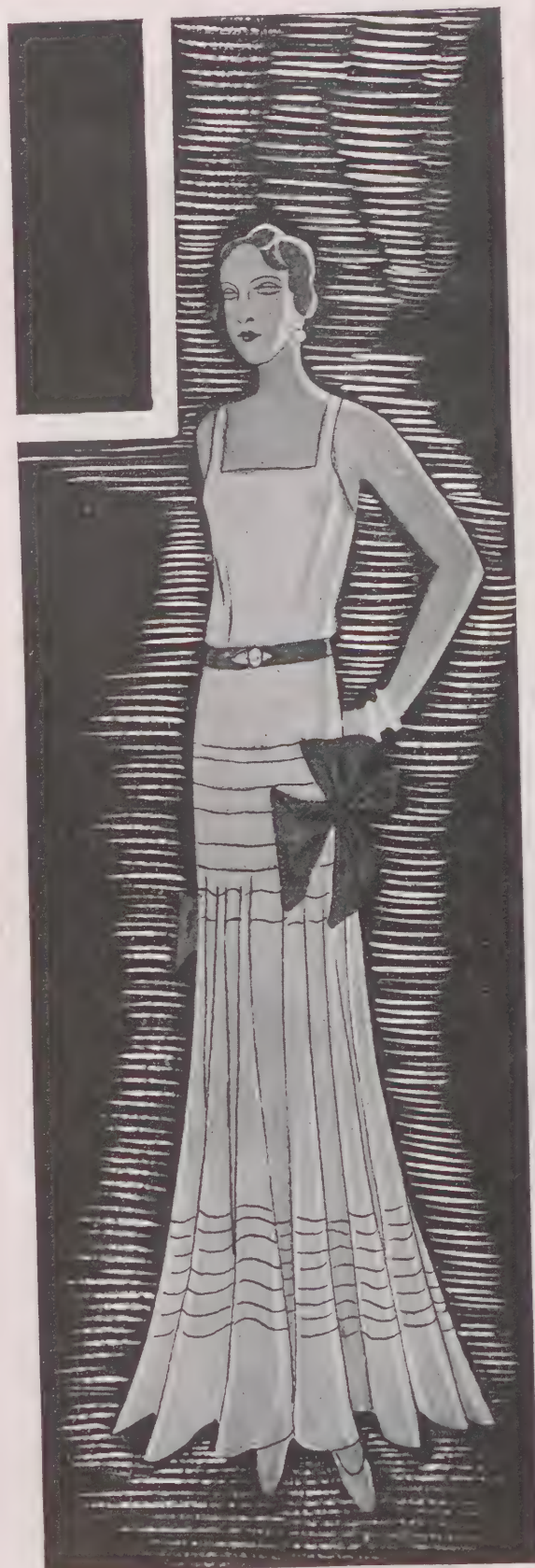
En casa de Jane Regny y en casa de Nicole Groult



Vestido «Astarté» de Jane Regny, de gasa verde jade muy ceñido en las caderas. Es más largo por detrás. Las alhajas y el broche del cinturón que acompaña el conjunto son de jade y esmeraldas.

CREACIONES

JANE REGNY, NICOLE GROULT



Traje de noche «Amor» de faya azul grisáceo adornado de gruesas nervaduras. El lazo grande y el cinturón son de glassé azul noche. La hebilla del cinturón es de strass.

cado con gran habilidad, daba una impresión de «alta costura» muy notable. Estamos de enhorabuena, hermanas mías en coquetería, al tener cuatro años más. ¿Queréis que hablemos de trajes sencillos? En verdad que hay pocos, y, sin embargo, tenemos que vestirnos por la mañana. El traje favorito creo que será el sastre con una blusita de lencería de linón o piqué. Desde luego ese sastre se ajustará ligeramente en el talle por medio de pinzas estudiadas, y la falda será bastante más larga. En casa Rossen, la distancia hasta el suelo es de 33 centímetros, pero en otras casas se llega a 30 y hasta a 28. Muchas faldas con anchos pliegues profundos, lo que no cambia de los godets añadidos. Se colocan esos pliegues por grupos en el costado o adelante.

En casa de Goupy

y en casa de Premet



Traje de noche de casa Goupy, de crespón de China verde. Lorcitas en el talle dan amplitud al cuerpo. La falda está incrustada en pico y formada de «panneaux» pesados punteados bastante abajo.

CREACIONES GOUPY, PREMÉT

Traje de noche «Intimidado» de Premet, de crespón georgette azul vivo. El borde de la falda es de tul negro y las aplicaciones de crespón georgette azul vivo. El collar es de margaritas de strass.



lante, a no ser que
guste más colocar dos muy pro-
fundos, uno adelante y otro atrás. Algu-
nas faldas «sobre» se llevan con culots para el
deporte. Parece ser que los modistos inician cada vez más
la culotte. Algunos lanzan con todos los trajes para deporte una
blusa combinación bastante ancha por abajo, pero dividida en dos, modo
nuevo de interpretar lo que llamábamos «sobrefalda». La idea parece práctica y nueva.
Nos permitirá dedicarnos al deporte o viajar más cómodamente, así es que tiene
que tener buena acogida. Otro traje mañanero joven y delicioso con-
siste en un trajecito sastre cruzado y cerrado con botones
y ojales, animado con un adorno de piqué y acom-
pañado de una capita. ¡Cuántas capas
para el verano! A no ser que
nos cansemos y no

EN CASA

LUCIEN LELONG



Traje de noche «Indigo» creación Lucien Lelong, de gasa estampada con dibujo azul turquesa, azul rey y blanco sobre fondo azul verde. La falda tiene anchos «panneaux» un poco abiertos abajo.

CREACIONES LUCIEN LELONG

Conjunto de noche «Sofia» de Lucien Lelong. El traje es de gasa rosa adornado en el cuello y en la falda con frunces «coulis» muy apretados. La capa es de la misma gasa rosa.



veamos ni una dentro
de tres meses. Creo, sin embargo,
que conviene a la mujer joven y delgada el
abrigo de verano... Las capas... tratarán de armoni-
zarlas con su silueta, no llevándolas más que por detrás o
bien las tenderán sobre las mangas. Siempre las escogerán muy ajustadas
en los hombros por medio de pinzas. Todo ello pide un estudio, y para éste el
mejor consejero será el espejo. Las lanas empleadas para los trajes sencillos son de dibujo
más menudo que los del año anterior. Hay unos tejidos de mezcla maravillosos
que se parecen a la vez al tweed y al jersey y que componen preciosos
tejidos veraniegos. Algunos sastres, de crepella, de vuela de
lana, son encantadores. Las blusas son preciosas;
hemos vuelto a ver con alegría el linón
bordado o trabajado con lorcis-
tas y adornado con la



Elegante abrigo «Fourrures Max» de breitschwanz beige con adornos de lynx; llevado por Madame Louis Lemarchand, casada con el tan conocido autor dramático francés.

PROVEEDORES DE

LA REAL CASA



LIREÑA

PRIM-1

MADRID

GRAMÓFONOS Y DISCOS

JOYEROS

DE LA

REAL CASA

JOYERIA

Lopez y Fernandez

AVENIDA CONDE PEÑALVER

8 (GRAN VIA)

MADRID

TELEFONO 2576, H

DEPOSITO

DEL RELOJ

"ERMETO"



NEUMATICOS
FORT
DUNLOP



Sociedad Española DUNLOP, S. A.
MADRID BARCELONA SEVILLA
Proveedores de las Reales Casas de España e Inglaterra

PELE

ESPECIALIDADES DE BELLEZA

DE FAMA MUNDIAL

DE VENTA EN TODAS LAS PERFUMERIAS
Y EN LA DE "PELE" PI Y MARGALL 9

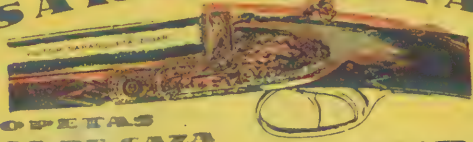


VINOS FINOS TINTOS
DE LOS HEREDEROS DEL
MARQUES DE RISCAL

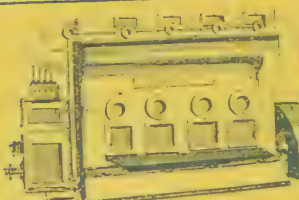
FOTOGRAFO
A. ALVACHE

CARRERA SAN JERONIMO 16

VICTOR
SARASQUETA



ESCOPEYAS
EINAS DE CAZA
Y TIRO DE PICHON EIBAR



LOS MOTORES
CROSSLEY

se recomiendan por
si solos

MOTORES "CROSSLEY" S. A. E. AV CONDE PEÑALVER
MADRID



ABDULLA IS AND ALWAYS HAS BEEN AN ENTIRELY BRITISH FIRM.



PROBARLO UNA VEZ
ES ADOPTARLO
PARA SIEMPRE

Olózaga, 13

J. IGLESIAS



Una silueta muy característica de Louise Boulanger; este suntuoso traje es de lamé rosa y oro. Las caderas muy ajustadas y la falda muy amplia cae hasta el suelo.

Las nuevas colecciones de París

TRAJES DE CALLE

famosa chorrera de antaño. Algunas blusas son de muselina completamente «coulissée», otras tienen una pechera, un cuello redondo y puños de piqué. Todas tienen ese aspecto de limpieza y esmero característico de la lencería de hilo. Para el viaje no hay nada como el punto; se ha hecho un nuevo punto de hilo que está muy en boga, que encuentro un poco pobre y poco favorecedor; pero debo de advertir que pocas mujeres son de mi parecer. Es de tonos muy delicados y se trabaja a lorcitas con buen resultado; éstas lo consolidan y evitan su deformación. Pasemos al sastre de seda, que veremos en abundancia. La pasión del momento es un crespón marrocaín muy grueso, de color azul marino con puntitos blancos. Se han empleado ya kilómetros de ese tejido y siempre con éxito. Después siguen el crespón de China es



Conjunto creación de Jane Regny compuesto de un abrigo de tweed verde claro. El traje es de lana verde pálido, el cuello está respuntado con seda blanca. El traje de Lenief es de crespón de China rosa.



Traje de punto gris oscuro y blanco de Marcel Rochas. El cinturón es de charol negro, la hebilla es negra con un monograma de plata. El chaleco camisero es de seda blanca.

tampado de cuadritos o de minúsculos dibujos geométricos; el raso negro con blusa de raso blanco. No veo nada tan elegante como un sastre de raso negro para la tarde, y creo que veremos muchos. Como traje de tarde los conjuntos de gasa de seda son una de las más acertadas modas de esta época. Sobre los trajes estampados de flores se coloca un abrigo de fantasía medio capa, medio chaqueta, que se sujeta con una bufanda echada hacia atrás o anudada por delante. El traje es bastante largo, *con incrustaciones del mismo tejido*, y a menudo con mangas semilargas. He aquí una novedad de esta temporada: la parte alta del brazo está siempre cubierta, bien sea con una capta una berta o una manga corta, a la que se da todas las formas conocidas. Algunos modistos la ensanchan abajo y otros la atan en el codo con un drapeado. Ciertos modistos han llegado hasta el «baillon» del primer Imperio. Con esto los guantes toman gran importancia y se hacen de mil modos. Unos tienen manoplas de encaje, otros están bordados de pulseras, con incrustaciones de tejido, ¡qué sé yo! Si con franqueza debo decir lo que pienso, no me gusta ese exceso de fantasía, y la mayoría de las parisinas son de mi opinión. Todo lo que el guante sencillo tiene de elegante, lo tienen de enojoso y de poco interés esas

CREACIONES JANE REGNY, ROCHAS

Traje de punto grueso en azul marino. La blusa es de punto de hilo blanco. El cinturón es de cuero trenzado beige; la hebilla es un áncora de oro. La falda, bastante larga, se adorna con «panneaux» en forma muy puntiaguda.



excentricidades. Para el día me gustan sobre todo unos guantes marrón que Worth hace llevar con una manga ribeteada de piel que termina debajo del codo. El conjunto entonces es muy elegante. Los trajes de tarde quedan cortos en la mayoría de los casos. Sin embargo, Molyneux, Patou, Worth han hecho modelos de mucho vestir para carreras, que cubren el tobillo y que serán encantadores en días de sol. Los modelos presentan estos trajes con grandes sombreros de crin transparente, y el conjunto da una impresión tan veraniega que se olvidan los chubascos de marzo. El pleito de los trajes largos de noche, tan discutido en el otoño, está ganando definitivamente. No hay un solo traje que no llegue ras del suelo por dos lados o todo alrededor. Con esto el busto ha disminuído tanto más cuanto que el talle es alto, francamente alto. ¿Recordáis que hace seis meses nos preguntábamos si el talle se colocaría en su sitio o quedaría por encima de las caderas? Ahora nos preguntamos si quedará en su sitio o si seguirá subiendo. Molyneux y Jeanne Lanvin han tomado esta última decisión, y nos ofrecen trajes de inspiración francamente griega. En algunos la túnica fruncida se ciñe por medio de dos o tres cinturones estrechos colocados debajo unos de otros, con el fin de conservar la silueta moderna. En

MÓDELOS MADELAINE, GOUPE



Conjunto «Up to date» de Madelaine, el nuevo modisto parisino. El traje y su capota son de lana negra con puntitos blancos y rojos; los botones, negros, con cerco colorado. El chaleco es de piqué blanco.



Traje de Goupy de seda estampada negra y blanca. La blusa es de «georgette» verde adornada de pespuntos blancos y negros.

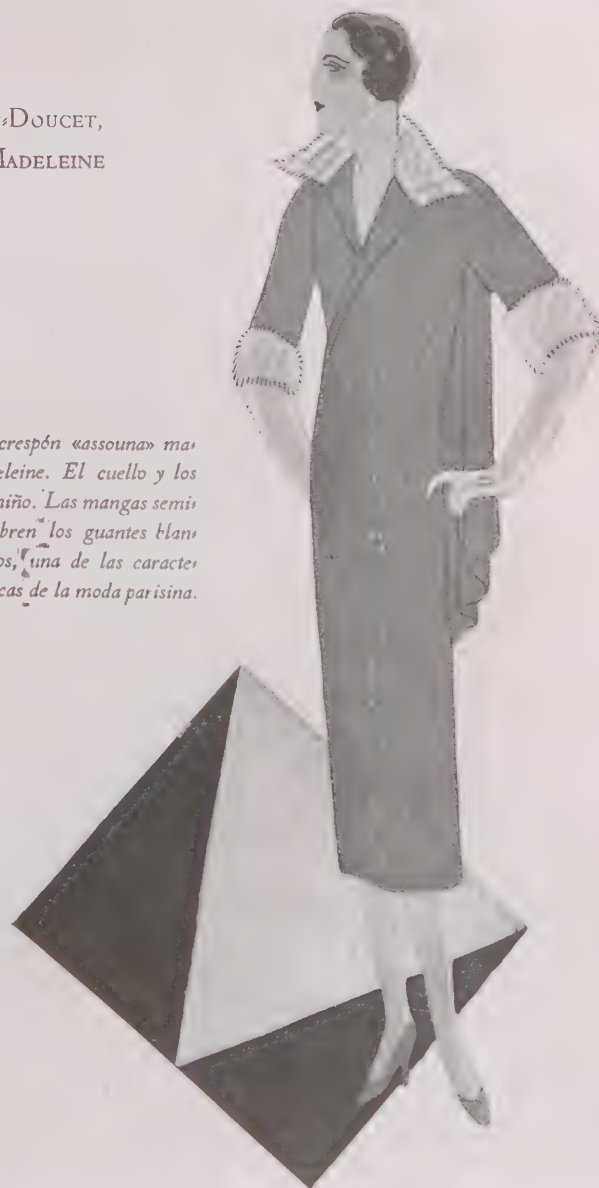


A la izquierda, vestido «Sonny Boy» modelo Lenief y Compañía, de crespón de China marrón. El chaleco y los puños son de piqué de seda blanco. La falda, incrustada en pico, tiene mucha forma. El conjunto, muy sencillo, es de suma elegancia.—
A la derecha, abrigo de tarde «Calypso» de Daillet-Doucet. Es de «crepe georgette» negro; la capa tiene un volante en forma y tiras incrustadas. El cuello anuda por medio de un lazo formando corbata.

otros esa larga línea recta está cortada con volantes plisados o drapeados al bias. El conjunto es encantador, de una belleza majestuosa, que acentúa aún más el acierto del colorido y el corte del escote, que a veces se drapea adelante o atrás, y otras descubre enteramente un hombro. Puesto que incidentalmente he hablado de color, buscando cuáles están de moda, encontraremos que son muy variados y suaves. Jean Patou pronostica el rosa pálido; Jeanne Lanvin y Lucien Lelong se declaran partidarios del verde. La primera lanza un tono cálido, llamado en otro tiempo «coq de roche», que sienta admirablemente a las morenas. Por las noches en todas partes triunfa el blanco, y creo que es imposible vencerlo. Todo esto, en resumen, quiere decir que tenemos una moda muy elegante, muy refinada, llena de detalles nuevos que cambiarán constantemente. Volvemos a la tradición de lujo, es decir, a no llevar el mismo traje a todas horas. Nadie se quejará y pronto convenceréis conmigo que hoy el vestirse es una ciencia mucho más sutil que hace unas cuantas temporadas. CLAUDE FRANCE

CREACIÓN
LENIEF, DAILLET-DOUCET,
MADELEINE

A la derecha, abrigo de crespón «assouna» marrino, modelo Madeleine. El cuello y los puños son de armiño. Las mangas semi-largas descubren los guantes blancos largos, una de las características de la moda parisina.



CASA PASSAPERA FUERTES

Adela

Vestidos

Abrigos

Sombreros

Génova, 19 MADRID Teléf. 33125

Consultorio de belleza

X X X

Para depilarse las cejas, lo mejor es unas buenas pinzas. Antes de proceder a depilárselas, dése un poquito de glicerina para que no la duelan tanto. Mezcle glicerina y limón, a partes iguales, y póngase un poquito con un algodón en la cara y las manos antes de acostarse. El Indial Ciloil es para oscurecer y hacer crecer las pestañas. Respecto a su última pregunta, creo lo mejor lo consulte con un médico.

LUGAREÑA

Puede usar sin ningún cuidado el Sudoral. Antes de vestirse dése un poquito con un algodón, y se encontrará libre de todas esas molestias que ocasiona el sudor. Para las pestañas puede darse Pastimel y para sombrarse los ojos Humo de Sándalo.

UNA COQUETA

Fricciónese con alcohol o agua de colonia Flores del Campo. Después de bien seca la cara empolvésela con polvos Freya blancos y póngase en las mejillas un poquito de Arrebol. Con el Jugo de Rosas puede colorearse las encías.

MARY PEPA

Para el vello de los brazos puede usar piedra pómez. Si se la irritasen póngase una capa de coldcream. Eche en agua un poco de bicarbonato; esto pone la piel suave.

MARUXIÑA

Mezcle glicerina y agua de rosas y déselo en las manos para que se la quiten esas grietas. Sí, señorita; el limón y el nácar hacen desaparecer las pecas. El que se despelleje la cara, en muchas ocasiones, es debido a tener muy fino el cutis, y creo preferible el que pase unos cuantos días con la cara un poquito despellejada a llevar siempre las pecas.

MARIBEL

Tratamientos de belleza "Misterio"

Son los únicos con los que conseguirá usted, señora, resultar mucho más hermosa, pues quitan años, presentándose en sociedad con una cara encantadora. Informes en la perfumería del autor. San Onofre, 6, Madrid. Teléfono 18463.

CONSEJOS UTILES

PARA LA ADQUISICIÓN

de alhajas, medallas, escapularios, artísticas esculturas de marfil del Sagrado Corazón, Purísima, etc., y relojes, tengan presente los señores compradores la Joyería de Pérez Molina, Carrera de San Jerónimo, 29, Madrid, de gran confianza. Teléfono 12646.

ESTREÑIMIENTO

CURACION COMPLETA CON LOS



LAXANTES Y DEPURATIVOS: DOSIS: 1 O 2 GRANOS AL CENAR
SE EXPENDEN EN FRASCOS DE 25 Y 50 GRANOS EN LAS FARMACIAS,
DROGUERIAS Y CENTROS DE ESPECIFICOS

En la mano tiene el conservar
su belleza



En esta época brillante no tiene excusa ninguna el que lleve usted los ojos fatigados y la piel rugosa. ELIZABETH ARDEN ha puesto a su alcance el secreto de la belleza. La mujer moderna considera la conservación de su belleza como un asunto primordial. No descuida su piel ni sus dientes, porque sabe que unos minutos de exquisito cuidado todos los días son una necesidad y no un lujo. El método de belleza preconizado por ELIZABETH ARDEN causará a usted gran alegría, viendo que la palidez y las arrugas desaparecen, dándole aspecto de radiante juventud. Escoja los preparados que Miss Arden ha creado para su piel.

Pida el prospecto de Miss Arden «En pos de la belleza», que le indicará cómo ha de seguir el método científico para cuidar en su casa de la piel.

Los productos de Elizabeth Arden se venden en los establecimientos más elegantes de las ciudades españolas siguientes:

Barcelona, Bilbao, Gijón, Jerez de la Frontera, Madrid, Málaga, Palma de Mallorca, San Sebastián, Santander, Zaragoza, Sevilla, Valencia.

ELIZABETH ARDEN

691, FIFTH AVENUE NEW YORK

MADRID: CALLE DE ALCALÁ, 65

LONDRES

PARÍS

BERLÍN

ROMA

(Reproducción reservada.)



S. M.
la Reina
que
tomó p
en la f
caballist

RALLY PAPER, EN LA VENTA DE LA RUBIA



El Embajador de los Estados Unidos con su hija y su ayudante, que también asistieron a tan aristocrática fiesta

(Fotos Marlín)



S. A.
la Infanta
Doña
Beatriz
en la Venta
de la Rubia

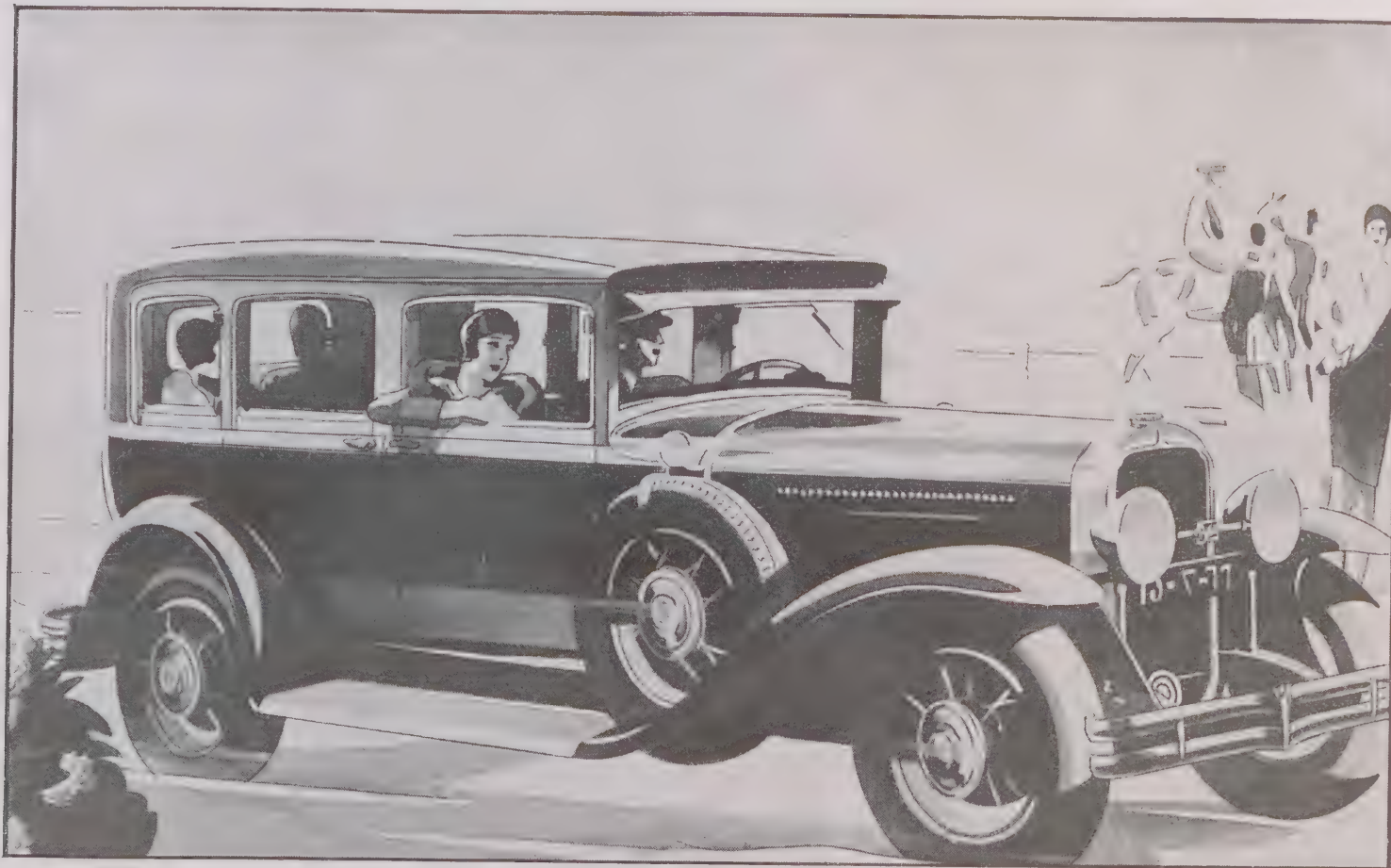


La Infanta Doña Cristina, con el Marqués de Quiñón y los señores Argüelles y Martínez, hombres que formaron el equipo vencedor

(Fotos Marín)



Para sus excursiones y paseos,
para sus viajes,
ESCOGERÁ USTED EL BUICK CUANDO LO HAYA PROBADO



Observe su línea elegante, lo proporcionado y airoso de su diseño

CUANTO puede desearse en un coche lujoso moderno se encuentra en el Buick: confort y amplitud en sus carrocerías, línea airosa baja y alargada, debido a las modificaciones introducidas en su chasis, y con esto una marcha prodigiosa, consecuencia de su perfección mecánica.

En carretera, cualquier pendiente será coronada por el Buick sin necesidad de cambiar la velocidad, y los frenos de expansión interna le aseguran siempre un perfecto dominio del coche en las bajadas más bruscas.

Todos los esfuerzos de la General Motors, desarrollados

metódicamente durante veintiséis años para perfeccionar el Buick, hacen que este coche disfrute, desde hace muchos años, de una reputación merecida. Hoy día el Buick es el modelo de los seis cilindros de lujo.

Al hacer su elección no dude de visitar el salón de algún representante de Buick. Compruebe por sí mismo a qué punto de perfección han llegado los esfuerzos combinados de los ingenieros de la General Motors y el carrocerero Fisher, conocido por todas las personas de buen gusto. Si lo conduce una sola vez lo hará suyo sin dudarlo.

BUICK

FABRICADO POR GENERAL MOTORS

CONCESIONARIOS EN TODAS PARTES

GRAN

MUNDO



Madame Vladoyano, de la Legación de Rumania

(Fotocolor)

Deportes de Pri- mave- ra

EN VACIAMADRID

Campeonato de galgos

«Diana», de Don Pedro de las Torres, ganadora de la copa del campeonato, disputada en Vaciamadrid.

La señorita Rosario Claramonte, hija de los Marqueses de Claramonte, bella espectadora del campeonato de galgos.



Los señores Clavijo y de las Torres, dueños de los perros «Cagancha» y «Diana», Campeones de Salamanca y Andalucía, respectivamente, momentos antes de comenzar la carrera de campeonato entre campeones.

(Fotos Marín)

La inspiración sorprendente, fresca y ágil de Albéniz...



*a través del arte de
Arthur Rubinstein el
maravilloso pianista*

*Pida en una agencia «La Voz de su Amo» oír estos discos de Rubinstein:
DB 1266-DB 1257-DB 1161-DB 1160*

INTÉRPRETE felicísimo de la música de Albéniz, sus conciertos, en los que siempre intercala alguna composición de este gran maestro, hacen vivir al público que le escucha momentos verdaderamente deliciosos... Y la inspiración sorprendente del músico español, fresca y ágil, adquiere una mayor fuerza emotiva a través del arte magistral de Arthur Rubinstein.

Los compases de Córdoba, Navarra y Sevilla —composiciones en las que Albéniz puso toda su alma de artista— vibran bajo los dedos mágicos de Rubinstein avaloradas con el acierto y brillantez

que caracterizan su ejecución. Su repertorio, impresionado exclusivamente en discos eléctricos «La Voz de su Amo», entusiasma por lo intachable.

Pida en una agencia «La Voz de su Amo» una audición del repertorio de Arthur Rubinstein y cualquiera de sus artistas preferidos —Galli-Curci, Chaliapine, Fleta y otros muchos— que figuran en la lista de exclusivos de «La Voz de su Amo»

*Gran Premio en la Exposición
Internacional de Barcelona*

“LA VOZ DE SU AMO”

COMPañÍA DEL GRAMÓFONO, S. A. E.

URGEL, 334. BARCELONA

PI Y MARGALL, 1, MADRID





*Carreras
de
Caballos
en
Madrid*

«Monrovia», del Conde de la Cimera, ganador del premio Bilbao



El caballo «The Bath», del Duque de Toledo, ganador del premio Cimera

*Su Majestad el Rey,
con el Conde de To-
rre Arias, pasando
por el Hipódromo*

(Fotos Marín)

GRAN MUNDO

Boda
Aristocrática

*Boda de la señorita Marucha Gobart y Luque
con D. Enrique Abellán, hijo de los
Marqueses de Almanzora*



Automóvil Rolls Royce, tipo Phantom II, que, conducido por la señorita Lili Álvarez, famosa campeona de tenis, obtuvo el gran premio en el concurso de elegancia, celebrado en Cannes en el presente mes



El poeta de «La Toriada»: Fernando Villalón

Por

Miguel Pérez Ferrero

(Apuntes de A. Durá)



PARECÍA muchas cosas. Menos lo que era. La poesía “le salió a borbotones” a los cuarenta años de su edad. Como acaso a los siete le había salido la afición a los toros. Se encontró de manos a boca con toda la esencia folklórica de su tierra andaluza y la utilizó. La utilizó al cabo de tanto tiempo, como el niño que recupera un juguete o como el hombre que descubre el amor en la compañera de sus juegos de infancia. Fué una vuelta a sí mismo. A un “yo” que rozaba todos los días pero a quien no dejaba asomarse la cárcel de la caja de sorpresas que es la vida... Fernando Villalón, después de haberse desbordado en cafés y en gentes pintorescas, vino a recogerse en la poesía, en una poesía imprevista, incluso para los que jamás hubiesen esperado de él ni la más previsible. Se hacía poeta porque lo llevaba dentro, porque su vena era honda y tenía pureza y sinceridad. Por eso sus versos fueron nuevos, frescos, juveniles. Sin ritmos aprendidos, pero, a la vez, con denso sabor clasicista. Se vertió en las tertulias literarias de las modernas promociones. Hablaba poco. Escuchaba atentamente. Tenía un abrigo amplio, amplio y claro, que debía servirle de aislador. Y un ancho sombrero... Se advertía en él —ya lo ha dicho alguien— el señor del campo.

Así iba Fernando Villalón de Andalucía a Madrid y de Madrid al mundo.

Pero se ha quedado aquí, después de operado. Entre las blusas blancas de los doctores y los blancos trajes de las enfermeras. Para resistir las operaciones más cariñosas y dolorosas de artículos y reportajes. Para que los amigos, apenados por su pérdida, digan palabras acerca de su personalidad. De su personalidad definida, acusada. Y ha dejado unos libros, en cuidadas ediciones, en los que sus poemas adquieren suprema excelencia con voces propias que, por desgracia, no volveremos a oír.

“Andalucía la baja” señala su paso inicial. Su entrada al ruedo



* * *



El poeta de "La Toriada" Fernando Villalón

poético español. Más tarde, "La Toriada" ofrecía algo de su vida o de su ensueño por vivir. Escenas de garrochistas, lances atrevidos..., peleas quebradas de toros y toreros a los vientos libres, en el instante heroico de la más heroica verdad. Villalón ganadero, cortijero, conocedor, daba su alegría y su arte a lo que desde niño había visto: a su Andalucía, a la tradición de su país.

Los "Romances del 800" aparecieron no mucho antes de su muerte. Traían el mismo aire que las anteriores realizaciones. Y miradas retrospectivas. Diligencias. Bandoleros. ¡Ah, la reina Isabel II! Y recuerda al "Espartero", como nosotros ahora le recordamos a él. Los contrabandistas disparan sus trabucos para pasar la mercancía y ponen a prueba su suerte con el mejor guiño: el de burlar.

Es un libro denso, apretado, a punto de reventar de rico jugo. éste de los "Romances del 800", de Fernando Villalón. Es el ambiente andaluz que el poeta capta, unas veces actual y otras pasado, pero siempre real, lleno de profundo sentimiento y de auténtico dramatismo.

Canta. Evoca. Vuelve a cantar. El hombre callado en las camarillas habla consigo. Llena cuartillas. Cualquier día, despreocupado, las lanza a la publicidad. No le importaban las críticas, ni siquiera el amical comentario. Andaba como descontento y distraído. Quería ponerse dificultades, acaso formularias, y se expresaba con emocionante sencillez. Puede ser que no supiese que en su mano presentaba la rosa intocable. El secreto de la facilidad difícilísima.

El señor de campo iba y venía, pausadamente, con su señorío. Se ha dicho que al lado del torero amigo—Sánchez Mejías—se le tomaba por un viejo picador. Y eso sí que tampoco lo parecía. Era el señor de campo. Que no quede, por una ni muchas veces, por decir.

Sin embargo, que nadie crea que saltó de la jaca a las letras sin otro bagaje que el deseo del acto. Se había preocupado de problemas espirituales y era siempre un ávido lector.

Y tiene anecdótico de sus preocupaciones. Pero el anecdótico hay que dejarlo junto a su título de conde. Uno y otro son del mejor cuño. Y él no les hacía caso. Nosotros pasamos también de largo por ellos.

* * *

La ruina y la muerte se han dado la mano al subir Villalón a las nubes para acosar sus blancos toros.

Ha sido otra sorpresa la de la fortuna extinguida. El señorito de la urbe la hubiese utilizado como trampolín. El poeta la veía

marcharse con el mismo desencanto que ponía al contemplar todas las cosas. Sin inquietud. Acaso sin pena. Con la fortuna se le ha ido la vida en un día de luz de frío, de luz antipática de barrio extremo. ¡Ni siquiera poderle cerrar los ojos su cielo andaluz! Ni su amigo el torero. La cuadrilla literaria se los ha cerrado con su más hondo sentimiento. Palabras entrecortadas al encontrarse unos con otros en las esquinas de lo cotidiano. La cuadrilla ha formado espiritualmente su cuadro de honor. Y le han recordado con voz de calofrío los más altos valores: Pedro Salinas, Fernández Almagro, Rafael Alberti, José Bergamín, Eugenio Montes. Nosotros, desde nuestro sitio, con ellos.

Se ha ido Fernando Villalón por la puerta grande de las culminaciones y de los triunfos. Por la misma puerta que se abrió para dejar paso a otro poeta, al nórdico y universal Ramón de Bastera. Se ha ido sin haber empañado jamás el cristal de su vena poética. Otro ruedo más amplio le reclamaba, para ocupar su puesto al lado de los hombres de espíritu genial.

Vida intensa. Vida interior. Cortada de improviso casi al hilo de cualquier "hasta mañana" a la salida de una tertulia de café. Pero queda el consuelo de sus libros, magníficos, apretados. Y queda él en sus páginas, ya por encima de las incomprensiones.

Los animadores de la nueva estética van sufriendo bajas conforme se afirman, conforme cubren los campos a los que tienen absoluto derecho. Y esas bajas son de dos clases: las producidas por el olvido—hombres que se pierden en la misma vida—y las que la muerte impone. Estas las menos dolorosas. Porque la obra subsiste. Y con la obra el rayo de luz guiador...

MIGUEL PEREZ FERRERO





PARIS

MUJERES

POR

CEFERINO R. AVECILLA

*La bella amazona
Mlle. Dorange.*



SEMAFORO TRADICIONAL

AS mujeres de París son realmente el "motivo" inevitable de los cánticos con los que se exalta a esta ciudad en todos los idiomas de los hombres. Hasta el estallido de "la guerra", lo único importante de París fueron las mujeres. Por eso era una ciudad cuyo saboreo no se ofrecía con todos sus aromas más que a los hombres ricos o a los hombres de pocos años.

Pero el París actual es muy diferente de aquel otro París. El terrible sol de "la guerra"—un sol cuyo fuego era metralla—agostó todos los madrigales. Nos cumple, pues, por tributo al París superviviente, disecar el viejo tópico de las mujeres, para que estas sinfonías irremplazables se perpetúen. Hacer otra cosa sería desencantar París. Cuando se sepa en todo el mundo que sus mujeres han cambiado de concepto sufrirá un terrible golpe el turismo francés. París, en el mapa de los lugares comunes, es la meca que brinda el Occidente a los hombres abrasados por la sed de amar. Así, por lo menos, se lo figuran los que en cada rincón del mundo viven descontentos de las mujeres.

Pues bien. Vamos a agregar a esta rapsodia unos acordes.

MOTIVO DESENTONADO

... Pero nuestros buenos propósitos sufren en estos momentos una dolorosa perturbación. París, las fachadas de París, han aparecido nuevamente cubiertas con unos carteles rojos, cuya misión es recordarnos que hay treinta naciones en que las mujeres gozan de todos los derechos políticos. El "boulevard" Saint-Germain, lugar docto y enlevitado en el que no se determina nadie a sonreír, es especialmente favorecido por las agitadoras. De tiempo en tiempo circula por él un enorme autocar adornado con telas blancas—como si fuera vestido de ropa interior—, con exclamaciones feministas. Ahora circula de nuevo este coche, que en realidad es muy poco solemne. Y como cada vez que surge, van a su bordo un par de señores cuya misión, sobre sernos desconocida, es muy poco airosa.

Realmente, tan poco han logrado estas respetables guerrilleras con sus paseos en autocar



La señorita Joumé Tchong, que ha sido nombrada para un importante cargo en el Tribunal de Shanghai, concerniente a las relaciones francochinas.

MUJERES

como con sus mítines, que, por desgracia, no son ni siquiera tumultuosos; es decir, que no tienen ni el pintoresquismo fundamental. Por otra parte, los procedimientos de que se sirven dan testimonio de una absoluta ignorancia de París. La segunda vez que estas señoras se manifestaron en público fueron incorporadas a los transeúntes vulgares. Sus carteles pasan por el dolor de ver cruzar ante ellos a la gente sin recibir sino alguna que otra mirada de través y fugacísima. Su proceso es, pues, doloroso, pero irremediable.

Para lograr un efecto, lo que dicen que se proponen, les será preciso contar con un grupo de adheridas guapas y jóvenes, si ello fuese posible. Pero las que están en ese caso

saben que lo verdaderamente cómodo para las mujeres es su actual situación de dueñas del hombre. El grito de los sufragistas, señores míos, no conduce a ninguna reivindicación. Todo lo contrario. Si los hombres fuésemos pérfidos, pondríamos cuanto fuese menester para el logro del triunfo de las revolucionarias del "boulevard" Saint-Germain. Pero nos lo impide un elemental sentido de la elegancia.

NO OBSTANTE...

No obstante, la realidad nos impone de tiempo en tiempo la sumisión a la calidad de alguna mujer, el empleo de cuya inteligencia sufre un extravío beneficioso. Este es el caso de la señorita Joumé Tcheng, que a lo que parece está muy bien capacitada para los negocios públicos. Se trata de una asiática que ejerce un cargo con gravísimas responsabilidades en el Tribunal de Shanghai. La señorita



Propagandistas de la Liga de Acción Femenina.

Joumé Tcheng vino a París hace algún tiempo en calidad de diplomática oficiosa. Se ocupa de comentar con el Gobierno francés extremos relacionados con los intereses de Francia en el continente amarillo.

Todo eso está perfectamente. Pero esta señorita no tiene nada que ver con las agitadoras francesas. Conserva su orientalismo y feminidad. La conocemos a través de unos retratos domésticos en los que se nos aparece bajo un quimono de seda cubierto de bordados de oro. Su cara, muy poco oriental, es semejante a la de las mujeres occidentales del campo. Esas mujeres morenas de rostro anchísimo y boca grande y labios gruesos que nos ofrecen una impresión de sensualidad, de energía, de equilibrio y de salud. Es posible que en el Asia estas calidades produzcan mujeres como esta señorita cuyo talento ha florecido en su país con la misma fecundidad que florecen los cerezos y los almendros. En todo caso, da una fresca impresión primaveral que no se halla en las sufragistas europeas.

Y sobre todo, Joumé Tcheng, no es sufragista. Es sencillamente una asiática anormal. De seguro que ha aceptado su papel no como expresión de unas absurdas ridiculeces de su sexo, sino como un sacrificio a que la obliga su inteligencia. Por eso no ha dejado de ser mujer.

LA AMAZONA ERRANTE

Como tampoco lo ha dejado de ser, a pesar de todo, mademoiselle Dorange. Y eso que mademoiselle Dorange monta a caballo al modo de los hombres que es una manera del feminismo muy mal avenida con la fragilidad de las Amazonas tradicionales. Y no sólo monta a caballo como los hombres, sino que tiene a su cargo hazañas como su intervención en el "raid" hípico París-Niza y su viaje sobre el mismo caballo hasta Barcelona, hace muy poco tiempo.

Pues bien, mademoiselle Dorange, el ánimo alegre y



Mme. Blanche Montel, en el concurso de elegancia automovilista.

audaz de mademoiselle Dorange, ha sucumbido bajo un gran dolor. Mademoiselle Dorange ni recibe ni sale de un rincón de su casa ni quiere saber nada del mundo. Mademoiselle Dorange tiene los ojos deformados e hirvientes, porque no cesa de llorar. En estos días se considera la mujer más desgraciada del mundo. Y tiene razón. Figúrense ustedes que a mademoiselle Dorange se le ha muerto un caballo, como al lírico pampero de la sensual canción argentina.

Los hombres elementales que no tratan sino a otros hombres y a algunas mujeres, no pueden conceptuar el terrible dolor de esta amazona. Yo, que tengo puesta en un gato una gran ternura, me explico perfectamente el terrible drama de mademoiselle Dorange. El amor a un caballo, a un gato, a un perro o a cualquier animal se despierta en las mujeres cuando han perdido la esperanza de ser amadas por los hombres o cuando los que en realidad las amaron han desaparecido. El concepto terminante del amor al hombre no reside sino en los animales, porque en cambio de su amor no solicitan nada y porque para que nos amen es suficiente que se sientan amados. Es decir, que en cuanto al amor, proceden los animalitos con arreglo a conceptos o normas que debieran ser las humanas. Es posible que les conduzca a ello la ausencia de razón y que esta misma ausencia de nuestro tesoro les haga fáciles a la cordialidad. Por eso es más dulce la vida junto a las bestias que junto a los hombres.

Yo comprendo muy bien el gran dolor de la amazona errante y sus lágrimas sobre la enorme masa sin vida de su pobre caballito. Mademoiselle Dorange, la acompaño a usted en el sentimiento de todo corazón. Era preferible que hubiera usted perdido a su amiga más íntima. Yo lo sé...

MADemoiselle PARIS

Así como mademoiselle Dorange colocó sobre todos los afectos el que la unía a su pobre caballo, mademoiselle Blanche Montel amó a su automóvil. En realidad es admirable la perseverancia de esta señorita, para incorporar su espíritu y aun su cuerpo al ritmo y a la técnica de París. Hace aún muy pocos años, mademoiselle Blanche Montel era una señorita terminantemente absurda. Desgarbadita, feúcha, ajena al buen gusto... Sus brazos, su escote y su rostro daban esa sensación de aspereza y de exceso de vello, incompatible con toda elegancia. Pasó después por todas las fases de la elaboración de la belleza y del buen gusto. Son, a saber: El aspecto de crudeza de una chica que se lava con jabones malos. En tiempo de las demasías de los polvos de arroz, durante el que sentimos el deseo de sacudir a las mujeres como se sacude a las alfombras. El de los primeros zapatos sobrios y de línea rotunda. Finalmente, el de la inmersión en el agua de colonia y la llegada de la manicura.

A través de estas elaboraciones la señorita Blanche Montel se ha transformado en mademoiselle París. Para ello le ha sido preciso dejar de aparecérsenos en las películas francesas al lado de Biscot, de la ordinariez inquebrantable y refinada. Ahora Blanche Montel triunfa en los concursos de elegancia con su automóvil, se muestra en Cannes durante el invierno y se desnuda todos los veranos en la playa de Deauville. Es menos suntuosa que las Dolly Sister y más discreta que Maud Loty. Es más sugestiva que guapa. Más hábil que inteligente. Hace comedias sin desentonar, y alguna vez nos sorprende con un gran acierto intuitivo. No ama y economiza. Se deja regalar y acude a las funciones benéficas. No hay, pues, encarnación más justa de París. Las reinas que se eli-

MUJERES

gen cada año deben tomar de ejemplo a mademoiselle Blanche Montel. Bien es verdad que ésta, por lo mismo que constituye una expresión terminante de París, no tiene ningún contacto con reinos tales, ni ha acudido nunca a una provocación estética de don Mauricio de Waleffe, el judío flamenco.

LA MUJER INMORTAL

Pero sobre todas las divagaciones y sobre todos los aspectos de la mujer de París, se alza la belleza inmortal e inmodificable. En el fondo, las representaciones de la belleza histórica están adornadas de los mismos pecados que quienes son expresión de la belleza de hoy. Ahora bien, ésta suele producirse de modo circunstancial, en formas muy poco reverentes. La misma mademoiselle Blanche Montel, cuya terminante exaltación ya queda hecha, ha encarnado durante muchas noches a la Emperatriz Eugenia de Montijo en las *Historias de Francia*, de Sacha Guitry. Bien es verdad que la pobre Montijo se nos ha mostrado hasta en una revista del *Folies-Bergers*.

Pero la inmortalidad de su belleza se pone a cubierto de toda maculación. Sus reproducciones se cotizan tan caras como las de la mujer de Ingres, el magnífico pintor que quiso ser violinista y ha hecho perdurar la falta de destreza de sus dedos en cuanto a tal menester. Su compañera, cuyos trazos él immortalizó, fué vendida hace poco en el Hotel de Ventas. Integraba la Colección Lapance, toda de cuadros y de dibujos de Ingres. La venta de ellos produjo más de dos millones de francos. Por el óleo en el que Ingres rindió su homenaje a madame se pagaron setecientos quince mil. Realmente, este precio no debe ser alcanzado sino por una obra que perpetúe una mujer, y mejor aún una mujer francesa, que son las que están más seguras de lo que vale una mujer guapa. Si madame Ingres viviese aún, se sentiría satisfecha de este tributo de setecientos quince mil francos que se rinde a su marido por medio de ella misma. En el fondo, tal precio bien pue-



Retrato de Madame Ingres.

de significar la expresión patriótica del deseo de dar volumen a la fama del gran pintor vinculado en esta circunstancia a una mujer, como lo están todos los hombres en las horas agudas de su vida y de su muerte.

CODA

En el fondo, la mujer es la expresión de todos los países. Por eso París cuida de las suyas con un celo particular. La primera imagen que evoca cualquier latitud de la tierra es la de una mujer. Pero París es el único reducto donde se conoce todo el valor de esta verdad.

CEFERINO R. AVECILLA.

París.

Fotos Agencia Española.

KELLY

Representante general para España
C. DE SALAMANCA



Apartado de
Correos 935
MADRID



“.....y estoy seguro de que mi arte es reproducido en ellos sin perder nada de su valor,”

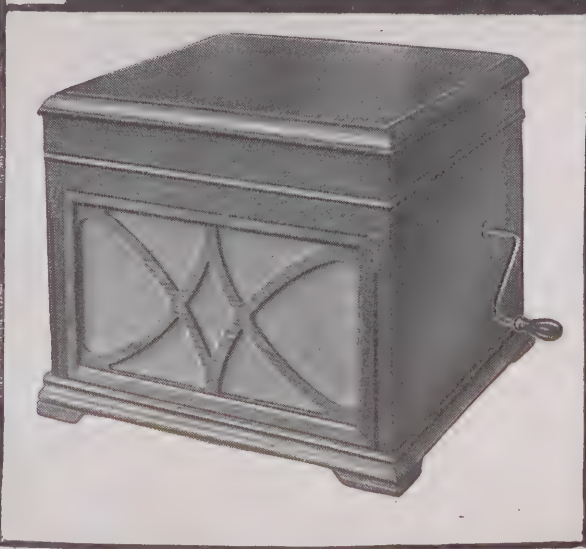
— dice Pablo Casals —
al escuchar aquellas obras
que le valieron siempre
grandes ovaciones

PABLO CASALS, el gran artista considerado como el primer violoncelista del mundo, disfruta de un pequeño descanso, que ameniza oyendo en su gramófono —asombrosamente reproducidas— aquellas mismas obras que al ser interpretadas por él en noches de concierto, le valieron siempre ovaciones indescriptibles

«El tono real vibrante y emotivo del violonchelo» —dice Pablo Casals— exige una reproducción perfecta si ha de llegar a nosotros con la misma pureza de tonalidad que tienen los instrumentos de registros agudos. Convencido de esto he concedido el derecho exclusivo para impresionar mis interpretaciones a «La Voz de su Amo»; tal es la perfección de sus gramófonos y discos que estoy seguro de que mi arte es reproducido en ellos sin perder nada de su valor.»

«Por esta razón tengo en mi casa de Barcelona un aparato «La Voz de su Amo» con el que me recreo escuchando no sólo mis discos y los de trío con mis compañeros Thibaud y Cortot, sino también los de otros artistas de mi predilección.»

Vea en una agencia «La Voz de su Amo» los modelos de mueble cuyos precios son desde 400 hasta 2.500 pesetas.



Nuevo modelo de mesa núm. 130
con muchas características de los
aparatos más caros. Ptas. 500.

El admirable bronce del escultor Ivan Mestrovic es un detalle de moderna elegancia en la casa de Pablo Casals. Igualmente importante y moderno es el gramófono, modelo 194 con lujoso mueble de caoba.



“LA VOZ DE SU AMO”

COMPAÑÍA DEL GRAMÓFONO, S. A. E. URGEL, 234, BARCELONA. PI Y MARGALL, 1, MADRID

GRAN PREMIÓ EN LA EXPOSICION
INTERNACIONAL DE BARCELONA

EL FUTBOL NACIONAL

La furia y la técnica de los vascos

Del año 1923
al año 1930

Después de la Liga

El Athletic bilbaíno,
campeón de España

Y A ha terminado la competición de la Liga. El interés de la temporada actual ha superado al de la pasada. ¿Causas? Una principalísima. El haber jugado la Liga emparejada entre los campeonatos regionales y las eliminatorias de lo que antes fué campeonato de España. La Liga ha llegado al espectador cuando éste aún no tenía agotadas sus capacidades de resistencia, de visión y tensión espectaculares. La Liga, que este año llevaba aparejado el título de campeón nacional para el ganador, ha ofrecido en su desarrollo un *record* nuevo: el del propio vencedor imbatido.

El Athletic de Bilbao, vencedor y *recordman*, campeón de España en el torneo de «premiers», ha dado como coeficiente de valores bien controlados en la victoria los siguientes:

Velocidad. Entusiasmo. Vigor físico. Recuperación. Preparación. Resistencia. Cohesión peculiar.

Con todo ello bien cimen-

tes se encontró desbordado durante varios años consecutivos por esa organización que en todos los órdenes parece privativa del carácter catalán. Barcelona supo llevar al profesionalismo lo que no acertó alcanzar para ella Vizcaya: decisión, visión, disciplina, estructuración. Y durante los años de 1923—fecha del último título nacional para el Athletic bilbaíno—al 1930, el Club rojiblanco se vió como reducido al corto papel de entretenido. Ya en 1930 cuaja la nueva forma profesional en el campeón de Vizcaya, adquiere nuevos jugadores, no rehuye la fisonomía antes repudiada, se reorganiza, se estabiliza. Y nuevamente alcanza el más alto título del país.

Le ha bastado para ello:

Despreocupación. Fe en sí mismo. Carácter. Adaptación. Deseo de volver a ser.

LA FURIA Y LA TECNICA

El problema aun está latente. Es el problema magno del fútbol universal:

¿Técnica o velocidad?

¿Furia o método?

El modo vasco fué siempre, característicamente, un modo propio de exacerbamiento del entusiasmo. Esto es, furia. Era uno de los dos términos en que está planteada



El presidente del Athletic de Bilbao,
Don Manuel Castellanos

tado, hoy, después de la Liga, sólo puede haber un reconocimiento:

Bien ganado está.

1923-1930

El Athletic de Bilbao es uno de los Clubs de más brillante historial en el deporte español. Campeón nacional en repetidas ocasiones, la evolución del amateurismo al profesionalismo le cogió sin preparación. No acertó a graduar el cambio. En tantos y medias tintas inefica-



El equipo del Athletic, campeón de la primera Liga



El famoso jugador Gorostiza

La aristocracia y el deporte

EN Europa, y especialmente en España, el deporte de la boxe es aún una fiesta de público popular; la *élite*, la aristocracia aun no ha llegado a ella. Quizá ocurra porque el fácil acceso a la fiesta sea lo que la democratice, y porque la aristocracia necesite de un ambiente suyo exclusivo para sentirse a gusto. En Norteamérica la alta sociedad participa tanto del deporte como de las fiestas de los salones.

Quizá sea también porque el aristócrata norteamericano no se sienta tan atraído y esclavizado por un pasado de exclusividades como el de Europa.

la gran dualidad del balón en el mundo, por escuelas. La latina, por la rapidez, y la centroeuropea, por la elaboración.

En lo que todos andaban próximos a la coincidencia era en que el día que se diera con la fórmula de la mayor velocidad con el máximo de cohesión posible se podría gritar ¡Eureka! Los centroeuropeos, exactos, matemáticos, pero lentos, desemocionados. Los latinos, rápidos, ardientes, pero sin articulación, sin efectividad para los momentos decisivos por su defecto de no precisar.

Y ése ha sido el éxito de Vizcaya, como ha sido en los últimos seis años el de Italia en la lonja internacional. Alcanzar toda la velocidad asequible a un grado de ligazón. Alcanzada está. Y ved los resultados de Italia, y contemplad el cuadro de resultados atléticos. Adelgazando más el ejemplo podríamos decir:

¿Es que acaso el éxito uruguayo y el éxito argentino no tienen la misma causa promotora? Nuestra respuesta ha sido totalmente afirmativa. Y el fútbol que logre perfeccionar más la fórmula de la cohesión por la velocidad, ése mandará en el mundo. Inglaterra tendrá que volver a empezar.

Sea bien ganado, entonces, por la furia y la técnica el título español por los atléticos bilbaínos.

Por tenaces. Por deportistas. Por abnegados. Por ardientes. Por hombre.

RIENZI



Dos aristócratas americanos presenciando la pelea Sharkey y Scott

El atletismo internacional y los valores españoles

La participación nacional

en el Cross de las

Diez Naciones



Reliegos



Egaña

ESPAÑA va haciendo cada vez más frecuentes salidas hacia el atletismo internacional. No importa que la derrota sea el fruto recogido al comienzo para quien, como España, está aún en los balbuceos de lo que puede ser en el mañana su gran legión atlética. La derrota es necesaria y conveniente a veces como enseñanza, y es el fracaso donde mejor se templan en ocasiones los ánimos de los futuros campeones.

Nuestro atletismo nacional ha acudido a dos importantes pruebas de la más alta envergadura europea: el llamado «Cross de las Diez Naciones», celebrado en Londres, y el organizado por *Le Petit Parisien* en París.

Nuestra representación ha estado formada en ambas por los vizcaínos. Peña y Oyarbide, el guipuzcoano Egaña, el andaluz Pachón y los castellanos Reliegos y Ramos. Han faltado los catalanes que, cuando menos, hubiesen completado la verdadera representación nacional.

Con una mejor clasificación en París que en Londres, los atletas españoles no hicieron empero tampoco en la capital de Francia la marca que, por recientes resultados en el país, esperaba la afición nacional. Esto no quiere decir tampoco que el mal éxito alcanzado obligue a una rectificación en cuanto a salidas a pruebas de la importancia de las apuntadas. Ya dijimos la gran enseñanza que a veces lleva consigo la derrota. Con disciplina, con entusiasmo, con aquellas ayudas que en ningún país se niegan al atletismo, nuestros *crossmans* modestos de hoy pueden llegar en un mañana próximo a convertirse en verdaderos valores del *cross* internacional.

Para conseguir finalidad tan halagadora, unir esfuerzos y aunar voluntades, es lo necesario y lo primero.



El «cross»



Peña



Oyarbide



Ramos

R.

STADIO UNIVERSAL

La mujer en el mar y en la tierra

EN el mar y en la tierra, lector, la mujer, vuelta a Grecia, busca la estilización de su línea como un embrujamiento de la forma. El Universo y la vida toda es un inmenso Stadio.

Ved en el salto de la inglesa Miss Irene Jenson la explosión de ese nuevo poder que agita la vida moderna: el atletismo. El Battersea Park, de Londres, es el nuevo Paraíso Perdido de la feminidad, que



Miss
Irene Jenson

Miss
Mary Alice
Rog



corre los mil metros, como antes era la fronda propicia donde Walter Scott hacía batir las alas a su amor novelesco.

Todo cambia, hasta el placer y el dolor.

Entre los deportes exóticos figura en vanguardia el del tiro al blanco con arco sobre un blanco movable.

La viñeta que os ofrecemos es de una alta novedad. En ella Miss Mary Alice Rogers, campeón de California del tiro con arco, se dispone a desprender con sus propias manos las saetas que su pulso ha lanzado derechamente sobre la diana.

Hasta en su vestimenta original, miss Rogers recuerda algo primitivo, cuando el arco era la más sólida y estimada arma del hombre.

NOTAS INGLESAS

JUI-JITSU y TENNIS

La actualidad nos obliga a estas dos notas. Inglaterra sigue paso a paso cuidadosamente el desarrollo de todos los deportes, hasta aquel que pudiéramos llamar de conocimiento de la defensa personal, como es el *juijitsu*, de exclusiva raíz nipona.

Son varias las academias de enseñanza del *juijitsu* establecidas en Londres, entre ellas la que dirige Miss Ree Dewey.

También su «cátedra» de Wimbledon tiene en constante actividad a las primeras raquetas inglesas. Ved si no a Miss Eileen Bennett sobre la nieve camino de los famosos *courts*.



Miss Ree Dewey



Miss Eileen Bennett, con su entrenador Mr. Mas Kell, en Wimbledon

Pantalla universal

ESPAÑA

ESTRENOS

ZALACAIN EL AVENTURERO. Basada en la novela de Baroja. Demasiado fiel a la abundancia episódica de la novela. Deshilvanada, sin unidad. Con brillantes momentos directivos y fotográficos. Interpretación justísima de Larrañaga y María Luz Callejo. Revelación inesperada y valiosísima de Ricardo Baroja, como sobrio actor de cinema. Simpática aparición de Don Pío en un papel secundario. Buena película.

«La bodega». Primer *film* sonoro español. Inspirada en la novela de Blasco Ibáñez. Falseamiento del carácter socialista de la obra. En gran parte por imposiciones censurales y con algo de culpa del *metteur* Perojo. Impecable fotografía. Opulencia en decorados y en medios de realización. Montaje premioso, con escenas de gran lentitud. Interpretación: Conchita Piquer demuestra nuevamente sus aptitudes ante la cámara.



«Kuindós»

No se presta, o no ha comprendido el tipo, sin embargo. Frío, Enrique Rivero. Bien, el veterano francés Gabriel Gabrio. Parera, a ratos, el mejor de los intérpretes. Muy bien María Luz Callejo. La película culmina en la escena de la muerte del protagonista —Parera—. El desarrollo de esos momentos y las escenas de la *gañanía* aseguran el primer puesto directivo a Benito Perojo, y a «La bodega» la supremacía entre todas las películas españolas proyectadas hasta ahora.

«Esperanza o la Presa del Diablo». Otra estéril dispersión de fuerzas.

Un capitalista a riesgo de ser defraudado. Argumento endeble, a base de campo andaluz y una vulgar tragedia de honra y seducción. La incorporan a la pantalla nacional, con valores estimables, un autor novel, «Kuindós». La Romerito y San Germán, como siempre. Sin avanzar un solo paso. La dirección y la fotografía, pésimas. Demostrando excepcional incapacidad.

«Gloria». Producción de Adolfo Aznar, notable artista capaz de mejores cosas. Esta película y la anterior demuestran una considerable y plausible voluntad. «Gloria», además, implica un aliento artístico. Y la confirmación de Dina Montero.

Terminaremos con una revelación: el actor Larrañaga. Héroe de «Zalacain el aventurero» y de «La aldea maldita», el último *film* de Florián Rey que hemos visto en prueba privada y que nos parece la película española más completa y mejor lograda de las que se han hecho por aquí.

Saludamos en Larrañaga al primer artista auténticamente español, de honrados valores raciales.

11.ª SESION DEL CINECLUB

Celebrada en el Cinema Goya. La presentación «Un cuento de Poe» y



Una escena de la película española titulada «La bodega»

«Tempestad sobre Asia». El primero una burla genial y magnífica de los *films* de *avantgarde* franceses. Producto norteamericano que remacha la supremacía yanqui.

«Tempestad sobre Asia» es la superproducción de Pudovkin. *Film* espléndido, lleno de aguda intención social y de maravillas cinegráficas. Campo prodigioso para las aventuras del salvaje caballero asiático Inkisji noff, intérprete de la película socialista, orgullo del cinema obrero.

FERNANDO G. MANTILLA

FRANCIA

UN NUEVO FILM DE EPSTEIN

Jean Epstein ha terminado un *film*, «Su cabeza», recibido con atención expectante por todas las minorías del mundo. Se pensó, en principio, en la posible semejanza de esta banda con «La Glace a trois faces»; pero tal especie ha sido desmentida por el mismo Epstein.

«Se trata —dice el conocido vanguardista— de un drama de una simplicidad evangélica. «Sa Tete» es solamente la adaptación cinematográfica de un suceso, uno de los sucesos que leemos a diario. Una persona inocente acusada por todo lo que la rodea y que defiende con obstinación su cabeza.»

Toda la acción se desarrolla en el despacho de un juez de instrucción. La influencia de Dreyer y su «Juana de Arco» sobre Epstein es considerable. La historia termina con el triunfo de la verdad: una mujer obliga al verdadero asesino a confesar su crimen y salvar al inocente.

«Sa Tete» es un *film* en el que los actores trabajan sin maquillaje y casi sin juego mímico, pretendiendo lograr una auténtica estilización. Destaca entre los intérpretes Irma Perof, la conocida actriz teatral, que

desempeña el papel de «madre» en la película. Según algunos críticos franceses la actuación de Irma Perof supera a la de la rusa Baranouskaya en «La Madre» de Pudovkin.

Los otros intérpretes son Nino Constantini, Ferté y F. Dhélia.

Los exteriores, admirables, han sido fotografiados en Seine-et-Oise. En ellos, *la nature chante et vit*, según palabras del mismo Epstein.

□

Abel Gance se ha enfadado muchísimo con un periodista cinematográfico porque éste aseguró que el verdadero nombre de Abel Gance era Abel Flament. El genial realizador —uno de los *bluffs* más formidables del cinema— manifestó públicamente su terrible cólera contra el indiscreto, enviándole, además, sus certificados de nacimiento y poco menos que un reto a desafío.

¿Qué tenía que haber hecho con él Napoleón Bonaparte si resucitara?

□

Ha comenzado la filmación, en los estudios sonoros de la Paramount en París, de una banda parlante en español, dirigida por Benito Perojo y figurando entre los intérpretes Valentín Parera, Erna Becker y Amelia Muñoz.

INGLATERRA

Se filma en los estudios sonoros de la British International Pictures «La canción del día», letra de los señores Muñoz Seca y Pérez Fernández y música del maestro Jacinto Guerrero. Realizan la película el tenor Tino Folgar, la nueva *estrella* española señorita Valencia, Faustino Breña y Carls del Pozo, bajo las órdenes del director inglés Samuelson.



Una escena del último film de Florián Rey, titulado «La aldea maldita», en el que intervienen Pedro Larrañaga, Carmen Viance y Amelia Muñoz.

La British Instruccional Pictures ha empezado el rodaje de un *film* documental sobre la Armada británica. El escenario, de Antonio Asquith, se realiza en Malta.

BULGARIA

Los estudios de la Compañía Nacional Bulgaria presentan en estos días su primer *film* «Caminos cruzados», inspirado en la vida campesina búlgara.

«El corazón de Bulgaria» es el título de un nuevo y emocionante *film* documental sobre la vida de los mineros de Pernick.

La Cooperativa cinematográfica BekeFilm acaba de terminar su

Realmente esto no es un *film*, es un concierto. Parece, sin embargo, que es bastante distraída.

Pero no justifica, sin embargo, tal estruendo como el originado en torno de la costosa novedad.

La divertida Clara Bow—que ya ha terminado por aburrirnos—ha comenzado la filmación de una película titulada «True To the Navy»—«Fiel a la escuadra», en la que refleja y encarna una joven conocida por dejar un poco de corazón en cada unidad de la flota americana.

¿Una novedad? ¿No recuerda haber visto nunca una cosa parecida? Nosotros nos acordamos de un centenar de argumentos semejantes. Esto es una repetición de «Llegó la escuadra» y otras muchas.

Realmente, la genial Clarita no se remoja.

Von Stroheim, conocido en Hollywood por «Von», ha rectificado de nuevo su espantosa fama de derrochador y su tardanza en concluir



Grupo de invitados a la prueba privada de «Esperanza, o la Presa del Diablo», a la que asistieron destacadas personalidades de la cinematografía nacional, rodeando a «Kuindós» y la «Romerito».

primera obra, «Sobre los nidos de las águilas». Próximamente, a base de esta Sociedad, se constituirá una alianza germanobúlgara.

ESTADOS UNIDOS

Se ha presentado en New York el nuevo progreso de la técnica cinematográfica. El llamado «gran film». La novedad de esta presentación consiste en que la película es de un ancho y de una altura superiores a las corrientes y necesita un ecrán más grande para ser proyectada. De 8 metros por 6,20 m. actuales a 14,20 m. por 6,80 de la nueva pantalla. También necesita nuevos y mayores aparatos de proyección.

Dice *Pour Vous*, refiriéndose al estreno: «La fuerza y el campo del sonido se triplican, así como se obtiene una gran precisión en el tono sonoro. La luz también se difunde mejor y la visibilidad es más clara. Pero si son estimables altos progresos, desde el punto de vista técnico, no es menor realidad que no se compensa el esfuerzo que precisan las empresas para modificar las actuales condiciones de sus locales, pantallas y aparatos de proyección. Los enormes gastos que significaría tal cosa no serían retribuidos por estas mínimas ventajas...»

La película exhibida se titula «Happy Days» —«Días felices», que es un desfile de las principales estrellas de la FoxFilm. Cada una de ellas arriba a la pantalla, dice una frase o canta una corta canción, y se va.

los *films* que se le encomiendan. Después del ejemplo de «La marcha nupcial», terminada un año más tarde de lo que se calculaba, podemos citar el de «La Reina Kelly», opereta con música de Franz Lehar interpretada por Gloria Swanson. «Von» la comenzó en noviembre de 1928. Ha sido terminada en estos días. Más de un año en la filmación de una película.

Pero el record ha sido batido por el productor Hughes, que ha tardado tres años y ha gastado cuatro millones de dólares en la filmación de «Hell's Angels» —«Ángeles infernales», película de aviación, cuya extravagante tardanza y coste han formado una leyenda para Hollywood.

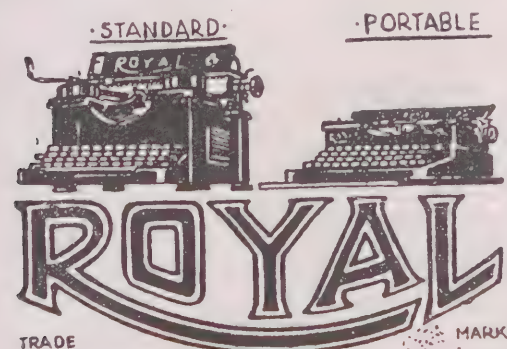
¡Ya puede reunir méritos que justifiquen ese tiempo y dinero empleados!

F. G. M.

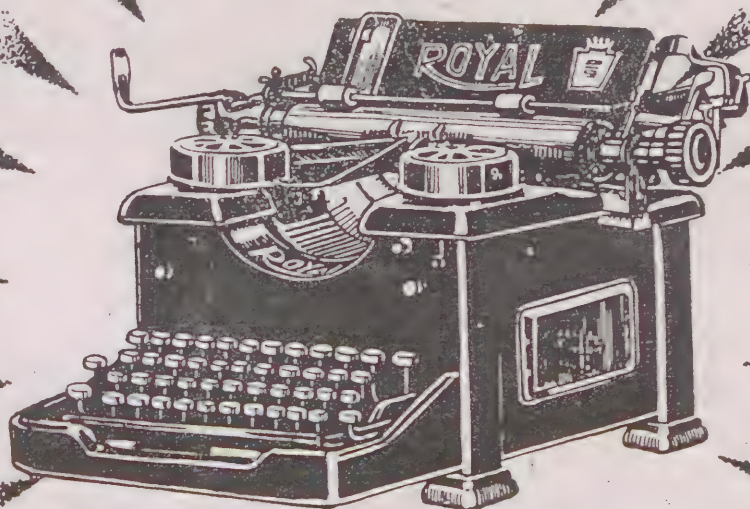
“7 DIAS DE CINEMA”

En este mes aparecerá una nueva revista cinematográfica titulada «7 días de cinema». La solvencia de su director—el popular informador cinematográfico de Unión Radio, nuestro querido compañero Fernando G. Mantilla—, y la característica de la nueva publicación, de no admitir anuncios de empresas productoras y exhibidoras, garantizan la independencia y el leal criterio informativo de la revista.

Preferida en todo el mundo



Las máquinas de escribir ROYAL son las preferidas. Su importancia internacional es debida a su enorme demanda en todos los países civilizados del globo. Cada uno de los modelos de la máquina de escribir ROYAL representa la perfección en la construcción, la facilidad de manejo, la máxima belleza y la cúspide de la fabricación



ROYAL TYPEWRITER COMPANY, INC., NEW YORK
TRUST MECANOGRAFICO, S. A.-MADRID

Avenida Conde de Peñalver, 16, entresuelos. Teléfono 16010

SUCURSALES: AVILA, Plaza de Santa Teresa, 17; BADAJOZ, Echegaray, 11; BARCELONA, Diputación, 251; BILBAO, Gran Vía, 14; CARTAGENA, Canalejas, 3 y 5; CASTELLON, Mayor, 65; CEUTA, Primo de Rivera, 57; CUENCA, Calderón de la Barca, 33; GIJON, San Antonio, 23 y 25; GRANADA, Acera del Darro, 56; LA CORUÑA, Real, 48; LEON, Ordoño II, 33; MALAGA, Duque de la Victoria, 3; MELILLA, Prim, 2; SEVILLA, Rioja, 4; TARRAGONA, Conde de Rius, 13; VALENCIA, Paz, 17; VALLADOLID, Macías Picavea, 23; ZARAGOZA, Don Jaime I, 42, principal.

Agricultura y Ganadería

Necesitamos
"animales de pico"

La Avicultura Nacional



Tres bellas muchachas de Chicago que se sienten felices con poseer hermosas gallinas de la raza «Viandotte» plateada.



A casera; la cachicana, ha salido al corral o a la puerta de su modesto albergue. Campo. Sol... Y voleando el puñado de granzas entre las que va, como sorpresa, algún grano de cebada y de trigo, o esparciendo sobre la tierra el contenido de la cazuela de desperdicios, ha lanzado el grito sacramental ¡pitas, pitas!, que es tanto, para las gallinas, como la frase consagrada del correcto mozo de comedor: «la mesa está servida.»

¡Pitas!, ¡pitas...!

Ante el conjuro, las gallinas de la tía «Usebia», flacas, desmedradas y feas, han acudido casi volando a disputarse, picotazo va, picotazo viene, —¡la triste lucha por la vida!— el exiguo alimento. ¡Pitas, pitas...! El gallo altivo y protector, con su eterno empaque donjuanesco, llama junto al feliz hallazgo a sus esclavas favoritas. La familia avícola rural que no sabe lo que es higiene, que tiene de la alimentación una vaga idea y que desconoce la selección en absoluto, va «tirando»; poniendo las hembras en tal o cual rincón algún liviano huevecito, como si jugaran a «esconder el pañuelo». Y, cuando surge el compromiso de algún arroz con pollo, éstos hacen lo que se dice el ridículo, porque están ¡los pobres! en los huesos...

¡Pitas, pitas...! Las gallinas del caserío y de la aldea, las del pueblo y de la parroquia, las huestes de la tía «Usebia», de la tía Juana y de todas esas honrables lugareñas son, salvo excepciones contadísimas, una verdadera porquería.

Aunque se «cacaree» otra cosa.

ANTE EL PROBLEMA

La avicultura industrial no puede resolver las necesidades de consumo que tiene España. Es un negocio, con proba-

bilidades de fracaso, que por muy de prisa que crezca nunca podría llenar el déficit. La solución está en los campos, en los pequeños núcleos avícolas de los pueblos, en los gallineros rurales de doce a dieciocho cabezas.

Según el reciente censo pecuario de 1929, existen en nuestro país, pollo o pollita más o menos, 27 millones de aves domésticas: gallinas, en su mayoría.

Pues bien, el setenta y cinco por ciento de esa población gallinera radica en el corral campesino.

Las gallinas que viven y medran bajo la inmediata tutela de la «señora ama»: de la mujer del labrador, representan el más importante factor de nuestra producción huevera; son las que hacen cifra, las que «pesan», no obstante lo liviano de sus puestas, en el mercado. Esas gallinas, más cruzadas que la Puerta del Sol, sometidas a procedimientos rutinarios de crianza, a prácticas viciosas y alimentadas de las sobras... en casas donde no sobra nada, ponen las tres cuartas partes de los huevos de procedencia nacional que consumimos. Que donde se malcrían doce gallinas, se alimenten dieciséis o dieciocho. Que no haya «malas» ponedoras y el problema estará resuelto.

La Dirección general de Agricultura debe realizar una activa campaña de fomento entre esos núcleos avícolas campesinos. Cursos breves para avicultoras y avicultores; Exposiciones de material sencillo y moderno; organización de Cooperativas que libren al labrador de recoveros sin escrúpulos... Cooperativas al ejemplo de las creadas por Jorgensen en Dinamarca o de las que existen en Irlanda, que permitan adquirir a poco coste los diferentes alimentos que actúan de «primeras materias» en la «fabricación» de huevos y que cedan directamente al consumidor, sin intermediarios desaprensivos y a precio razonable, productos frescos y selectos.

Hay que escardar en los pequeños corrales pueblerinos, seleccionando de momento lo que se produzca en cada sitio. Marchando constantemente hacia el progreso, pero sin mutaciones bruscas. Reservando únicamente para la cría hembras en plena producción que se distingan por el número y volumen de sus huevos; alimentándolas de una manera racional; observando toda la posible higiene y limpieza y librando de telarañas el criterio avícola femenino. Ese criterio que hace dormitorio usual para las gallinas de una escalera de palitroques, con todos los inconvenientes, peligros y suciedad de tan absurda práctica.



Hermoso gallo de la raza «Hispania», creada por el ingeniero agrónomo señor Salazar.



Una gran incubadora accionada por agua caliente

No pretendemos hacer un elogio de la mujer. El canto a la mujer quedó justamente desacreditado con aquellas notas oficiosas, tan pintorescas, de la pasada Dictadura. Pero nuestra campesina, hoy rutinaria, porque nadie pretendió librarla de su rutina, es una mujer inteligente. Cuando alguien que ella comprende que sabe, la aconseja bien y la pone de manifiesto sus errores indicando en su lugar prácticas sencillas que significan una mejora, la mujer escucha y atiende y pone en obra el buen consejo. El ingenuo y laborioso pueblo español responde siempre...

LA IMPORTACIÓN DE HUEVOS

La producción huevera de España dista mucho de satisfacer al consumo. Para llenar el importante vacío, muy próximo a 250.000 quintales métricos, compramos huevos en numerosas naciones; algunas tan alejadas de nosotros que, tratándose de producto alimenticio muy alterable con la edad, entra la duda de si esos cuerpos quebradizos que al parecer son huevos, no serán bombas explosivas que destruyan nuestro organismo.

Vienen muchos huevos de Francia y de todo Marruecos; de Italia, de Turquía, de Alemania, de Egipto—otro país que está «a la vuelta»—, de Bélgica, Holanda, Bulgaria, Dinamarca, Austria, Argelia, Portugal, Hungría, Uruguay, Rumania, Polonia, Argentina, Inglaterra, etc. Y se dan casos tan «graciosos» como el de Alemania, que nos revende el huevo comprado a Rusia y el de la República Argentina, que nos surte con lo que adquiere en California.

Nos coloca huevos medio mundo, con perjuicio manifiesto para la salud, difícil de concretar en cifras, y que ha branto económico tan manifiesto que el valor de lo importado en 1927 fué de 66 millones, corridos, de pesetas, y en 1928 de 90 millones.

El huevo fresco, llamado ampulosamente por los americanos «energía solar en paquetes precintados», aludiendo a su alto poder nutritivo, antirraquítico y reparador, es en España «cosa rara, reservada a los millonarios».

Pequeños, viejos, sucios, medio vacíos, y a punto de salir los pollitos... Estos son los huevos que comemos. ¡El consumidor sí que está fresco!!

BREVE DEFENSA DE LA GALLINA

La gallina tiene mala fama. Es más... coqueta que las gallinas, se dice de una mujer complaciente; escusivamente complaciente.

Ofende quien dice tal a la gallina. La gallina no es

Agricultura y Ganadería

coqueta, ni veleidosa, ni amiga incondicional de pollos y gallos. Es, simplemente, hembra cumplidora de su deber.

Hay un aparatito—ovoscopio—que permite observar en cierto momento del período de incubación si los huevos están o no fecundados; si llevan «gallina dura»; si contienen ese germen vital que, pasados los días, le convertirá en un lindo pollito, todo vestido de terciopelo amarillo. La gallina sabe la responsabilidad que contrae dando gato por liebre: esto es, huevos *full* que tendrán que ser desechados por el que registra la clueca o vigila la incubadora. ¡Un engaño y una vergüenza!

Y, por eso, se siente blanda y se entrega sumisa al gallo. Aunque el gallo la guste menos que a muchos aficionados taurinos.

MALAS POSTURAS

Las malas posturas, en las gallinas, son algo totalmente distinto de esas posturas de los niños mal educados. Siendo tan sencillo poner un huevo: agacharse, apretar y cacarearlo unos instantes, parece natural que toda gallina laboriosa pusiera un huevo cada día: 365 huevos al año. La realidad es otra. La mayoría de nuestras descuidadas gallinas ponen, por año, de ochenta a ciento veinte huevos. Una verdadera huelga de alas caídas. Las mejor cuidadas y objeto de alguna selección pasan de los 150. Crece el número con la raza, el individuo y la crianza, y existen explotaciones nacionales donde se desechan todas las hembras que ponen menos de 240 huevos por año.

En un Concurso de ponedoras celebrado en Mallorca se llegó a la cifra de 258 huevos. En otro Concurso de puesta organizado por la Asociación General de Ganaderos, en la Casa de Campo, una menorquina negra puso 226 huevos de setenta y cinco gramos de peso. Si llega a poner dos huevos más hubiera excedido, por peso, a la campeona mundial. Y el Sr Crespo, nuestro amable mentor, de quien luego hablaremos, cita el caso de una gallina de Agassiz, Columbia inglesa, que puso 351 huevos al año. ¡Esas son posturas, y no las que tenemos en casa!

Sería injusto atribuir nuestro atraso a falta de elementos. España, en avicultura, como en ganado lanar, como en tantos otros aspectos suministró las primeras materias a razas extranjeras hoy famosas. Nuestras gallinas menorquinas y mallorquinas sirven de base a la hoy raza



Niños manejando un ovoscopio portátil para el examen de los huevos puestos en las incubadoras.

Agricultura

inglesa «Minorque». Y la famosa «Leghorn», en fin de cuentas, es la levantina seleccionada por ingleses, italianos y americanos.

CUADRO DE HONOR

Si ser «un gallina» está mal, ser gallinófilo es una honra.

Felizmente hay cada día más gallinófilos españoles. Desde encumbrados aristócratas hasta avicultores procedentes de las más modestas clases sociales.

Don Joaquín Velasco, en La Ventosilla, los Sres. Escudero Hermanos, en su finca de Encín [Meco], D. Gabriel Enríquez, el valiente y modernísimo avicultor que hizo de su finca «Los Peñascales», a pocos kilómetros de Madrid, una explotación admirable que nada tiene que envidiar a las mejores del Extranjero; Nenfeld, en Alcalá de Henares; Perogordo, el marqués de Lorian, los Sres. Blanc y Carles, San Simón, Pastrana Colominas, Bertrán de Lis y tantos otros han creado o dirigen empresas avícolas modelo, que hacen patria y que desmienten el manoseado refrán de «animal de pico no hace al amo rico».

Cuando hay higiene, alimentación y selección y preside el sentido común, la avicultura, en absoluto, es negocio, que rinde hasta el treinta y tantos por ciento.

Ilustres técnicos avícolas: el venerable profesor Castelló, director de la Real Escuela de Arenys de Mar que si no «el que trajo las gallinas» fué quien comenzó a mirar por ellas; otro hombre aún joven, pero asimismo de gran mérito y en pleno dinamismo, D. Ramón J. Crespo, publicista ilustre y fecundo, director de la Escuela práctica de Avicultura de la Ciudad Lineal, a quien somos deudores de muchos de los datos expuestos; los Sres. Laborde, Bois, Salazar, Hidalgo, Escauriaza, Ferragut, etcétera, etc., difundidores de la moderna avicultura; organizaciones avícolas vigorosas constituidas en diferentes provincias; la sección, especialmente avícola, de la Asociación General de Ganaderos; las mencionadas Escuelas prácticas, donde con sujeción a un programa oficial se cursan estudios que permiten alcanzar en su día el título de «Regente técnico de explotaciones avícolas»...

Un grupo ya nutrido de entidades y de personas hicieron con sus bien montadas explotaciones, con su labor de Prensa, prodigando

Pollitos «bien» de un día, al salir de la incubadora.



Clasificadoras mecánicas de huevos, empleadas en las cooperativas de Dinamarca.

y Ganadería

conferencias, cursillos, semanas avícolas, etc., publicando importantes obras y muy interesantes revistas, celebrando Exposiciones, Concursos de puesta, etc., etc., una verdadera cruzada por la moderna avicultura.

Este progreso, este gran avance nacional merecedor de toda clase de estímulos, tendrá en breve dos señaladas ocasiones de hacerse patente. Es una, el próximo Concurso nacional de ganados que se prepara para mayo en la Casa de Campo, y otro, el IV Congreso mundial de Avicultura organizado para julio de este año en el «Crystal Palace», de Londres, y al que acudirá España con muy ilustres delegados y una importante exhibición.

ADELANTE

La moderna avicultura está en marcha. Las estadísticas aduaneras registran considerables partidas de material avícola y aves selectas entradas anualmente en España. Contamos en la actualidad con grandes «manufacturas» de aves, que trabajan con incubadoras hasta de 16.000

huevos de cabida; que suministran a los pollitos *aceite de hígado de bacalao*, y que sirven a las aves adultas «menús» variados y escogidos en los que alternan cereales, algunas legumbres y sus harinas, con refrescantes ensaladas, cocimientos de patata, polvos de huesos, conchas de ostras molidas, cal y otros varios refinamientos; disponemos de un brillante plantel de técnicos avícolas capaces de llevar a término la intensa campaña divulgadora, de enseñanza, que necesitan las avicultoras de los pueblos. Contamos con experiencia nacional y con horizontes amplísimos señalados por nuestra importación huevera y al creciente aumento del consumo.

Necesario es que todos ayuden. Que el Gobierno preste atención y auxilio a la avicultura con acuerdos como el reciente de eximir de impuestos fiscales a la industria avícola en gran escala, favoreciéndola, además, con el sistema de primas; accediendo a viejas demandas, desoídas por el Gobierno dictatorial, cual la de la marca obligatoria del huevo importado, para la defensa del mercado nacional; multiplicando las Escuelas oficiales de avicultura y difundiendo profusamente las razas selectas, del país o del Extranjero. Dándose cuenta, en una palabra, de lo importante que es para España contar con una avicultura selecta y próspera. Menos pollos «bien» y más gallinas ponedoras.

Es todo un programa que ofrecemos al Sr. Ministro de Economía Nacional.

ANTONIO GARCIA ROMERO

MUEBLES * POYMAR

APARICIO-MENENDEZ S. EN C. CARRETAS. 10 ENTRETELLO

POYMAR

ARQUITECTURA Y DECORACIÓN

EL ARTE ESPAÑOL EN LA AMÉRICA DEL NORTE



CCIDENTALMENTE sabemos que nuevamente se abre para España un nuevo campo donde desarrollar los negocios relacionados con nuestras industrias artísticas. Parece ser que en América del Norte el Sr. Merrich, ilustre hispanófilo a

quien el Gobierno español concedió la cruz de Isabel la Católica como premio a su entusiasmo por España, ha fundado una población que denomina Coral Cables, en donde todas sus calles tienen un nombre español; el estilo arquitectónico de las casas y la decoración interior de las mismas está hecho en los clásicos modelos españoles.

Hemos sabido también que en Miami y Sta. Bárbara (Florida) los ilustres arquitectos Moose, padre e hijo, están ejecutando sin descanso, para varios millonarios y poderosas Sociedades, proyectos de soberbias edificaciones de carácter español, en las que en su decoración, hasta en sus más nimios detalles, se seguirá el mismo estilo y en una de estas regiones, donde se proyecta la formación de varias ciudades, se construirán los edificios para los Ayuntamientos, con el mismo nombre castizo español.

Al saber estas noticias, tan halagüeñas para nosotros, nos hemos apresurado a recoger elementos de juicio para hacer algunos comentarios, que creemos necesarios y oportunos, y de tanto interés, que no vacilamos en ofrecer detalles a quienes lo soliciten, porque COSMÓPOLIS quiere colabo-

rar con sus enormes medios de difusión a esta obra patriótica, cual es la de señalar nuevos rumbos al comercio y a la industria española, tan necesitada de una exportación importante.

No queremos dejar esta ocasión sin exponer algunos consejos sinceros, hijos del convencimiento que tenemos de algunos errores cometidos por comerciantes e industriales, para que en lo sucesivo no se repitan, porque con ello ganará España el prestigio que merece.

Se ha caído en la equivocación de creer que los americanos son hombres sin gusto y sin conocimiento de las artes, y América tiene, como todos los países, hombres capacitados para poder seleccionar lo bueno de lo malo.

Nosotros, por espacio de mucho tiempo, aparte de alguna que otra antigüedad de valor, no muchas, hemos enviado todos los desperdicios de las tiendas de antigüedades, y hoy rechazan tales envíos, no ya por

estética, sino por higiene. Además, las pocas casas españolas que se han dedicado al tráfico de productos artísticos han enviado de lo que se fabrica en España lo de peor gusto y lo de peor calidad, y ya están hartos de faroles de hojadelata y de cacharros de Talavera y Manises de dos pesetas. Claro es que hay algunas excepciones, pero muy pocas. Mientras esto ha sucedido, otros países que están siempre más vigilantes que nosotros para el logro de sus intereses,

han conquistado nuestro propio campo con imitaciones y falsificaciones de poco carácter, pero de buena calidad, y así tenemos infi-



Hotel Biltmore en Miami (Florida)

Arquitectura y Decoración

nidad de casas italianas y alemanas traficando con muebles españoles hechos por ellas y casas de Argel y Méjico suministrando toda la azulejería que hace falta en las construcciones de estilo español con modelos francamente detestables.

No creo ocioso asegurar que no tenemos derecho a quejarnos de que la peseta esté baja, ¡todo lo ha de arreglar el Gobierno!

Pues bien; de Miami, y por conducto del Ministerio de Estado, ofrecen un local para que España haga todos los años una Exposición de sus productos gratuitamente, y ya llevamos dos años que dejamos de aprovechar tan amable y valioso ofrecimiento; felizmente, este año, un ilustre diplomático digno por todos conceptos de nuestra mayor admiración, se ha propuesto que tal invitación no se desaire más, y el año que viene, en la época del invierno que es cuando se reúnen allí los multimillonarios, se organizará un salón de venta español, con productos dignos de adquirirse por ellos, productos que servirán, pues ya se estudia el caso por adelantado, para decorar esa ciudad de Coral Cables y esos Ayuntamientos americanos.

Objetos de valor, muebles de lujo, cerámica fina, alfombras, todo de un depurado gusto, lámparas y faroles, azulejos españoles y muestras, en fin, de todo lo que allí se precise. Hombres, patriotas entendidos en los negocios y en el arte, acompañarán la expedición, seguros de obtener pingües beneficios, obtenidos por la comisión de sus ventas; hombres de prestigio social y comercial hombres solventes, en fin. No se trata de una exposición en la que se luzca un paniaguado: se trata de luchar honradamente por recuperar un campo abandonado al negocio de otros países.

Pero hay más todavía: se estudia la organización de una exposición permanente de muestras, para no perder el contacto con los arquitectos y artistas americanos, medio de que hagan sus proyectos a base de nuestros productos.



Un interior de estilo español

Entre las muchas edificaciones dignas de elogio erigidas en Miami de estilo español, destaca el hotel en que se ha reproducido la Giralda, de Sevilla, de una manera tan singular, que ese solo ejemplo nos dice los aciertos que en aquella población se están llevando a cabo para que no se pierda el cariño a España.

No queremos dejar de completar esta información sin añadir una súplica al Gobierno, y es que se estudie debidamente la ley que prohíbe la exportación de antigüedades, porque ella, tal como hoy está concebida, es causa de una gran injusticia. Nos referimos al gremio de comerciantes de antigüedades. No es lícito avasallar a una industria con los mayores impuestos y al mismo tiempo cerrarle todos los caminos para su desarrollo.

Hay antigüedades que aun siendo de valor relativo, no causa daño alguno su exportación por ser modelos de abundancia extraordinaria, no son piezas de Museo, ni de un valor intrínseco tal que pueda llorarse su pérdida.

Además se puede dar el caso de que dada la falta de venta, se fijan salidas de antigüedades, debidamente tasadas, y la comisión se apresure a adquirir para el Estado aquellos objetos creyendo hacer un gran negocio, no hago esta afirmación sin fundamento, y de esta manera se convertirá el Estado en un buen cliente de los anticuarios, pero en un mal administrador de los intereses económicos del país, porque por evitar la pérdida de un objeto de relativo mérito que traería a España pingües beneficios, causa al erario público un perjuicio claro y evidente adquiriendo objetos de poco valor; y si los amontonan en depósito, se deterioran y destruyen, que para el caso es lo mismo que si los hubieran llevado al Extranjero.

Hechas estas observaciones, nos es muy grato insistir para que los industriales españoles se enteren, de que COSMÓPOLIS se ofrece a ponerles en contacto con los iniciadores de este movimiento tan patriótico en beneficio de nuestros intereses, de nuestras industrias y de nuestro prestigio fuera de España, particularmente en América.

ANTONIO PRAST



Una casa de Coral Cables

(Dibujos del autor)

Los mejores escritores

Los mejores dibujantes

*Los más modernos
medios de impresión*

*La presentación más
elegante y costosa*

NUEVO DOMICILIO:

PUERTA DEL SOL, 15-MADRID

He aquí lo que los lectores encontrarán siempre en

Cosmópolis

la prestigiosa revista que desde el próximo número
pasa a formar parte de las grandes ediciones de la

Compañía Ibero-Americana de Publicaciones, S. A.

que, con sus modernos y potentes medios, se propone
colocarla rápidamente entre las primeras de cuantas
en su género se publican en el mundo.

Precio del número UNA peseta

Instalación rápida
de Oficinas

GRANDES
EXISTENCIAS

DESPACHOS



REX



TAPICERIA

CLASIFICADORES



CABALLERO DE GRACIA, 11

TELEFONO 18657

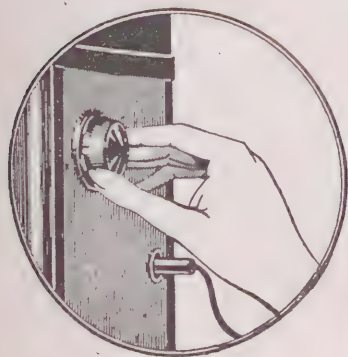


MADRID

UN HOGAR GRATO



Visite el Stand
PHILIPS en la
Exposición de Sevilla



Haga su hogar grato a sus amistades e invitados mediante el RECEPTOR PHILIPS DE LUJO, CON ENCHUFE A LA LUZ Y CON ALTAVOZ ELECTRODINÁMICO: la música y el canto reproducidos a la perfección, a través de un aparato que por su aspecto lujoso es el mejor adorno de una habitación.

Combinación de Lujo con altavoz electrodinámico 2013, derivatensiones y reproductor gramofónico.

El Receptor PHILIPS de Lujo, ofrece las siguientes particularidades: Un solo botón de mando. Gran selectividad. Enchufe directo a la red del alumbrado. Amplificador de gramófono. Válvulas PHILIPS "Miniwatt"; entre ellas la famosa "Pentodo".

PHILIPS



Pida a su proveedor una demostración gratuita, sin compromiso alguno, e infórmese sobre nuestro sistema de venta a plazos.

La Escuela de Orientación

TEMAS MODERNOS

Profesional

y el porvenir

de los hombres de mañana



A MANERA DE PROLOGO



LA misión de una revista moderna, que quiera, sin dejar de serlo, seguir el acelerado compás de estos tiempos, llenos de «hechos biológicos» como se dice ahora de lo que fueron antes «realidades palmarias», siempre menos nerviosas y acuciadoras que las de hoy, es, ciertamente, algo que se hace cada día más difícil. Una revista no es un diario, ni un libro, aunque tiene algo de los dos; pero en lo que de ellos toma, no alcanza ni la flexibilidad del primero ni el sólido argumento y la concienzuda y reposada preparación del segundo. Su única misión común, es educar. Pero educar entreteniéndolo siempre, de modo que lo imaginativo sea su norte, para poder ir dejando, sutilmente, su fructífera semilla en la inteligencia del lector.

Así, hasta hoy, casi todas las revistas, salvadas como es lógico las profesionales, han venido teniendo un denominador común, consagran-

do su atención y su esfuerzo a la reproducción de monumentos, base forzada de estereotipados comentarios; a temas de arte; a modas femeninas. Para darles variedad—amenidad—surgen en sus páginas, de vez en vez, trozos de Historia, relatos, leyendas; alguna vez, la cuidada reseña de una fiesta de nota, de un hecho saliente...

Desde luego, la literatura tiene siempre una evidente fuerza educadora. Pero la revista moderna no es, no puede ser, si aspira a seguir siendo lo que ha sido hasta hoy, un frío panteón de glo-



rias pretéritas, sobado muestrario de costumbres, recopilación de leyendas, archivo de anécdotas, gaceta de vanidades. Para que la revista siga ocupando un lugar aristocrático a la cabeza de las publicaciones periódicas, ha de vibrar en ella, como algo propio, alguna de las múltiples cuerdas de que se compone el sonoro y complicado instrumento social de nuestro tiempo.

COSMÓPOLIS revista ciertamente consagrada a las artes, no podía olvidar, por todo ello, un aspecto de evidente interés social, en lo que de emotivo tiene, razón por la que ahora insiste en abrir una vez más sus páginas a la trama interna de los ideales que, allí donde existe una actividad, suelen producirse siempre.

En este sentido, COSMÓPOLIS pretende hoy llegar y mezclarse a los obreros en formación que se fraguan, día a día, en la Escuela

de Orientación Profesional, dar a conocer este centro de enseñanza, recoger las aspiraciones de los pequeños ciudadanos que lo pueblan, deducir, de unas y otras, su vida futura, su probable desenvolvimiento y el del arte o industria a que su actividad y sus inclinaciones les lleven; en una palabra, porvenir y capacidad, y mostrárselos al lector por medio de reportajes distintos, pero ensamblados, en los que no queremos detenernos en los temas pedagógicos, ajenos a nuestra competencia, ni en el alcance social de la Escuela, científicamente considerada, sino única y exclusivamente en la parte emocional y práctica que para la industria española y la enseñanza de sus medios y posibilidades, puesta al servicio de los artífices futuros, puede tener la labor de la novísima Escuela de Orientación Profesional.

EL SENDERO DIFÍCIL

La formación de nuestros obreros manuales ha sido siempre algo doloroso y difícil a causa del absurdo sistema de aprendizaje a que se ha confiado la enseñanza de los oficios.

La clase trabajadora, sin medios y sin apoyo, teniendo que pedirles a los hijos una ayuda, indispensable, apenas éstos están en edad de poder comenzar su lucha, los saca de la escuela y los envía al taller, en el que,



Escuela de Orientación Profesional

casi siempre, siguiendo la orientación paterna, hija también de parecido azar, comienza su aprendizaje el futuro operario.

Nada más absurdo que ese aprendizaje que lo es de todo menos del oficio, y durante el cual tantas inteligencias se malogran. Ciertamente hace falta que el aprendiz tenga verdaderas condiciones positivas de voluntad, tesón e inteligencia para que pueda salvar el obstáculo del comienzo, y llegue a conocer el oficio del que ha de depender su vida en lo futuro.

La enseñanza, huérfana de toda explicación, queda reducida a lo que puedan sorprender los ojos, ávidos de conocimiento. Y, para eso, no durante demasiado largas sesiones. El aprendiz, ¡ha de hacer tantas cosas mientras «aprende»! Barrer, encender fuegos, preparar colas, abrir puertas, llevar recados, acarrear materiales, entregar obra, cobrar facturas, entretener chicos, jugar... y aprender, mirando lo que los demás hacen sin amor ni reposo, el tiempo que todo lo indicado le deje libre.



Talleres de fontanería y hojalatería

¿Qué mucho que los operarios vayan teniendo, de día en día, a cada uno que pasa, menos amor a su trabajo?

La ley, se nos dirá; hay una ley, dos leyes, cien leyes, que regulan el trabajo a que ha de someterse a un aprendiz. Y es cierto que hay leyes, muchas leyes, todas ellas sabias y bien intencionadas, y que bastarían por sí solas a darnos buena fama de legisladores. Pero ni su existencia ni su sabiduría hacen menos cierto que el calvario del aprendiz, al que no llegan, sea éste, que todos conocemos.

¿Se comprende, pues, el enorme interés que puede y debe tener para España ese ensayo magnífico de la Escuela de Orientación Profesional?



Un aspecto del taller de carpintería

LA ESCUELA MODERNA ORIENTACION Y APRENDIZAJE

La promulgación del primer Estatuto de Enseñanza Técnica, que reformó, en 1924, las Escuelas Industriales para convertirlas en Escuelas de Trabajo, fué el primer paso para la creación de la Escuela de Orientación Profesional. No resultó entonces eficaz. Según el Estatuto, Diputaciones y Ayuntamientos habían de contribuir a su sostenimiento, y a

nadie ha de sorprenderle que, con tales auxiliares, no hubiera forma de entenderse. Se perdieron cuatro años en tentativas inútiles, hasta que al fin, gracias a la labor del Ministerio del Trabajo y al nuevo Estatuto de 21 de diciembre de 1928, fueron surgiendo las modernas Escuelas de Orientación, de las que puede ser modelo la de Madrid.

Nada tan interesante como la labor que han de desarrollar. Habían de limitarse a estudiar a sus alumnos y a orientarles en el camino a seguir, según sus aptitudes y posibilidades, tanto intelectuales como físicas, y ello sería suficiente para merecer nuestra atención.



Talleres de cerrajería y ajuste

Escuela de Orientación Profesional

Pero, por fortuna, no se limita a eso la Escuela de Orientación Profesional. Primero estudia, pesa, orienta; pero después, instruye, enseña, guía.

Hecha la selección de los aspirantes para conseguir que de los medios con que la Escuela cuenta se obtenga el máximo rendimiento, y elegidos así los más inteligentes o los más hábiles y los de constitución física más adecuada, el alumno es sometido a un período de observación, durante el cual las enseñanzas se dividen en dos grupos: técnico-gráfica y de talleres.

Durante la primera, los niños aprenden, de un modo práctico, a dibujar del natural, pasando rápida y fácilmente de la resolución de los pequeños problemas de Geometría que luego han de presentarse les más comúnmente para la construcción, al croquisado y dibujo industrial. Un día a la semana, esta clase se sustituye por otras de cálculo, nociones de Geometría, rudimentos de Física, etc. El sábado queda habilitado para conferencias sobre Geografía, Historia, Legislación social e Idiomas y Educación física e Higiene. La enseñanza de talleres, paralela a la técnica, es, sin embargo, la más interesante.

Con un sentido de la realidad que pocas veces puede admirarse en los establecimientos oficiales, la Escuela de Orientación ha montado cuatro talleres modelo. De ajuste y cerrajería; de carpintería, ebanistería y talla; de forja, y de hojalatería y fontanería.

El alumno, al mismo tiempo que sigue su clase técnica, va pasando, durante el primer curso, por los cuatro talleres, en cada uno de los cuales permanece unos dos meses. Es decir, que va conociendo la mecánica de los distintos oficios y al mismo tiempo que puede adquirir conciencia inteligente de sus gustos, a su paso por cada uno de ellos va demostrando cuál es y en qué sentido su habilidad se muestra más segura, con lo que

la orientación surge de una manera natural y con las mejores probabilidades de acierto.

Terminada en el primer curso la orientación del alumno propiamente dicha, en el segundo la estancia en talleres se circunscribe al del oficio elegido, convirtiéndose en un verdadero aprendizaje durante el cual el alumno, siempre bajo la constante vigilancia inmediata del maestro y de los profesores, aprende a trabajar, encomendándose sólo aquellas tareas que le obliguen a manejar todas las herramientas y útiles propios del oficio; es decir, enseñándose tan *de verdad*, que el día de mañana no pueda tener secretos para él y le coloque, por tanto, en situación, primero, de empezar a ganar, antes, un pequeño jornal; y después, de resolver su vida y la de los suyos tanto más desembarazadamente cuanto que su labor, inteligente, ha de ser en buena lógica más apreciada y mejor retribuida. ¿Técnica? ¿Medios? ¿Porvenir de todo ello? He ahí lo que ha de ser materia propicia para los próximos reportajes, cuya documentación, así como todas las noticias que anteceden, debemos a la amabilidad acogedora y desinteresada suficiencia del secretario de la Escuela, D. José Mallart, y del jefe del departamento de talleres, don Guillermo Krahe, a los cuales nos cumple dar desde aquí públicas gracias.

J. RAFAEL BALAGUER

(Foto Piortiz)



Taller de forja de la Escuela



Sala de enseñanza técnico-gráfica de la Escuela de Orientación Profesional.



Escaparate de Libros

INDAGACIÓN DEL CINEMA, por *Francisco Ayala*. (C. I. A. P.).—La sugestión del cinematógrafo ha prendido su inquietud en la curiosidad juvenil de los nuevos valores literarios. Francisco Ayala, espíritu selecto, vibrátil manifestación de la intelectualidad de nuestros días, saltando sobre el chorro de plata que fluye de las cabinas, ha trenzado sus ensayos en torno al séptimo arte; y a lo largo de una prosa moderna, deportiva y sana, logra muy atrevidas teorizaciones, siempre ágiles y bellas. El cinematógrafo, arte para multitudes, sale dignificado de la prosa de Ayala, que ha sabido sorprender en los problemas planteados por la nueva técnica todo el caudal de audacias posibles reservadas al juego de luz y de sombra.

EL SANTUARIO DE SAN MIGUEL DE EXCELSIS (NAVARRA) Y SU RETABLO ESMALTADO, por *S. Huici* y *V. Juaristi*. (Espasa-Calpe).—Un libro cuyo texto acredita cumplidamente las relevantes cualidades que para la investigación histórico-artística reúnen sus autores, y cuya parte material dice mucho y muy alto de la exquisita labor técnica desarrollada por los talleres de la Editorial Espasa-Calpe. Con justicia obtuvo este hermoso volumen el premio concedido últimamente por la Cámara Oficial del Libro. Copiosa obra de aportación a la historia del esmalte en España, concienzudamente comparada con obras similares del extranjero, es la que han realizado los señores Huici y Juaristi, abundantemente ilustrada con fotograbados en negro y en color, que prestan sugestivos valores a la doctrina artística sustentada por ellos. Cúmplenos felicitar a los distinguidos autores y a la casa editora por el maravilloso alarde artístico que han realizado en este volumen, orgullo de nuestro escaparate bibliográfico.

EL, ELLA Y ELLOS, por *Antonio Botín Polanco* (C. I. A. P.).—Más de una vez acreditó Botín



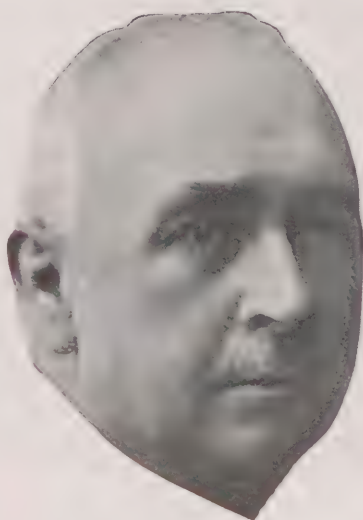
Francisco Ayala



Antonio Botín Polanco



Victoriano Juaristi



Serapio Huici

Polanco en estas mismas páginas sus admirables condiciones de escritor moderno, dispuesto siempre a recoger los ecos audaces de las más destacadas corrientes de la literatura. La novela es una deliciosa colección de páginas humorísticas, en las que el autor condensa las sales de su ingenio y de su ironía para producir un cuadro muy del ambiente actual. Botín Polanco, ya consagrado entre los jóvenes literatos como un formidable degustador de áureas modernidades, ha logrado en esta bella y sugeridora novela que la elegancia de su prosa y el interés del relato se aúnen con la pulcritud espiritual, características especialísimas en los trabajos de

nuestro distinguido colaborador, que culminan, por ahora, en esta interesantísima producción suya, destinada a lograr para la pluma de Botín Polanco tantos plácemes como nosotros le enviamos en estas letras.

EL GENERAL MACHADO, O LA AUTORIDAD RESCATADA, por *Pedro González Blanco*.—Atinadamente dado a luz por un escritor de recia cultura, nos llega este libro, que marca el progresivo exponente del pueblo cubano bajo la égida gubernamental del presidente general Machado. Libro

de exposición y de apología, con brillante acopio de datos útiles, sirve para demostrar, a la vez que las imponderables elegancias de su autor, los resultados eficaces conseguidos en un régimen democrático, pleno de dinamismos ejemplarizadores, como es el que impera en la República hermana. Señalemos aquí, con singular complacencia, la aparición de este libro, deseosos de que puedan presentarnos nuevas ocasiones de aplaudir, con el gusto que ahora lo hacemos, las obras jugosas y ricas de felices observaciones que pueden brotar de una pluma tan vigorosa y audaz como es la del inquieto viajero, devorador de horizontes juveniles, Pedro González Blanco.

(En esta sección daremos cuenta de las obras de que se nos remitan dos ejemplares.)

Los tesoros

de Madrid



El Instituto de Valencia de Don Juan

por Rafael Láinez Alcalá



ENTRE las rutas nuevas de la ciudad de hoy, ésta que se abre hacia la calle de Fortuny, cruzando el paseo del Cisne, puede llevarnos a las puertas de un grato refugio evocador, casi desconocido para la curiosidad de las gentes.

El Instituto de Valencia de Don Juan es una noble fundación creada por el Excmo. Sr. D. Guillermo Joaquín de Osma, con la misión especial de poseer, conservar, ordenar y acrecentar los fondos de su museo, procurando favorecer las relaciones arqueológicas con el Extranjero, para que se conozca a España en su verdadera personalidad, a través de la Historia y del Arte.

Político destacado y entusiasta coleccionista de valiosas antigüedades, D. Guillermo J. de Osma, por su casamiento con la Condesa de Valencia de Don Juan, recogió gran cantidad de



Casco de guerrero turco, que se conserva en el Museo del Instituto de Valencia de Don Juan.

objetos, especialmente tapices y cuadros, heredados de los Condes de Oñate, y una importante colección formada por D. Juan Crooke y Navarrot, padre de su esposa. Tesoro tan interesante para la cultura nacional, preocupó su atención hasta el extremo de asegurarlo en términos de fundación perpetua a favor del Estado, encargándose de la administración de los bienes del Instituto y de la dirección del mismo un Patronato que tiene plena autonomía. Lo integran en la actualidad, el excelentísimo Sr. Duque de Alba, como presidente; los Excmos. Sres. D. Miguel Asín, Mr. Archer M. Huntington, Sir Charles Hercules Read, don Julián Ribera, D. Javier García de Leániz, Reginald A. Smith y D. Gabriel Maura Gamazo, como vocales, cuyas vacantes se cubrirán por elección de los que queden.

Es director del Instituto un profes

Los tesoros de Madrid

les son todavía orgullo de los museos y codicia de los arqueólogos. El Instituto de Valencia de Don Juan se ennoblece con una sugeridora colección de joyas pertenecientes a nuestras artes industriales.

La palabra ejemplar del profesor Ferrándiz, a lo largo de nuestra visita, va ilustrando convenientemente nuestra curiosidad. La sección más numerosa e importante del Instituto es la de cerámica. Vemos aquí curiosos fragmentos de vasijas procedentes de las excavaciones de Medina Azzahara; un importante lote granadino, compuesto de alicatados de todos géneros; azulejos decorados con el escudo nazarí, correspondientes al siglo XIV. Destácase un extraordinario ejemplar dedicado a Jusuf III y que formó parte de la colección Fortuny. Entre los objetos de esta misma época que aquí hay, son



Un aspecto de los salones del Museo.

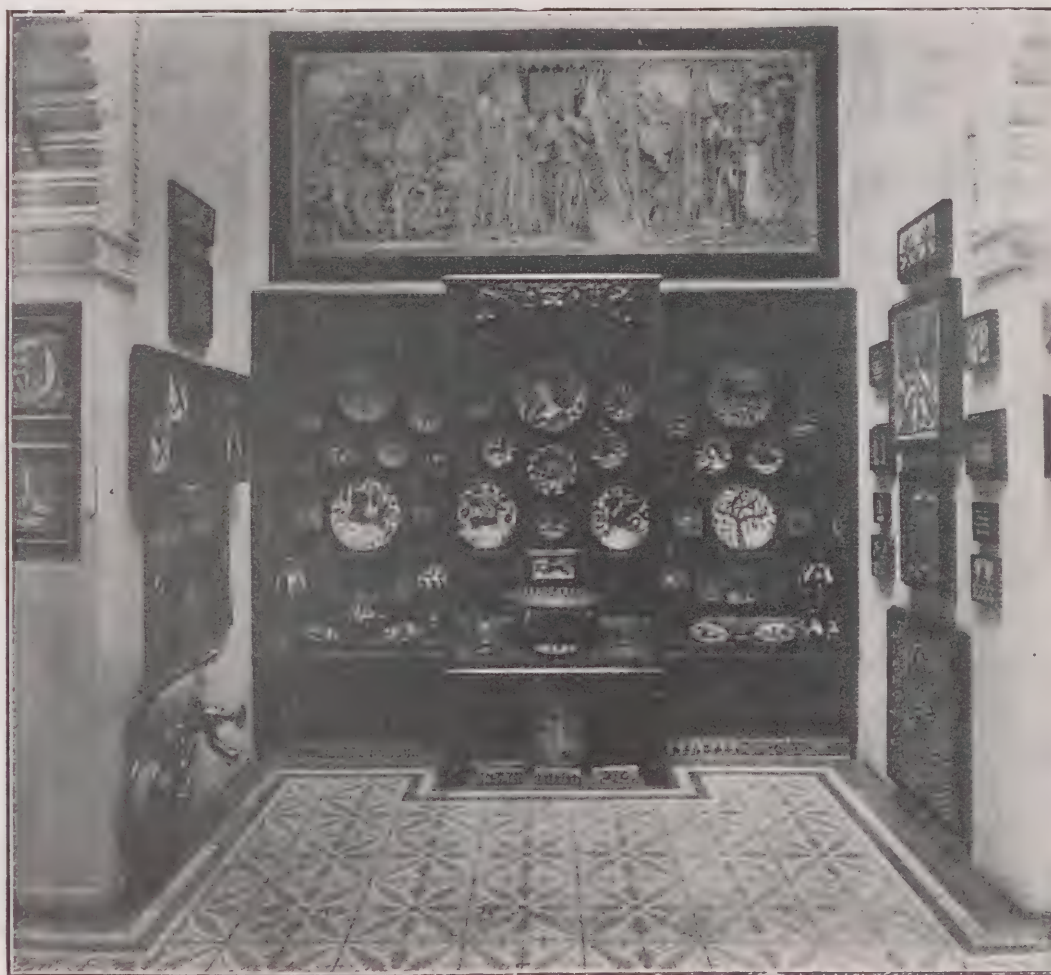
sor de tan alto prestigio en la cultura española como don Manuel Gómez Moreno, actual director general de Bellas Artes. Junto a él trabajan otros profesores especializados en la historia del Arte español. Uno de éstos, D. José Ferrándiz, catedrático de Numismática en la Universidad Central, magnífica aleación de bondad y sabiduría, con cuya amistad me honro, es el que me proporciona la satisfacción de conocer el museo, facilitándome amplios detalles para abastecer estas líneas.

En el palacete que fué residencia de los Condes de Valencia de Don Juan, conservándose aún en muchas habitaciones el íntimo perfume de los que fueron sus dueños, se alberga este gran tesoro capaz de colmar cumplidamente los anhelos evocadores del más fino espíritu, enamorado de un ayer deslumbrador.

Archivo, biblioteca y museo, constituyen los abundantes y selectos fondos del Instituto. Arca de recuerdos nobles, relicario de joyas valiosísimas; manifestación elocuente de un espíritu señero, aureolado de aristocráticas elegancias; aquí se congregan las manifestaciones de un pasado laborioso, en el que se juntaban el artista y el artesano para fusionarse en aquella democracia distinguida, cuyos productos industria-

interesantes las jarritas procedentes de Berchules (Alpujarra); un par de botes y un magnífico vaso del tipo de los de la Alhambra.

—Vea usted en esta vitrina—dice nuestro amable guía—, la cerámica cristiana de tradición árabe. Los azulejos más



Una instalación de valiosa cerámica antigua.

Los tesoros

antiguos son los del siglo XIII, procedentes de Sevilla y Córdoba, con los escudos de los caballeros que acompañaron a San Fernando en sus conquistas. Entre los de *cuerda seca* son excelentes los sevillanos, con dibujos de lacerías y los que contienen figuras de animales.

Mis ojos y mis oídos van preñándose de graciosos itinerarios de historia y de arte, sugeridos por las atinadas palabras del profesor. Nos hallamos ante una gran serie de platos que muestran un estilo inconfundible y una producción rarísima. Los azulejos de arista se presentan con variados dibujos renacentes o moriscos; algunos tienen



de Madrid

reflejos metálicos y en su centro destacan los escudos de las familias Enríquez, Rivera, Zúñiga, Fernández de Córdoba, etc.

—Vea usted aquí, la serie de azulejos valencianos y catalanes, en azul, mostrando la influencia gótica y morisca de los siglos XV y XVI, y otra colección decorada en verde y violeta, señalando los adelantos de la cerámica de Teruel. Puede seguirse una documentada historia a lo largo de estas vitrinas, en las que hay también ejemplares valiosos de Sevilla y Talavera. Los productos de Manises forman un conjunto no igualado por ninguna otra colección. Los hay de diversos



Otra de las más interesantes instalaciones del Instituto de Valencia de Don Juan.

Los tesoros

siglos; sus colores son purísimos e inimitables. La conservación muy buena en la mayoría de los casos, y los dibujos, variadísimos, consiguiéndose algunas veces ejemplares únicos. Los hay de otras localidades: Calatayud, Murcia, Reus. Me interesan las series de Talavera y Alcora, y logra destacarse con más vigor la de porcelana del Retiro.

Entre la maravillosa colección de cerámica van alternando muy ricas piezas de museo. Vidrios artísticos y esmaltes de extraordinario interés, cuyo ejemplar más antiguo es una cubierta de Evangelistas figurando la Crucifixión, con figuras esmaltadas sobre fondo dorado, correspondiente al siglo XII.

De esmaltes traslúcidos hay varios ejemplares de los siglos XIV y XV. Un medallón con tres asuntos de esmalte pintado culmina, por su técnica, como algo insuperable.

La colección de tejidos tiene también un gran valor. Hay telas hispanoárabes de la época del Califato, de las llamadas de Almería, con fragmentos procedentes de la tumba del infante Don Felipe, hijo de San Fernando, y del llamado Terno de San Valero, que fué de la catedral de Lérida; las hay de Granada, con variados ejemplares, entre los que sobresalen una capa pluvial con dibujos de lacería e inscripciones. Son notables los terciopelos antiguos, picados, en relieve, estampados. Los damascos son numerosos. Los encajes y bordados se destacan también con una serie de productos populares muy interesante.

Hay reposteros procedentes de la casa de Oñate y alguno que perteneció a un Marqués de Montealegre.

Tapices, armas, mone-



Un rincón de la gran galería.



La galería principal.

de Madrid

das, esculturas en madera, marfiles, azabaches y pinturas de diversas épocas y estilos, todo convenientemente seleccionado, ennoblecen el recinto de este museo evocador, en cuyo ámbito gózase de muy bellas sugerencias...

A nuestro amable guía le reclamamos desde la biblioteca. Me quedo a solas en el amplio salón central, ante los platos de reflejos metálicos que una luz difusa envuelve en suaves claridades. Hay en el silencio de la estancia como una sonrisa ennoblecedora de mis materialismos juveniles. Los ruidos de la calle son como gemidos lejanos que

se quiebran en los cristales de las altas ventanas, a las que la luz de la primavera madrileña quiere asomarse ya. El eco de las sabias palabras del profesor vibra todavía en mis oídos.

Los fantasmas del ayer dorado que aquí viven, se yerguen ante mí con solemnidad evocadora. Cuadros y estatuas, telas y tapices, reposteros, armas, joyas, hablan con voces del espíritu y dicen de la eternidad del arte.

Inmóvil, desmaterializado, ebrio de perfumes antiguos, exaltada mi fantasía con la gloria de ayer, prisionero en este remanso deleitoso, yo no sabría decir si mi orgullo de sentirme hombre de hoy lo habría de cambiar por la lírica embriaguez de haber cedido a mi frente los laureles del arte que glorificó a otros siglos...

· RAFAEL
LAINEZ ALCALA





SOMBREROS

STETSON

EL SOMBRERO
DEL HOMBRE
ELEGANTE

ESTILO - CALIDAD

DE VENTA EN LAS MEJORES SOMBRERERÍAS

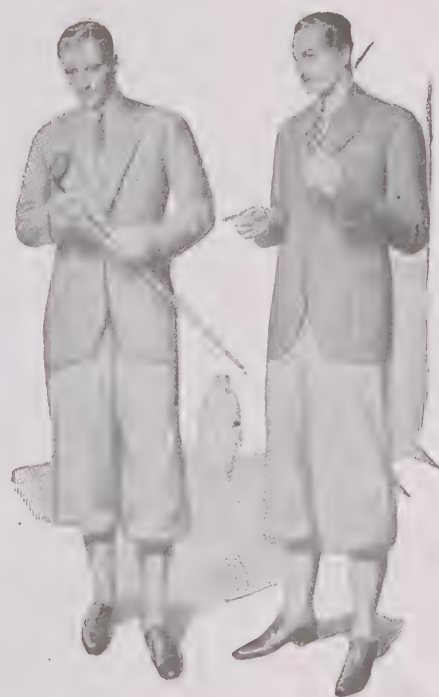
CASA

MODESTO G. HUERTAS

SASTRE



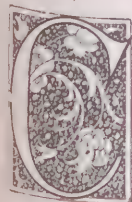
NOVEDADES DE LAS MEJORES
PROCEDENCIAS INGLESAS



AVENIDA DEL CONDE PEÑALVER, 20, 1.º

(GRAN VÍA)

Figuras, Doctrinas y Empresas hispánicas



ULTO y erudito, el Sr. Fernández Medina, ministro del Uruguay en España, posee el don inapreciable de poner sobre el escueto vigor de su ciencia la gracia de su arte. Y en los graves menesteres de su cargo, antaño engolados y enfáticos, infunde una cordial y afable simpatía, verdadera llaneza de aristócrata. Múltiple, vivaz y dinámica su inteligencia, ágil y flexible, sabe arrancar de la erudición gérmenes creadores. Abundosa, pródiga y riente, su simpatía sabe arrancar de la diplomacia suasorias razones de cordialidad.

De este modo, el Sr. Fernández Medina, que en su larga permanencia en España ha sabido captarse tantos afectos, admiraciones y simpatías, resulta ser entre nosotros el verdadero modelo de un representante hispanoamericano, precisamente porque no se ha limitado a la comodidad de ser únicamente representante, autorizadísimo por otra parte, de un país hispanoamericano. Interviene con fervoroso acierto en la vida espiritual española, colabora en muchas de las empresas intelectuales aquí acometidas, participa de una manera cordial y activa en los dolores y en los jubilos de España y, poco a poco, se nos ha ido entrando corazón adentro hasta parecernos que es algo nuestro, ya para siempre inseparable de nuestro panorama espiritual, como árbol que, desarraigado del país nativo, moriría en la trasplantación.

Prueba de todo ello es el libro *Figuras, Doctrinas y Empresas hispánicas*, que, editado por la Compañía Ibero-Americana de Publicaciones, acaba de lanzar al agrio tumulto de la calle. Como él mismo declara, contiene este volumen discursos, artículos y cartas que constituyen una parte de su labor de diplomático en España desde 1917. Esta afirmación es esencial, porque, a lo largo de todo el libro, si se considera que es fruto diplomático, se advierte el sentido trascendente, cultural, lleno de potencia activa y creadora, que el señor Fernández Medina atribuye a la misión diplomática. Para él está muy lejos de aquella fría y estéril inhibición cauta con que suele languidecer en el tópico ya consagrado. Por el contrario, es fluyente, vivaz, intervencionista en todo lo que, arrancando de lo más hondo del espíritu, deriva hacia los grandes caminos de la cultura. En este sentido, el libro del señor Fernández Medina, que deseáramos fuese, como su autor parece dar a entender, el primero de sus obras completas, tiene un alto valor expresivo.

Como el total índice de sus obras, el de este libro acusa la flexibilidad del talento de su autor, y en su compleja variedad temática demuestra la avidez intelectual que le ha impulsado al estudio y conocimiento de tantas disciplinas diversas. Y es que el señor Fernández Medina ha cumplido previamente, y en el más alto y puro sentido de la palabra, labor de periodista, y, ejercitado en esta vasta y libre universidad, dispuso su espíritu para la recepción de todas las sensaciones que constituyen la preocupación de nuestro tiempo. Desde los discursos científicos, hasta los brindis políticos; desde las teorías hispanoamericanistas, hasta las cuestiones financieras; desde la poesía, hasta la nota biográfica, en el libro del ministro del Uruguay hay muestras de todos los géneros. Y su valor estriba, precisamente, en que están todos ellos proyectados, por dictamen de las circunstancias, en un sentido general y amplio de misión diplomática y constituyen así como una práctica declaración de lo que puede llegar a ser, en orden a la cultura hispánica racial, un gran talento puesto a servicio de los menesteres diplomáticos.

No es ésta ocasión de aludir a cada uno de los aspectos y temas que el señor Fernández Medina aborda en su libro. Por otra parte, son tantos, que la labor resultaría delicada y prolija. Pero, por esa misma coincidencia de proyección, por la común intención profunda y suasoria que el entusiasmo y el acierto con que ejerce su cargo han impreso a todas sus actividades, no es posible referirnos a un concepto básico y fundamental, a algo que podríamos llamar posición previa, o, en términos escolares, composición de lugar. Tratándose de quien se trata, no es extraño que todo esto se refiera a la realidad del hispanoamericanismo.

Es éste un aspecto en el que el tópico retórico, la florida y ditirámica elocuencia de los oradores fáciles y el desconocimiento que suelen tener de la verdadera realidad de Hispanoamérica han desviado de una manera lamentable la significación y el alcance que deben tener las relaciones de España y las Repúblicas de Sudamérica. Profundo conocedor del problema, el señor Fernández Medina acierta a exponerlo con clarividencia, señalando la verdadera ruta que, para llegar a América, deben seguir hogaño las carabelas del espíritu.

Adolece nuestro hispanoamericanismo, por lo general, de un sentimiento blandengue y fofo de maternidad descaecida y exhausta. Pero la positiva pujanza y la realidad vital de los pueblos de América exige a España otra sentimentalidad, otro concepto que ese pasivo y puramente formulario de la vieja abuela sentada en el sillón, cabe el hogar, sumida en una blanda ociosidad indulgente e inútil. No es precisamente el vínculo materno y el recuerdo del descubrimiento y la conquista el lazo más fuerte y duradero que debe mantenerla unida con las naciones americanas. El desfile de las generaciones, el peso de la Historia, con la fuerza de sus realidades, han ido aflojando este lazo. Son



otros los caminos y los deberes que en la actualidad se le señalan a España, si quiere mantener en América el predominio de su influencia.

El autor de *Figuras, Doctrinas y Empresas hispánicas*, que, por tantos motivos, está en condiciones de conocer el problema, alude a él en cuantas ocasiones se le muestran propicias, y lo hace con tanto acierto y tanta seguridad en el buen remedio que ya sólo por esto, aunque no se tuviesen en cuenta los demás motivos plausibles que encierra su libro, tendría éste, para todo español medianamente culto, un gran interés.

Véase, por ejemplo, lo que el señor Fernández Medina dijo en un discurso pronunciado en la Real Academia Española, en presencia del rey y del Gobierno español, en un acto público de la Unión Internacional de Tecnología y a modo de resumen de un rápido, pero erudito, bosquejo de la acción de España con relación a las lenguas de América y a la inteligencia con sus pueblos: "España, madre de tantas naciones, no quiere ser mirada por ellas solamente como madre respetada, amada y considerada por el pasado. Ella se renueva, aspira, en una renovación constante, a no perder la juventud del espíritu, que corresponde a su vocación de nación cristiana. España quiere colaborar en perfecta igualdad con los países de América, como los países de América quieren colaborar con ella. Vuelvo a decir que este es el camino verdadero."

Efectivamente, este es el único sendero viable. Esta es la verdadera doctrina. Lo demás no es literatura, no pasa de ser retórica. Por eso mismo es de agradecer y elogiar que una voz tan autorizada como la del señor Fernández Medina se esfuerce en recordar a cada paso esta realidad, que es la única que puede mantener a España espiritualmente pujante e influyente en la realidad de América. Ni vanas evocaciones históricas ni mal entendido orgullo de raza, que, en definitiva, acabarían por provocar el decisivo desvío de América, pueden ahorrar la verdad de esta posición, que no es únicamente una fórmula teórica, sino que debe ser, además, la única realidad práctica.

Esa colaboración en terreno de perfecta igualdad que predica el cultísimo ministro del Uruguay es la que debe practicar en España. A su vez, el señor Fernández Medina la practica por modo eficiente y brillantísimo. La actividad intelectual de este ilustre diplomático americano, su constante intervención, siempre atinada y discreta, en la fluencia viva de la cultura española; la sagacidad inteligente; el fervor ideológico con que participa en el actual movimiento de las ideas estéticas españolas, son, a la vez que un ejemplo persuasivo, un resultado magnífico de la teoría por él sustentada. Por ese camino, y sin que él renuncie, sino todo lo contrario, a las esenciales características de su nacionalidad, a la acentuación vigorosa de su origen, el señor Fernández Medina ha llegado a ser en la actualidad española una figura nuestra. Y este libro suyo que hoy comentamos, netamente, profundamente americano por su tono, universal por sus intelectuales apetencias, es también español por el hondo sedimento racial, por la avidez de su intención, por el puro concepto, extenso e intenso, que de la misión y de la cultura hispánicas se hace patente en sus páginas.

He aquí, en resumen, el estimulante ejemplo del señor Fernández Medina, que ha acertado a escribir un buen libro, porque, primero y siempre, ha sabido vivirlo.

RAFAEL MARQUINA

BERLIN-REVISTA

SEMANA VERDE

ACABA de celebrarse la Semana Verde, esto es, la semana de la Agricultura. Una soberbia Exposición ha mostrado a Berlín las actividades y las posibilidades de la riqueza agrícola alemana; y no sólo de la riqueza, sino también del capricho, del arte hortelano, de la imaginación al servicio de la tierra.

Pero esta lírica y verde Exposición no se ha limitado a mostrar la excelencia y feracidad del suelo germánico: ha servido también de pretexto—como cada vez—para que se reúnan en la capital del Reich los terratenientes, los señores del campo, la nobleza feudal: las fuerzas más características y resistentes del nacionalismo, que, igual en esencia que en los demás países, es una ideología rural, en contacto directo con el agro.

Berlín, gran urbe industrial—sacudida por el comunismo y por los grupos de acción de la extrema derecha, sujeta por la gran burguesía israelita—ha visto en silencio esta Exposición, y en silencio ha visto cómo llegada la noche, los poderosos y nacionalistas rústicos se distribuían en los lugares de placer de la ciudad y se dejaban seducir por ella.

Mucho se ha hablado del contraste entre lo rural y lo industrial. Este contraste—a veces patético: alrededor de él gira, por ejemplo, toda la política de Rusia—se ha presentado con caracteres evidentes en Berlín durante la Semana Verde. El campo ha mostrado a la ciudad sus obras maravillosas, ha traído a ella lo mejor de sus frutos. Y al traerlo no ha dejado, por su parte, con asombro rival—o quizá un poco despectivo—de admirar a la ciudad, abierta siempre con continua Exposición de sí misma, con sus entrañas de hierro, su arquitectura de planos y de líneas eléctricas y esos escaparates increíbles de sus grandes almacenes.

SEMANA BLANCA

Mientras se celebraba la Semana Verde, los grandes almacenes han anunciado con letras colosales y realizado la Semana Blanca. Con la Semana Blanca se termina el período de realización que sigue siempre en los enormes comercios de Berlín a las fiestas de Fin de Año.

Acaso en este templado y excep-

cional invierno han querido los grandes almacenes, al liquidar la ropa blanca, ofrecer una compensación a los ojos por la nieve ausente. O tal vez suscitarla, pues tan pronto como las montañas de hilo de lino han sido retiradas, una magnífica nevada cubrió a la ciudad.

Los escaparates berlineses anticipan de modo maravilloso los paisajes y las estaciones. ¡Cuánto se podría decir sobre el arte de armar escaparates, ese arte tan perfeccionado aquí, en el país de Piscator y Max Reinhardt! Ya mientras la nieve sucia se hace barro en las calles, los escaparates insinúan blandamente la primavera, sus colores y sus temas. Antes, un poco antes, han dado las quietas estampas del Carnaval, que en seguida habían de ponerse en movimiento, vivas y echarse a la calle.

CARNAVAL

Hasta la postguerra se sabía en Alemania que es necesario trabajar. Ahora se sabe que, además de trabajar, es necesario divertirse. Hay que tener tiempo para cumplir todos los deberes que la vida impone. La vida se complica de día en día, pero todavía los alemanes pueden cumplir

con todos sus deberes, incluso el nuevo deber de divertirse. Cuando en su *memorandum* encuentran destinada una tarde al baile de máscaras, se visten de etiqueta y van al baile. Las mujeres se disfrazan lo necesario, y van también al baile. Se divierten. Y, una vez cumplido a conciencia este deber, vuelven a casa.

En Berlín, el Carnaval no tiene ninguna de las manifestaciones exteriores de calle y pueblo que tiene en los países mediterráneos. Es una fiesta de interior, de locales cerrados. Los disfraces van ocultos bajo los abrigos de pieles, y es en las salas donde se descubren: tanto en las salas distinguidas como en las que celebra sus reuniones el bajo mundo, o más propiamente dicho, el mundo de abajo.

Una verdadera multitud, atomizada, participa en el Carnaval. Y, sin embargo, no se trata de modo alguno de festejos populares. Se trata de que es Carnaval, y es preciso ir a los bailes con traje de máscara. Eso es todo.

FRANCISCO AYALA



Una escena de experimentación durante la «Semana verde».

(Foto Martín.)

Panorama femenino

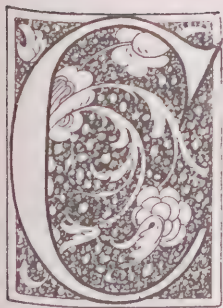
(1830-1930)



Veinte minutos con Marcelina Desbordes-Valmore

por

Ernestina de Champourcin



ADA año, por muy joven y luminoso que sea, viene rodeado de sombras. Perfiles oscuros, silenciosos, arrancados a viejas láminas del tiempo, dibujan su contorno obligado a la orilla de ciertas fechas memorables. Nadie logra sustraerse al influjo de estos vagos fantasmas que proyectan en torno nuestro el reflejo de su indudable presencia. Sin que los llamemos se acercan a nuestra vida, y al margen de ella su pensamiento —de ayer— dialoga amistosamente con nuestro espíritu —de hoy—.

Por eso al inaugurar este panorama destinado a recoger la vibración del momento femenino en sus manifestaciones de más auténtica modernidad, una fuerza escondida me hizo volver la cabeza respondiendo así al llamamiento de una sombra que con voz tímida requería mi atención. Estamos en pleno año treinta; el romanticismo, con su teoría de apasionadas mujeres, entra en el turno de las aproximaciones pretéritas. Después de todo, ¿por qué no levantar el velo de su turbada exaltación, escuchar el secreto ahogado por un excesivo verbalismo y extraer la raíz humana que vivifica y perdura en la voz que llora y la voz que canta?

Mujeres de ayer, de hoy, a través del tiempo y las costumbres, ¿no existirá un punto único, trascendental, cuya desnuda fuerza acerque nuestras manos?...

Animada por este espíritu de confraternidad modernorromántica hice una entrevista a Marcelina Desbordes-Valmore, la poetisa francesa llamada por Lucien Descabes «Nuestra Señora del Llanto», y a quien Paul Verlaine reservó un lugar entre sus «Poetas Malditos». Un día, al abrir sus versos, sentí la sombra de sus ojos sobre mis manos. Como a los poetas nada nos choca, encontré muy natural su visita y —periodista en ciernes— decidí aprovecharla a favor de mis lectores.

—Yo creí que en España no se me conocía—murmuró, sentándose junto a mi mesa.

Sus bucles rubios y su aire modoso llenaron de palidez la escueta pared de mi estudio.

Volvió a insistir:

—Cuánto me extraña ver mis libros en la habitación de una muchacha moderna.

—No es tan raro, señora. Su obra tiene, a pesar de todo, un profundo valor humano que supera los límites siempre relativos de modas o escuelas. Marcelina sonrió levemente.

—Ha dicho usted a pesar de todo... Explíqueme esas palabras. Nunca fui vanidosa: puede hablar con franqueza. Me interesará mucho saber lo que mi poesía significa para ustedes y cuáles de sus elementos resultan inadaptables a la sensibilidad actual.

Quise decir, a pesar del tono enfático que solapadamente invade su estilo, a pesar de cierta ingenua afectación propia de la época. Con frecuencia entre la tupida hojarasca romántica surge usted misma, sincera, despojada, gritando, «con el corazón abierto», como se decía entonces. Esa valentía, esos espléndidos arranques pasionales que encienden sus versos causan nuestra admiración y también nuestra ternura. Confieso que algunas estrofas me dan muchísima pena.

Eran ustedes excesivamente blandas, se quejaban demasiado. Perder un amor es mucho, pero con él no se ha perdido todo...

—Eso es verdad ahora, pero hace un siglo no sabíamos vivir de otra forma. Yo no era literata. Esas lágrimas que provocan su sonrisa me hicieron poeta.

La entrevisté, invertida desde su comienzo, vuelve a los cauces normales. Roto el hielo, inicio la ofensiva.

—¿Cuáles fueron en realidad sus comienzos poéticos? Los biógrafos hablan de un impulso contenido que una noche el abandono hiciera florecer:

—Es posible; mis investigadores pretenden saber tantas cosas, algunas más que yo. Mi infancia no fue propicia a cultivar impulsos artísticos. A los doce años sentí el contacto de la vida en toda su aspereza. Tuve que debutar en los teatrillos de un puerto y recaudar dinero para marchar con mi madre a Guadalupe. Allí, el pariente de quien esperábamos socorro había muerto; mi madre murió también. Volví sola a Francia y fui actriz de nuevo para vivir y ayudar a los míos. No tenía otras armas que

mi voz para afrontar la lucha. O coser o cantar... Preferí cantar en la Opera Cómica de París por ochenta francos mensuales.

La interrumpo:

—Sí, ya sé, entonces fué cuando conoció a La Touche.

La poetisa enrojece. Una viva indignación anima sus ojos.

—¡La Touche! ¿Quién ha dicho que era él? Nadie puede saber su nombre, jamás lo pronuncié. Aunque algunos eruditos se den por enterados, no los crea. Yo amé a un hombre, sí; lo amé como aman las mujeres de todos los tiempos cuando se olvidan del mundo y sus convenciones para no ser más que eso, mujeres. Que fuera el amante de mi amiga Delia o cualquier otro, es igual. El removió el agua quieta de mi alma. Al perder la voz gané la de esa poesía que ustedes sienten aún.

—Marcelina, usted había dicho algo sublime e incomprensible:

«Mon cœur fut créé pour n'aimer qu'une fois.»

Es delicioso, pero un poco triste.

—Nadie puede comprometerse a amar sólo una vez. El amor en sí es infinito, eterno; si la vida nos lo renueva, ¿no es absurdo renegar de él por fidelidad a una sola de sus innumerables formas?

—Luego, tras el abandono del incógnito «Olivier» de las elegías, se casó usted con Valmore, un actor honrado, pero sin talento. ¿Por qué hizo eso? Usted se ganaba la vida. No le hacía falta ese apoyo material, bastante precario. Nosotras, al conquistar una mayor independencia, pensamos sobre todo en el matrimonio. Queremos evitar la necesidad de unirnos a un hombre cualquiera en busca de ayuda. La mujer que no encuentra al compañero debe andar sola, confiando orgullosamente en sus propios recursos.

—Bien, pero acuérdesse que estábamos en el XIX. Si tuviera su edad... Yo quise también a mi marido, era tan bueno... Ahora llamamos buenos a los tontos. Hasta los calificativos pierden su valor. Incluso la palabra poetisa no significa lo mismo que antes. Una mujer que hace poesía es poeta. La que escribe lágrimas de cocodrilo puede, si gusta, llamarse «poetisa». En 1930 una mujer que vive de lamentos no puede ser sincera. Hemos aprendido a purificar la tristeza higienizándola. En 1830 sólo sabían llorar. Es lógico que alabemos a las que lo hacían bien. Estética del llanto. Ahora, para combatir la melancolía, existen varios sistemas acreditados; llámense evasión o humorismo, lo esencial es no perder la fuerza del gemido. Las estilográficas son bisturís dispuestos a cortar cualquier germen de morbosa literatura.

Nuestro diálogo se iba deslizado hacia un terreno de intimidad próximo a la indiscreción. Mi entrevistada calló sumida en el recuerdo. Yo dejaba que sus versos cantaran dulcemente en mi memoria.

Chantez! un chant de femme attendit la souffrance
Aimez!, plus que l'amour la haine fait souffrir.
Donner la charité relève l'espérance.
Tant que l'on peut donner l'on ne veut pas mourir.

No me decido a traducir estas líneas; perderían esa sinceridad dolorosa que es su mayor encanto. El último verso encierra todo el espíritu romántico.

«¡Mientras se puede dar no se quiere morir!»

Son siempre sin medida, a cambio de un amor fingido, de un beso prestado, dicen; guarden el secreto, pues la suposición molesta a la poetisa que su gran amor fué Henri Patouche, escritor mediocre entonces en boga que la sedujo por juego, a instancias de su amante, actriz y compañera de la Lesbordes. Sin aquella desgraciada aventura u otra análoga, no hubiera escrito estos versos entendidos, frágiles por su pobreza material, firmes por el soplo humano que los traspasa.

Je n'ai rien de si sincère que mon cœur,
Je ne puis le donner qu'en donnant ma vie.

J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vue
Ma vie en se formant fut promise à la tienne.

Luego la amante se transforma en madre, y su voz adquiere al hablar de los hijos un fervor casi místico.

«¡Mon enfant, mon enfant! o seule âme de l'âme,
Palme pure attachée au malheur d'être femme.

«Laissez moi passer; je suis mère».

—¡Qué hondamente nos impresiona usted sin emplear más recursos que los de su léxico, pobre, sencillo. Sin imágenes brillantes, ni giros extraños, su expresión directa halla los caminos de la emoción pura.

—Sí —afirma levantándose—, mis medios eran escasos, vulgares. Nunca me atreví a usar las palabras lejanas que no vinieron a mí en la conversación de cada día. Ustedes, con mejores armas, tienen la obligación de superarse, realizarse plenamente, ¿no se dice así?

Esa es la gran diferencia, pienso, mientras despido a mi amiga; nosotros escribimos para realizarnos, en busca de una cristalización que cuaje y logre nuestra personalidad. Marcelina y sus compañeras escribían porque estaban tristes y cansadas, porque el horizonte era estrecho ante sus pupilas llorosas.

En el marco de la puerta sonrío aún Marcelina. Ya no tiene las mejillas surcadas de lágrimas y los ojos en blanco, como en el retrato de Felipe Lesbordes. En mi recuerdo evoca siempre la figura serena, vestida de blanco, con la lira en la mano.

ERNESTINA DE CHAMPOURCIN



R. MENENDEZ

MUEBLES DE LUJO

Y TAPICERIA ==

DECORACION Y PROYECTOS

Alcalá, 76 - MADRID Tel. 57011

EL CONDE DE GÜELL

Cómo son nuestros financieros

Por ANTONIO DE MIGUEL

S el primer marqués de Comillas mereció pasar a la posteridad con la fama del conquistador y el segundo ganó para la Historia el título del místico, el tercero, el actual conde de Güell, alcanzará el galardón humano de cristiano y socialista en la más pura acepción de estos adjetivos.

¿Socialista? Así como suena. Amigo de la sociedad, disculpador de sus flaquezas y Quijote en la apreciación de sus injusticias. Él mismo se ha declarado más de una vez tolstoiano. Él mismo ha pintado con un estilo literario que tiene de luminoso lo que tiene de sencillo y natural cómo le han asaltado en más de una ocasión los tremendos problemas de la injusticia social. No es un *snob*, a pesar de su alcurnia, ni un indiferente, a pesar de su riqueza. Todo le sorprende y todo lo observa. Y en el laboratorio de su conciencia—que no permanece ociosa un solo instante—van forjándose ideas nuevas de solidaridad entre todas las criaturas, hasta formarse una clara concepción de democracia cristiana.

Una tarde, al regresar a Barcelona de un paseo en automóvil por la costa, recoge, según su costumbre, a un viandante que llevaba su misma dirección. Es un obrero astroso, harapiento, débil y enfermizo que quiere llegar a la capital del condado a trabajar en la Exposición. Güell le mete en su automóvil y le sienta a su lado. De su conversación saca un conjunto de observaciones, que, al ser luego trasladadas, rezuman una infinita amargura. El prócer se siente empujado ante el obrero y le reconoce una suma tal de virtud y de resignación que le mueven a admirarle. Pobre, perseguido por la fortuna y por los hombres, en un estado en que la desesperación y la blasfemia parecen la única válvula,

el obrero confía vagamente en una justicia remota que «dé a cada cual lo suyo». «Sí; algo debe haber...», dice, contestando a la pregunta de Güell sobre su convicción en la existencia de Dios.

Como todos los espíritus refinados por una sutil elegancia de pensamiento, los grandes problemas de la Humanidad hacen mella en su conciencia. Al lado de su tío, el marqués de Comillas, varón ortodoxo por excelencia, no sabe ocultar cierta heterodoxia de buen tono que revela una gran independencia de criterio. «Me parece más *chic* la actitud de rebelión que la de obediencia»—dice en cierta ocasión memorable para sus recuerdos de la infancia—. Y lo más curioso del caso es que tío y sobrino, el católico, apostólico y romano y el tolstoiano platónico se entienden a la perfección. Ambos espíritus superiores reconocen el valor de sus respectivas convicciones y se comunican por un puente de mutua transigencia que sella de modo indestructible el afecto.

Otra vez, frente al mar, vuelven a sufrir el asalto de su disconformidad con el régimen social. La lámina tersa y plateada confundida con el horizonte, le recuerda la cabaña castellana también tersa, pero oscura y agria para los hombres. Son dos llanuras semejantes, pero ¿qué diferencia entre ambas! El mar, sin límites ni fronteras, ni títulos de propiedad, es de todos los que por él se aventuran. La estepa cuadrículada por lindos mojones y escrituras posesorias, está ostentada por una minoría, mientras que la mayoría es la que trabaja y sufre y se desvela por su cultivo. Decididamente—dice—está mejor organizado el mar que la tierra.

Hay en la vida de Güell, vivida tan a lo gran señor, en la más amplia y noble acepción de la frase, recuerdos preciosos, actitudes soberanas y pensamientos de tal calidad y altura que lo apartan para siempre de la esfera de lo vulgar y rutinario. Su actitud inconfundible de soñador y de filósofo que se ha construido una moral propia con absoluta independencia del criterio gregario de los demás, queda rubricada por una elevación de pensamientos que ascienden serenos a la altura, como las espirales de su pipa inseparable. ¿Quién podría apartar, como él, impresiones tan delicadas, juicios tan certeros y recuerdos tan cálidos del *Mistral* español, Mosén Jacinto Verdaguer?

Como se sabe, el exquisito poeta catalán fué limosnero y capellán de la casa de Comillas. Güell recuerda su primera *gaffe* pueril cuando le presentaron niño todavía a Verdaguer. La barba áspera del sacerdote le sugirió una irreverente comparación: «Es lo mismo que mi burro». De todos los presentes consternados, la única disculpa sincera y cariñosa salió de labios de Mosén. Después, muchos días de su infancia se pasaron junto al clérigo, cuyas eclosiones poéticas recogió Güell. ¿Contribuyó esto a sensibilizar su alma hasta hacer de él el prócer elegante sobre todas las elegancias, el aristócrata del espíritu? Acaso. Lo que sí confiesa el conde es que cuando ciertas intransigencias amargaron la vida de «Mosén Cinto», cuando tuvo que defenderse débilmente, con las ar-



El conde de Güell.



En la finca «Alami», con la Archiduquesa Margarita.

mas de la dulzura contra obispos y cardenales tuvo a su pequeño amigo a su lado, sufriendo con él las acometidas de todos, en una postura bastante incómoda por cierto: colgado materialmente sobre una tronera de la cornisa del salón donde Mosén respondía al interrogatorio del obispo. Tal vez nadie como el conde de Güell tiene cosechadas tantas impresiones, gavillados tantos recuerdos para interpretar mejor la psicología del gran lírico catalán.

Otro gesto nobiliario del actual marqués de Comillas fué sentar plaza de soldado voluntario en la campaña de Marruecos de 1911. Pero no para cursarse la escenografía y la tramoya de la guerra, sino para tomar parte en ella con todas sus consecuencias de grandeza y miseria. El conde de Güell, dos veces grande de España, poseedor de los mas preciados títulos y blasones, se transforma en un soldado raso de caballería y se comporta con una serena disciplina para sus jefes y un amor infinito para sus compañeros accidentales, los soldados. El revolucionario cordial, el pensador socrático que vislumbra siempre una sociedad mejor organizada, vuelve a aparecer, y son de aquella época, de su «Diario de campaña», estas reflexiones sinceras que suscribiría toda la Humanidad si la hipocresía no pusiera sordina a los pensamientos atrevidos.

«Cuando se borren prejuicios y atavismos y los hombres de las diversas nacionalidades más perfeccionadas puedan hacer verdadero uso de todo lo que significa el sufragio universal, y, estudiando los presupuestos de sus respectivos Estados, vean que todos los niños mal alimentados, todos los enfermos pobres y todos los ancianos sin apoyo pueden ser alimentados, cuidados y sostenidos con solo cambiar el epígrafe de las partidas que dicen «guerra y marina», lo harán.»

¿Que esto lo hemos oído tal vez en algún mítin demagógico? Acaso, pero no dicho con la sinceridad y la convicción de ahora, porque su autor no aspiraba a halagar masas, sino a cristalizar un sentimiento purísimo que le inspira la guerra.

Era natural que un hombre de tan exquisita sensibilidad, de tan depurada elegancia espiritual, amara las bellas artes. Y he aquí otro de los aspectos característicos de Güell.

Güell es un artista y un crítico de arte y un erudito formidable. Sus libros alcanzan una estimación y una autoridad grandes, tanto por su fondo como por su forma—porque no se si he dicho que el actual marqués de Comillas posee en grado sumo la difícil facilidad de hacer amena y atractiva su prosa—. *La escultura policroma religiosa española*, editada en francés y español, es un documento precioso para la historia del arte, y *Las vírgenes de los grandes escultores españoles*, próxima a publicarse si las ásperas y agotadoras atenciones que requiere la Alcaldía de Barcelona, para la que ha sido recientemente nombrado, se lo permiten.



El conde de Güell, artista, literato y financiero, sabe esmaltar sus blasones con una aristocrática espiritualidad y una cultura extraordinaria.

Esta obra vendrá a enriquecer de modo positivo la bibliografía universal de las artes plásticas, confinada hoy a una zona limitadísima de selectos.

Recibimos las impresiones personales del conde de Güell antes de ser nombrado alcalde de Barcelona, y las escribimos cuando ya desempeña, con excelente acierto, tan difícil cargo. No sabemos, por consiguiente, si algunos de nuestros párrafos resultará inconvenientemente descentralizado. Abónelos, ante un hombre tan sincero, la sinceridad que los inspira y estamos seguros de alcanzar su aquiescencia. Para terminar, vamos a referir una anécdota interesante, que él refiere con gracia fina y suave ironía en sus apuntes de recuerdos.

La primera es la afirmación de que Güell es un conspirador, un terrible y contumaz conspirador. Atención.

Era el período efervescente y resuelto de las Juntas de Defensa cuando se proclamaba la soberanía de Benito I, aludiendo al coronel Márquez, alma de las Juntas y cabeza visible de su organización. Nuestro buen conde de Güell se disponía una noche a tomar el tren para Madrid en el apeadero de Gracia cuando siente a su lado una voz turbia, empañada, disimulada, que le dice: «Soy el

capitán X. En nombre de los individuos monárquicos de la Junta militar vengo a pedirle que ante la gravedad de las circunstancias haga usted llegar a manos del Rey un documento que le entregarán en el tren». Y, antes de que pudiese reconocerle, desapareció.

He aquí metido al ilustre aristócrata en el «ajo juntero», sin comerlo ni beberlo, por cierto. ¿Qué hacer? ¿Suspender el viaje? El no tenía que esconderse de nada ni de nadie, pero la misioncita no era precisamente muy católica, apostólica y romana. Sólo invocando supremos intereses del país y la monarquía, se decide a seguir el viaje y sufre el «asalto» en el pasillo del vagón-restaurant del «conjurado número dos», que resulta ser el capellán de un regimiento—e hijo del cocinero de Prim—, el cual le desliza en el bolsillo el famoso documento, quedando comprometido a hacerlo llegar a manos de D. Alfonso. De esta forma, el hombre cien veces ilustre, el aristócrata artista, el financiero esclarecido, se convirtió, por la fuerza de las circunstancias, en un terrible conspirador.

Y ahora que hablamos de financiero: ¿No estaban estas impresiones dedicadas al financiero, al hombre de negocios, al presidente y consejero de tantas y tan importantes Empresas y Sociedades?

Cautivado por el sociólogo, por el artista, por el literato, por el aristócrata, por el político y subjugado sobre todo por el hombre mundano que ha sabido pasar por la vida extrayendo de ella todas las esencias espirituales, habíamos olvidado al financiero. Y, sin embargo, el financiero no cede en el conde de Güell

ninguna prerrogativa a sus restantes personalidades. Lo que pasa es que resulta difícil decir ya nada sensacional de este hombre extraordinario, porque los elogios que a otro cualquiera vendrían anchos, a él le vienen estrechos; los méritos, que en otro llenarían una vida que en él apenas representan una parte infinitesimal de la suya. Limitémonos a consignar que ha seguido la tradición de la Casa Comillas, cuya historia se enlaza a la de la Compañía Transatlántica, que ha presidido el Patronato Nacional de Turismo y el Banco Hispano Colonial y la Compañía Española de Petróleos y multitud más de Empresas industriales, de cementos, electricidad, teléfonos, ferrocarriles, etc. Tal es la silueta interesante y compleja, humana y señorial del conde de Güell.

ANTONIO DE MIGUEL



Su depurado cosmopolitismo no ha borrado en el conde de Güell las aficiones camperas ni las costumbres netamente españolas.

"PUZZLE"

POLITICO



grandes mudanzas dicen que ha de estar hecho el hombre prudente. Pero a fe que se necesita serlo de veras para contemplar con calma y sin que los nervios se disparen, la que en el terreno político nos ha deparado el año que corremos.

Vinose nuestro hombre calladito y modoso, que no parecía sino que sólo llegaba por pura obligación y compromiso ineludible. Tan bien avenido parecía con el espíritu de su antecesor, el 1929, que, quien más, quien menos, nadie echó de ver ni que pertenecía a distinta decena siquiera. Y así nos la jugó el indino: de puño.

Apenas comenzado el año que tan para poco parecía, cayó, como se cae siempre—por sorpresa—la dictadura; desapareció del mundo de los vivos el que fué su impulsor y su sostén: sucedió al desaparecido Gobierno, que parecía insubstituible, el que menos se creía que pudiera sucederle; resucitó, como el fénix, de sus cenizas, la asendereada Constitución del 76 y, con ella, el espíritu liberal, de morrión llamativo y proclama escondida, del conde de Romanones; reverdecieron las agostadas ambiciones del señor Bugallal; tronó una vez más apocalíptica la oratoria de chafrarín y brocha gorda de nuestros «revividos» concejales de elección, que tan idos para siempre parecían; convirtióse, según unos, en déficit terrible un superávit mágico y en blanda materia fácil, según otros, la que fué ciencia rígida de los números; feneció la Asamblea y danzan ya otra vez por los distritos los viejos aspirantes a las consabidas actas; habló el Sr. Sánchez Guerra para pronunciar su discurso, que no fué el que hubieran querido unos ni el que habrían deseado otros, ni hasta, probablemente, el que hubiese pretendido él; dejó de ser, en fin, cuanto era y todo se mudó y se vino lo de arriba abajo y lo de un lado a otro y nada quedó a salvo como no fuese lo que más poquita cosa parecía, caña triunfante del vendaval que derribó tantas viejas encinas: nuestro inmovible gobernador civil, ¡Ave, César! el Sr. Alvarez

Después de todo lo cual no queda más remedio que estar bien dispuesto a recibirlo todo, venga lo que venga y de donde viniere, pues ya nada puede decirse que no sucederá, ni menos asegurarse, que pasará esto o lo otro.

¿Tendremos, como dicen, elecciones? ¿Volverán las obscuras golondrinas de otros tiempos, en el salón de sesiones del Congreso su pico a desgranar? ¿Tendremos «viejos partidos» o surgirán, por lo contrario, las «agrupaciones nuevas»?

Todo es posible ya. Hasta que Soriano vuelva.

El mapa político de España está convertido en un «puzzle» gigantesco, cada uno de cuyos trozos va por su lado, y no hay manera de saber cómo, cuándo ni quién será capaz de reconstruirlo de un modo lo suficientemente inteligente para que no resulte un ciempiés.

O, lo que sería peor, una cosa sin pies ni cabeza.

Que todo podría ser y a grandes mudanzas suele decirse que han de estar hechos los hombres.

Sobre todo los hombres prudentes.

Modelo de los cuales—¡oh sorpresa!—nos está resultando nuestro viejo amigo, el civilísimo marqués de Alhucemas, cuya ex democrática figura no se ha mezclado todavía en esta desatada zarabanda de ambiciones que se ha desencadenado sobre España al solo anuncio de lo que puede suceder.

No se nos oculta que el buen marqués nunca anduvo muy sobrado de facultades, pero, ronquilla y todo, su voz era antes de las que se oían. Como un remedo quizá de la desafinada trompetilla del conde, pero se oía, cosa que no sucede ahora en que no son los que menos bulla meten los que más se quejan de que no les dejan hablar.

¿Qué sucede, entonces? ¿Es que don Manuel no cuenta ya, resuelta y definitivamente?

¿Tan elevada opinión tiene de su último discurso en el Senado el señor García Prieto, que cree honradamente que después de aquéllo ya no hay más que decir?

Medita, medita nuestro viejo amigo en las posibles consecuencias de su prolongado mutismo, y vea cómo el señor Bugallal, con solo un discurso, y no demasiado elocuente, valga la verdad, ha sabido calzarse la jefatura del partido conservador alzándose con el santo y la limosna camino de una posible presidencia del Consejo, lo cual no fué nunca moco de pavo ciertamente.

Pero, en fin, todavía es tiempo y no hay que desesperar.

A lo mejor, bien pudiera suceder que fueran éstos que tan calladitos están los que en realidad lo entienden y resulte después que son ellos los que más trozos de «puzzle» tienen en el bolsillo.

Que todo pudiera ser.

J B.

CUENTOS DE AYER

CANDELITA



LENDRIA Candelita unos dieciocho años, era un mozuelo simpático y decididor, que vendía periódicos a la puerta de la Universidad Central y que

desde el primer momento supo captarse mi simpatía. Todas las mañanas, al llegar yo con mis libros debajo del brazo, me ofrecía el periódico y esperaba la perra diciéndome alguna chirigota.

Era alto, moreno, de ojos vivaces y gruesos labios; usaba una gorrilla bilbaína de la que dejaba escapar un gracioso mechón de pelo negrísimo, que era, sobre su frente amplia, como una simpática interrogación.

Tenía fama de golfo redomado; más de cuatro veces tuvo que habérselas con el juez de guardia y otras tantas veces fué puesto en libertad, después de propinarle a algunos pescozones. Las hazañas siempre habían sido las mismas; acosar a piropos procaces a alguna modistilla pizpireta de las que por allí pasaban, dar media verónica a un tranvía para hacer rabiar al conductor, o reírse de los guardias con casco y todo.

Por la mañana vendía Prensa en la puerta de la Universidad, por las tardes en la acera del Casino y a primera hora de la noche, en la Carrera de San Jerónimo voceaba sus papeles. El resto de la noche lo empleaba en frecuentar los salones habituales de la gallofería madrileña, cafetines del Rastro y prostíbulos del viejo Madrid. Nadie como él para una juerga en toda regla. Tenía grandes conocimientos entre la gente del honor subastado. «Desde la princesa altiva a la que pesca en ruin barca»; desde la elegante cocota hasta la más ínfima destrozona del Bastero y sus alrededores, todas le eran familiares y todas le distinguían sobremanera.

—¡Suerte que «tié» uno!—decía el muchacho con fanfarronería.

por

R. Sandoval de Peal

Ilustraciones de Domingo Mena



— ¿Cómo te llamas? — le preguntamos una vez.

— Pues, Candelita — nos contestó rápidamente —; yo no tengo más nombre que ese; Candelita para acá, Candelita para allá, me dicen todos; en cuanto a apellidos, no sé si los tengo; yo no he conocido a mis padres, no sé tampoco donde nací; oí siempre que me decían: «Si vivieran tus padres no serías tan malo». ¡Malo yo, siendo un mocoso! De tanto decírmelo todo el mundo creo que ahora soy malo de verdad.

Nos ha dicho esto con tanta pena y poniendo en sus ojos sinceridad tanta, que hemos sentido una lástima muy grande por el pobre golfillo, tan solo y tan malo, según él.

A fines del último curso, cuando abril mediaba, desapareció Candelita, y no volví a encontrarle durante mucho tiempo a la puerta de la Universidad. No eché de menos su falta, pues atareado con mis próximos exámenes me faltaba tiempo hasta para leer el periódico.

Pero, un día, ya bien entrado mayo, cuando yo iba a penetrar apresuradamente en la Universidad, dándole los últimos toquetones a una lección difícil, Candelita se me puso delante, atajándome el paso.

— Señorito, el periódico de hoy.

Quedé grandemente sorprendido al ver al muchacho. Estaba muy pálido y ojeroso y en sus labios no retozaba la sana alegría de antes.

— ¡Hola, chaval! — le dije —, ¿pero, dónde te metes, que no se te ha visto en tanto tiempo?

— He estado enfermo — titubeó para responder.

Le miré fijamente, bajó sus ojos, enrojeciéndosele la cara, y yo me olvidé de que tenía prisa.

— Puede creerlo, señorito — continuó al ver que yo le miraba con tanta insistencia —; he estado muy enfermo; si no es por la Pichuli, aquella bisoja de la calle de la Ruda que estaba «enchulá» conmigo, me muero de veras.

— ¿Pero, qué has tenido?

— Ni lo sé siquiera. Ella dice que es que me han hecho mal de ojo; pero a mí esas pamplinas me dan risa. Y es que la Pichuli es muy buena y muy inocente y me quiere de veras, ¿sabe usted?, porque no es como la otra...

Hizo un gesto displicente y continuó.

— Mientras estuve enfermo me acordé mucho de usted, señorito.

— Y yo de ti, puedes creerlo; ahora lo que deseo es que te repongas pronto y vuelvas a disfrutar de tu alegría de siempre, porque tienes una cara que parece un desenterrado.

Intentó una sonrisa y se le escapó un débil suspiro. Entonces me acordé de que tenía prisa y eché a correr, subiendo las escaleras de la Universidad de cuatro en cuatro, pues era demasiado tarde.

Terminó el curso, y, antes de marchar a mi retiro veraniego, quise despedirme de Candelita, celebrando, en unión de otros compañeros míos, el triunfo de nuestras notas académicas. Nos citamos en el café de San Millán. Serían poco más de las nueve y media, cuando después de cenar todo lo opíparamos que es posible en un restaurante sin pretensiones, asaltamos un tranvía 23 en la Puerta del Sol.

Llegamos a San Millán y allí no estaba Candelita.

— Es temprano — dije —, tomaremos café y esperaremos.

Nos sirvieron el humeante moka, charlamos largo rato y Candelita no apareció por ninguna parte.

— Nos la ha pegado tu amigo — decían mis compañeros.

Yo traté de disculparle y pensé que algo grave le ocurriría. Candelita, desde hacía poco tiempo, no era el mismo de antes, y al desaparecer su alegría francota de siempre se había vuelto reservado y triste; aunque conmigo, en gracia a la antigua amistad, no cambió nunca su manera de ser y procuraba mostrarse tan dicharachero como siempre.

Pero el caso es que Candelita no vino aquella noche; cansados de esperarle, salimos del café y deambulamos sin rumbo fijo por las viejas calles, dormidas y silenciosas del clásico Madrid, por las que discurrían de vez en vez grupos de chulillos, satélites de Venus, y alguna que otra pareja de guardias medio adormilados o beodos.

Al día siguiente abandoné la corte sin parecer por la Universidad, y por eso no pude ver a Candelita para pedirle explicaciones por su falta de la noche anterior.

Muchas veces, durante mi apacible veraneo en el rincón de mis amores y de mis familiares cariños, hube de recordar al chulillo madrileño que me faltó a una cita sin motivo justificado. Y aunque en las dulces tardes estivales, durante mis solitarios paseos por los campos cercanos a mi pueblo, pensé en los motivos que pudiera tener

CANDELITA

para aquella falta, me preocupé en vano, pues no logré dar con una solución satisfactoria.

No había finado mi tranquilo veraneo, cuando la Prensa me llevó la noticia de la traición horrorosa de que habían sido víctimas nuestros soldados en tierras de Melilla.

Aprestóse la nación a enviar sus tropas al otro lado del mar para recuperar lo perdido y castigar a los rebeldes, por cuya causa me encontré, cuando menos lo pensaba, formando en las filas de un regimiento expedicionario.

Un día tuvimos combate en las faldas del Gurugú; nosotros íbamos a vanguardia de la columna que avanzaba por el centro, y aunque el encuentro con el enemigo no fué duro, porque éste no daba la cara y huía

constantemente, a pesar de serle favorable el terreno, sucedió que de improviso, al avanzar en la guerrilla, una bala, disparada con oportunidad, no dió tiempo a que me ocultara tras del parapeto natural que las peñas me ofrecían, y me hirió levemente en el hombro izquierdo. Sentí que mi carne se desgarraba, un chorro de sangre caliente borboteó en surtidor de rubíes y caí desvanecido por la impresión del golpe recibido.

Recogieronme los camilleros y, conducido a la ambulancia sanitaria, se pudo apreciar que la herida no era grave, no habiendo interesado el proyectil ningún órgano de importancia; lo que yo padecía en aquellos momentos era una crisis nerviosa de todos los diablos, que me hacía delirar espantosamente. Al volver en sí de aquel ataque de nervios quise regresar a mi puesto en la guerrilla, pero el médico no lo creyó prudente y me resigné a ser conducido, en una ambulancia automóvil, al tren-hospital que más tarde había de llevarme hasta Melilla.

Quedé instalado en el tren cómodamente, atendido por suaves hermanitas de albas tocas y simpáticos soldados sanitarios. Acodado en una ventana y en cabestrillo mi brazo izquierdo, ví llegar el triste convoy que retiraban de las líneas de combate.

A lo lejos retumbaban acompasados los estampidos de los cañones y había sobre el cielo una clara sonrisa de otoño, que nos hacía olvidar las luchas de la tierra para pensar en un cielo de inefables bondades.

Entre la triste caravana de los heridos, moribundos unos, graves otros y bastantes leves, vi llegar en una camilla, horriblemente destruido por las balas moras, a un muchachete pálido, que al pronto no pude reconocer; acudieron los sanitarios para prestarle sus consuelos y al acercarse la camilla pude distinguirlo mejor. Quedé asombrado; aquel humano despojo que ostentaba el uniforme de la Legión era mi buen amigo Candelita, el chulillo postinero que vendía periódicos a la puerta de la Universidad.

Descendí del tren lleno de sorpresa, y mientras médicos y practicantes rectificaban la cura de urgencia que le había sido hecha en la línea de fuego, yo me arrodillé ante el cuerpo inanimado del muchacho infeliz, que, en una noche de mayo, y allá en la urbe madrileña, faltárame a una cita; encontrábalo ahora caído en brazos de la muerte, vistiendo el honroso uniforme de los legionarios audaces...



— Es el tambor más valiente de la Legión—me dijo otro herido que ostentaba el mismo uniforme, al ver mi interés por el muchachito destrozado—. Y continuó:

— Se portó como un valiente de veras; fué al cargar sobre Taxuda; nosotros caíamos ciegos sobre el enemigo a bayoneta calada y él corría tras de nosotros atronando el espacio con sus redobles de tambor. Y me parece que la «diña»; está acribillado a balazos.

Candelita suspiraba trabajosamente. Abría de vez en vez los ojos, en cuyas pupilas se reflejaba una débil luminosidad, como chispazo postrero. No se quejaba, y eso que la cura era muy dolorosa. Tenía atravesado el costado derecho y otra bala le había perforado por debajo del corazón.

Yo estaba emocionadísimo; quise preguntar al compañero legionario y no acerté a decir palabra.

La ensangrentada guerrera del muchacho yacía a los pies de la camilla. Terminaron los médicos la operación; un practicante puso sobre los labios del herido un algodón empapado en reanimantes líquidos. Candelita abrió los ojos y miró al soldado como agradeciendo su solicitud; y al cerrarlos, sus ojos se encontraron con los míos. Yo apenas respiraba, tal era mi emoción. El muchacho me miró fijamente, hubo en sus ojos una llamarada postrera y tomándome la mano me apretó con fuerza, intentando buscarse en el pecho algo que allí no tenía. Rápido, adiviné su pensamiento y le acerqué la ensangrentada guerrera; trabajosamente buscó en sus bolsillos, sacó un paquetito mugriento, que al principio no supe lo que era, y lo puso en mi mano. Volvió a apretarme fuertemente. Volvió a lucir la intensa llamarada en sus ojillos amortiguados, y sin decir palabra, agitándose como un pajarillo temblón, dobló la cabeza sobre el hombro izquierdo y se durmió para siempre...

Yo no pude contener el raudal de mis lágrimas, y grandemente emocionado besé su pálida frente, sobre la que todavía aquel mechón de pelo negrísimo era como una simpática interrogación.

Y en la suave actitud de su dormir eterno, con los brazos tendidos a lo largo, la cabeza inclinada y los labios ligeramente contraídos, dijérase un Cristo yacente de nuestras viejas catedrales; hasta la herida del costado hacía más patente la divina semejanza.

CANDELITA

Busqué al compañero legionario y hube de preguntarle noticias del bravo tambor. No pudo decirme todo lo que yo deseaba. Sólo sabía que llegó

al comenzar la campaña, en los primeros días de agosto; era un muchacho simpático que siempre estaba triste. Unicamente los días de combate, cuando el peligro era mayor, el muchacho poníase contento. Rehufaba la charla de los demás y era impropio de sus años el verle tan solo y tan triste, como si tuviera una espina clavada en el corazón.

— ¡Era un valiente ese muchacho! fueron las últimas palabras que el compañero legionario dejó caer sobre el cadáver de Candelita.

— ¡Era un valiente! — dijeron los demás; y todos pensamos que ese sólo era el epitafio que dignamente le cuadraba.

Y aquí estoy en esta tibia sala del Hospital de la Cruz Roja, donde manos femeninas, manos de querubes celestiales cuidan y ordenan todo lo que me concierne.

La leve herida de mi brazo, a causa sin duda de las emociones recibidas, no cicatriza tan pronto como debiera y a más me produce casi todos los días una fiebre pertinaz que quema mi carne y exalta mi alma.

Sólo la suave quietud de esta sala propicia, donde parece que me hallo en algún rincón

del paraíso, me dan fuerzas para sobrellevar los tormentos de mi curación, más lenta de lo que fuera de desear.

Aquí estoy junto al balcón, admirando la dulce agonía de la tarde que pone sobre el cielo intensamente azul, y por el que cabalgan tenues nubes, palideces de oro viejo, que son en el horizonte lejano como brochazos de púrpura llameante.

Y estoy repasando el paquetito de cartas que Candelita me entregara en su agonía; han desaparecido todos los misterios que rodeaban la vida del simpático muchacho. Esas cartas revelan todo el poema de su trágica vida, rota prematuramente por una bala piadosa, más piadosa que la vil mujerzuela que jugueteó con sus ensueños y sus ambiciones, con todo lo hermoso y lo grande que había en su alma, porque «¡también la gente del pueblo tiene su corazoncito!»

R. SANDOVALES DE PEAL

♦♦♦

DESNUDOS ARTÍSTICOS FEMENINOS

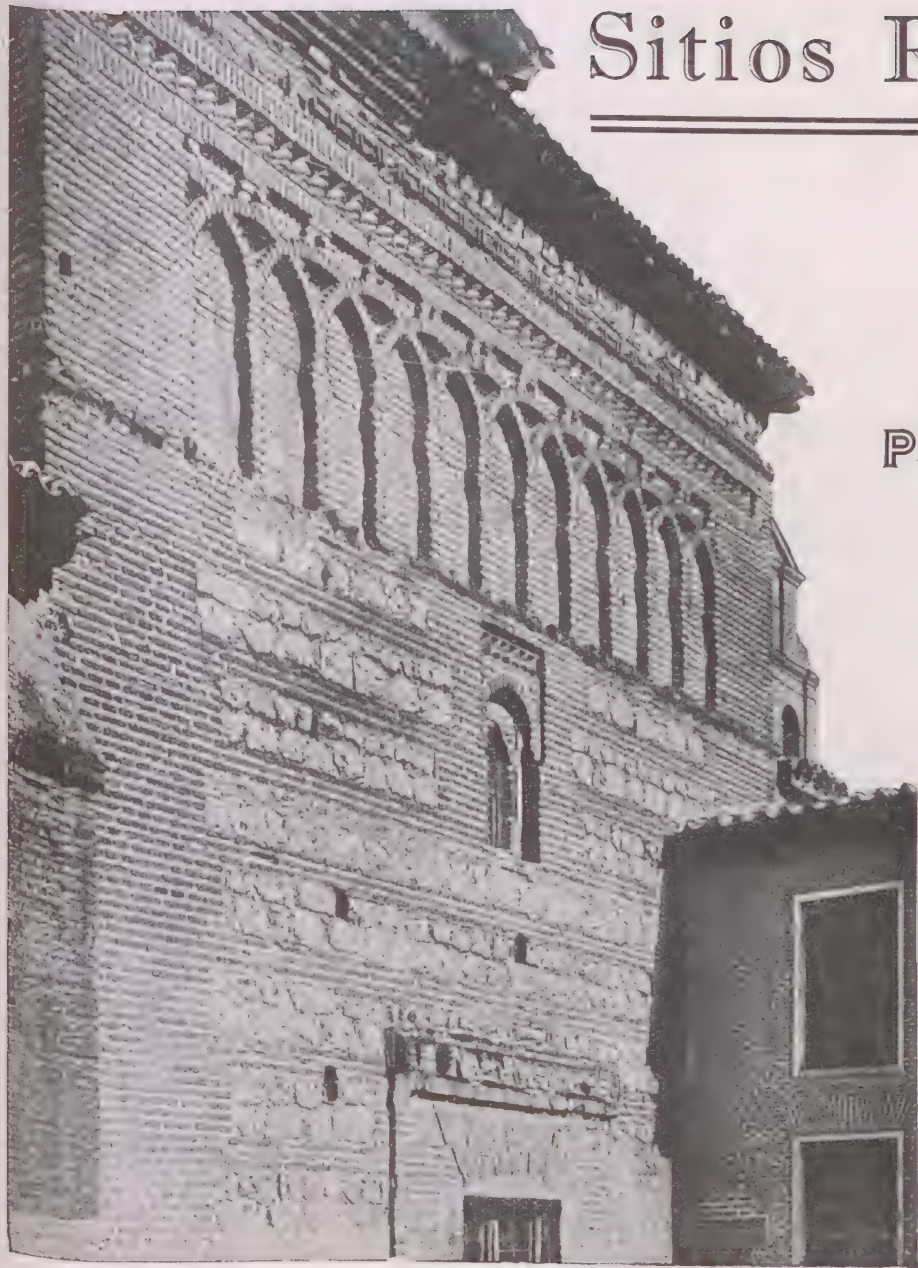
Convenientes para pintores, escultores, etc. Surtidos "fotos" elegidas, diez pesetas. Sellos Correos españoles. Contra reembolso, once pesetas. Escribid: "Excelsior". Poste restante Central. Pau (Francia).

LEA USTED EL PROXIMO NUMERO

DE

COSMÓPOLIS

Sitios Reales de España



PALACIO DE ALFONSO XI EN TORDESILLAS

*Un muro del viejo Palacio
de Tordesillas.*

MUCHO se han ocupado los cronistas e investigadores de las modas moriscas entre los cristianos de la España del siglo XIV. Después de seiscientos años de convivencia entre musulmanes y cristianos dentro de nuestra Península, era inevitable, aunque fuesen encarnizados enemigos, que las artes, industrias y costumbres de unos y otros se influyeran recíprocamente, dando origen al mozarabismo y mudejarismo. Todavía existen en las llanuras castellanas muchos monumentos civiles construidos por artistas más o menos musulmanizados, como el palacio de doña María de Padilla, en Astudillo (Palencia) o el de Enrique IV, en Segovia; pero superando a todos los de la región por la multiplicidad de elementos y lo exquisito de sus labores, y desentonando quizá con la rudeza castellana, está el Palacio de Alfonso XI, en Tordesillas (Valladolid), hoy Real Monasterio de Santa Clara, que constituye un monumento de capital importancia para la historia del arte español.

Pero la clausura del monasterio, que desde tiempo de Pedro el Cruel viene ocupando el regio Alcázar, ha mantenido en secreto durante largos años sus interesantes bellezas; por fuerza tenían que ser imprecisas y deficientes las referencias de cuantos intentaron describirlos y lo que es peor, al copiarse unos a otros, se cometieron errores de bulto, hasta que en 1912, habiendo conseguido el arquitecto, señor Lampérez, un permiso especial para penetrar en la clausura, publicó su interesantísima monografía, base y fundamento de cuanto hoy sabemos acerca de este monumento capital del mudejarismo castellano. Disipadas las nebulosas, resulta comprobado por las lápidas de su fachada, que lo fundó

Alfonso XI poco después de la victoria del Salado entre los años 1340 y 44; más tarde lo escogió Pedro I de Castilla para aposentar a su amada doña María de Padilla, a cuya muerte dispuso en su testamento que el regio alcázar, testigo de sus ilícitos amores, se convirtiese en convento de monjas clarisas.

No es posible reconstruir idealmente la disposición primitiva del palacio, por las modificaciones y arreglos de que ha sido objeto; hoy es un conglomerado de construcciones de distintas épocas y estilos, confundiendo las obras mahometanas con las góticas de los siglos XIV y XV y las abarrocadas y antiestéticas del XVIII. Es de suponer que, en disposición general, sería la ordinaria en los palacios moriscos, basada sobre grandes patios con galerías y tarbeas cuadradas a los lados.

Dos puertas de estilo mudéjar, situadas en los extremos de un pasadizo, conducían a una explanada o plaza de armas en cuyo fondo se levantaba la fachada principal del palacio; el tipo de composición de ésta es corriente en Toledo y perdura todo el siglo XIV. Consiste en una zona baja de aparejo almohadillado, como esporádica en la Arquitectura hispanomahometana, que sólo se repite tímidamente en el Alcázar de Sevilla; puerta dintelada con grandes dovelas alternativamente lisas y ornamentadas; una faja horizontal con inscripción árabe; una zona rectangular altamente decorativa, en cuyos lados menores aparecen sendas llaves grabadas en hueco con restos de cerámica vidriada; simbolizan el poder de abrir las puertas del cielo concedido a Mahoma y se encuentran también en otras puertas de la Alhambra, Generalife, Málaga, etc. A derecha e izquierda, dos lápidas, simétricamente colocadas,

contienen largas inscripciones en caracteres monacales del siglo XIV. En la zona superior de la fachada se apoya, mediante finas columnitas, un ajimez de arcos lobulados coronado por un paño de entrelazos curvilíneos con restos de cerámica vidriada y franqueado por dos fajas salientes de piedra que, arrancando del suelo, suben hasta lo alto de la fachada y sustentan en su remate unas ménsulas muy voladas. Esta fachada, obra de artistas sevillanos y moros puros más que de mudéjares, da paso a una pequeña estancia morisca que hoy sirve de locutorio y originariamente debió ser zaguán o vestíbulo. Es de planta cuadrada; los muros, rebajados en su parte inferior, llevan adosados arcos semicirculares polilobulados, sostenidos por pilastras, y cubre la habitación una bóveda de crucería con nervios diagonales, que seguramente vendría a sustituir

el primitivo techo plano de vigería, característicos de las construcciones moriscas. La decoración, de singular hermosura, consiste en grandes recuadros de finísimo ataurique con inscripciones árabigas y lacerías en cuyos centros hay siluetas de guerreros, ciervos y animales fantásticos policromados, constituyendo un conjunto decorativo de gusto marcadamente oriental que acusa la mano de un artista árabe puro.

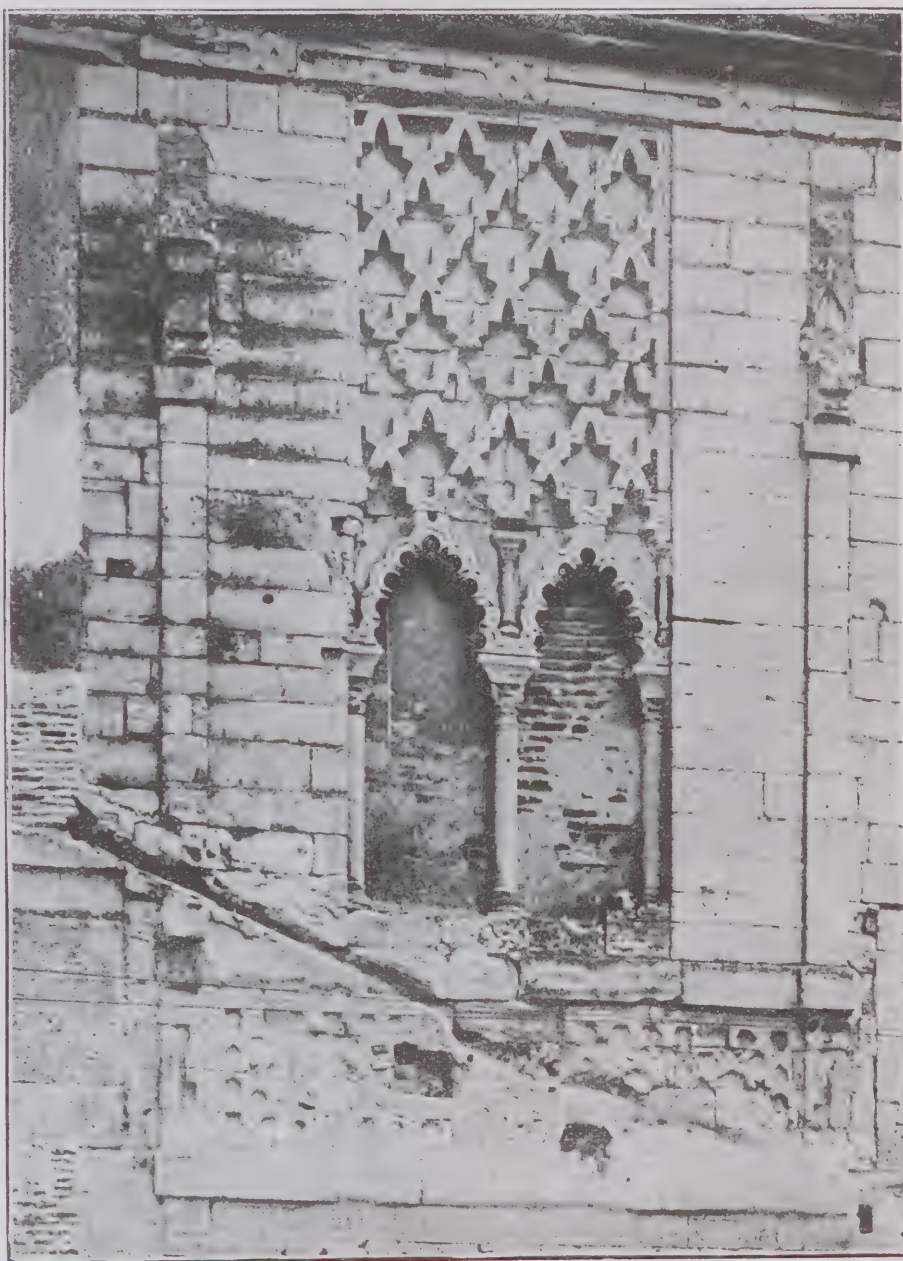
El *Patio Árabe*, al que aluden con fantásticas o disparatadas descripciones casi todos los autores que han ocupado este palacio, es una pieza pequeña pero de extraordinaria importancia, por tratarse de un ejemplar quizá único en Castilla la Vieja, cuyo clima durísimo armoniza mal con este género de dependencias ideadas para países de más benigna temperatura. Es de planta cuadrada, cercado por una galería de dos arcos gemelos en cada lado apoyados en una columna de mármol con capiteles compuestos o con zapatas. La decoración de las enjutas, así como la del ancho friso que corre en el interior de las galerías, representa sobre un fondo de ataurique estilizado grandes hojas de higuera muy naturalistas y vástagos con el fruto, que recuerdan el estilo toledano. En el muro de la izquierda, dando paso a la *Capilla Dorada*, se abre una bellísima puerta de arco lobulado, cuyo alfiz, con labor de ataurique análoga a la anterior, está bordeado por una cenefa con inscripción de caracteres monacales, y es una invocación religiosa.

La *Capilla Dorada* es sin duda el ejemplar más típico de los santuarios mudéjares inspirados en las raudas o antesalas mihrabes mahometanas; existen varios en Castilla; pero el de Tordesillas, reproducción del mirab de la mezquita de Córdoba, aventaja a todos por su antigüedad y pureza del estilo. La fachada principal, de ladrillo y mampostería, es de clásico abolengo toledano, recordando las de Santiago y Santa Fe en la ciudad imperial. La disposición interior acusa su legítima estirpe mahometana: planta cuadrada; columnas adosadas a los muros sobre los que cargan arquerías compuestas de arcos combinados: apuntados lobulados y de herraduras; estas arquerías son únicas en todo el mudéjar hasta la fecha conocido; cambio de la planta cuadrada a la circular por medio de trom-

Sitios Reales de España

pas que es el sistema típicamente mahometano y cúpula semiesférica adornada y con lacería de ladrillo de un interés extraordinario.

La capilla estuvo orientada desde su construcción mirando a Levante, como lo demuestra la composición del testero, cobijando el altar bajo el hueco de un gran arco túbido apuntado. La falta de espacio nos impide ocuparnos de los problemas que suscita esta capilla de estilo musulmán destinada al culto cristiano, cuando en todos los palacios mudéjares de Sevilla y Toledo se emplea siempre el estilo gótico, por considerar el de los infieles como una profanación; pero, en realidad, carecemos de otros palacios mudéjares del siglo XIV para establecer comparaciones legítimas, y pudiera ser que semejantes escrúpulos no hubieran aparecido hasta los avanzados tiempos de los Reyes Católicos.



Precioso ventanal en ruinas, del Palacio de Alfonso XI

La *Iglesia mayor* empezó a construirse, según los documentos, en el año 1363; primitivamente fué de una sola nave, dividida en cinco tramos, cuyos elementos muestran la timidez y frialdad de la arquitectura gótica en la segunda mitad del siglo XIV. Posteriormente se le dió forma de cruz aritmética, construyendo por el lado del Evangelio unas sencillas capillitas y por el de la Epístola otras bellísimas, fundada por Fernando López de Saldaña, contador de Juan II, construida en 1430 a 35, en ese florido estilo alemán-borgoñón, tan pomposo y exuberante, del que es una de las más elegantes manifestaciones, debida, en opinión de Gómez Moreno, al maestro aparejador allí enterrado, Guillén de Roan, dirigido por el famoso arquitecto Joosken de Utrecht. Tiene dos tramos abiertos a la nave por amplios arcos; bóvedas de crucería y hermosas ventanas con claraboyas; la zona está ocupada por arcos sepulcrales con tracerías bellísimas que cobijan interesantes estatuas yacentes y en la alta hay un apostolado de gran valor artístico.

La *sacristía*, situada al lado del Evangelio es una estancia de estilo mudéjar análoga a la *Capilla Dorada*: planta cuadrada, muros vaciados por nichos de arco apuntado y tránsito a la planta octogonal por trompas de semibóvedas de aristas que suponen la cúpula; sin embargo,

la cubierta es de bóveda estrellada de crucería, lo que sin duda obedece a ulteriores reparaciones de algún saloncete del primitivo palacio, y es posible que, bajo la espesísima capa de cal que la cubre, nos aguarden algunas sorpresas.

En el siglo XVIII sufrió el edificio una reconstrucción casi total, construyéndose en esta época el patio del Vergel, rectorio, sala capitular, de visitas, el Real, el Noviciado y otras dependencias, todas ellas de gusto abarrocado tan detestable que no merecen especial descripción.

Seguramente existen todavía ocultos por patios y estancias importantes elementos de arte mudéjar que nos reservan grandes sorpresas para el día en que se emprenda una restauración científica y cuidadosa de este interesantísimo palacio.

(Texto y fotografías facilitados por el Patronato Nacional de Turismo.)

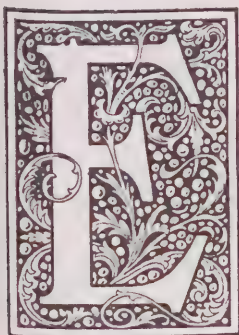
PANORAMA TEATRAL

Los estrenos de marzo



Serrano Anguita

(Apunte de A. Durá)



En sus postrimerías ya la temporada invernal, todos los teatros han tenido que reforzar sus carteles, agotadas las obras de éxito, que no faltaron, durante la cuesta clásica del inclemente Enero y los estrenos se han sucedido durante el pasado mes, en el que ha habido de todo, como en la viña del Señor, pero sin que los éxitos se dejaran ganar la partida por los fracasos.

Lara, después de su triunfal *Para ti es el mundo*, ve camppear en su cartel un éxito, si no igual, casi parecido, que ya es decir. El de *Manos de Plata*, comedia con que Francisco Serrano Anguita vuelve a ofrecernos el fruto de su observación y habilidad.

Porque *Manos de Plata*, comedia en la que no falta el sentimiento, es, sin embargo, eso: observación y habilidad.

El éxito fué claro desde el primer acto. Había comedia — mejor, desde luego, en la primera mitad — y la gente no quiso saber más. Ni la crítica tampoco. Démoslo todo por bueno, que mucho hay en la obra y mucho hubo — y debe seguir habiendo — en la interpretación. Manolo González, Leocadia Alba, Vico, la Catalá, Carmencita Carbonell, Gaspar Campos, llevan ya en sí cuantos elogios quepan.

Pero, luego de aplaudir a Serrano Anguita y a sus *Manos de Plata*, dediquemos un recuerdo a don Jacinto y a su comedia *El hijo del Polichinela*, estre-

nada hace dos años en este mismo teatro, y sin los cuales es posible que no hubiéramos podido gustar y aplaudir el fino arte de que hace gala en su obra el notable escritor y gran periodista que es Serrano Anguita.

—

En el Español, Francisco de Vía alcanzó un éxito bien merecido. Ese éxito que, todos los que andamos por los teatros, estábamos deseando que consiguiera y que ya se tardaba, con merecerlo tanto.

Que en el señor Vía había un autor de empuje, lo sabíamos todos. Sus éxitos anteriores, sólo nublados por pequeños lunares, habían servido más que para afianzar las obras que iban poco a poco consiguiéndolos, para poner de relieve las posibilidades artísticas de este escritor.

De haber querido él hacer ciertas concesiones al público o a la moda, digámoslo así, habría triunfado desde el primer instante. No quiso hacerlas, prefiriendo el camino largo y el éxito de *Peleles*, comedia plena de originalidad, ha venido a darle la razón. Vale más triunfar así: es decir, plenamente.

Peleles es la obra de un autor dramático al que esperan, sin duda, clamorosos triunfos en la escena española.

—

Porvenir al que no creemos, en cambio, llamados a los autores de *Una muchacha de vanguardia*, comedia en tres actos, estrenada en la Princesa por Camila Quiroga y en la que, si bien hay cierta gracia, es más hija de la hechura que del ingenio.

Sus autores, los señores Burgos y Custodio, han demostrado una vez más su habilidad, pero ella sola no basta para conseguir — y merecer — la atención de la gente. Es preciso



Francisco Vía

PANORAMA

tener algo que decirle al público. Algo, si no nuevo, que tenga al menos un acento personal. Y los señores Burgos y Custodio, hasta hoy, por lo menos, no han acertado a entonar «su canción» todavía.

Por ello, *Una muchacha de vanguardia* que pudo ser, según parecían prometer ciertos afortunados momentos del primer acto, una buena comedia de tono llano, quedó en una más, sin personalidad ni fuerza, después de la desgraciada jornada segunda, de cuyos pecados no pudo absolverla un tercer acto bastante más discreto.

Tras unos meses de inusitado silencio, Jacinto Guerrero ha vuelto a refrescar su popularidad y su simpatía con *La rosa del azafrán*, zarzuela en dos actos, libro de los señores Romero y Fernández Shaw, estrenada en el Calderón.

La nueva obra, que ha conseguido un franco éxito, es, antes que nada, un modelo de equilibrio y medida. Los libretistas son dos autores puramente dramáticos. El músico es un compositor formalmente cómico. (No se olvide que la comicidad, si es siempre gracia y ligereza, lo es más aún en la música que en el libro.)

La difícil colaboración ha producido esta vez una obra ponderada, sobre todo en el segundo acto, de mejores cualidades que el primero, que forzosamente tenía



El maestro Guerrero

TEATRAL

que satisfacer como así ha sucedido.

En la partitura, toda ella cuidadosamente trabajada, sobresalen tres números del más puro «guerrerismo». La ronda cómica, el coro de las espigadoras y la escena del viudo y las aspirantes a que deje de serlo.

En el libro, la figura más desdibujada y caprichosa, verdadero lunar de la comedia, es la encomendada al barítono, al que sólo aciertan a salvar la voz de Sagi y la música de Guerrero.

De todas formas, para los señores Romero y Fernández Shaw representa también una buena jornada *La rosa del azafrán*.

Finalmente, Antonio Paso nos ha dedicado desde el escenario de la Comedia una paparrucha. Muy graciosa, muy movida..., llena de intención, pero una paparrucha. Eso lo sabe él mejor que nadie.

Y hasta es posible que, además de saberlo, lo sienta.

Como lo sentimos nosotros, seguros como estamos de que si el señor Paso se decidiera un día a trabajar con reposo, podría regalarnos con más de una pequeña comedia maestra. Para conseguirla, le sobran habilidad, gracejo y fina observación.

Pero como, por lo visto, no hay modo de hacerle empujarse «a fondo», tenemos que conformarnos con cosas como ésta de *Detente, Clemente*, que salvaron, a fuerza de valer ellos mucho, los actores cómicos del teatro de la Comedia.

JUAN DE BAEZA

INDICE DE OTROS ESTRENOS

Los naranjales, de Sevilla y Hernández Mir, sainete en un acto con música de Balaguer, aplaudido en Fontalba. *La bomba*, de Loygorri y Lozano, música de Alonso, en un acto, que lo fué en Eslava. *Córdoba, la Sultana*, tres actos, que firman los señores Mauri y Prada, pero de los que tiene la culpa *La copla andaluza*, aplaudida en Pavón, y *Calvarios ignotos*, de don César Martínez, estrenado en Maravillas. *Los pocholos*, de Luis de Vargas, no gustaron en el Cómico. Otra vez será.



Una escena de la «Rosa del azafrán»

UN HOMBRE RECUERDA SU PASADO

Novela por M. Constantin-Weyer

Obra que obtuvo el Premio Goncourt 1928

Traducida al español por A. P. - Copyright Agence Littéraire Internationale, 4 et 6, Place du Panthéon. París - Derechos adquiridos para España y la América latina por la «Editorial Precioso».

Ilustraciones de Perals.



(Continuación)

cuchillo, me los tendió. Mientras yo sacaba la pipa, dejó momentáneamente de ocuparse de mí, y vi que dirigía una mirada de hombre entendido a mis perros, echados y ocupadísimos en comer nieve.

Había terminado casi de llenar mi pipa, cuando empezó a fijarse en el asiento, desde luego incomprensible, sobre el cual nos hallábamos sentados uno al lado de otro. Se preguntaba qué podría ser aquel cilindro largo de hielo amarrado a un trineo improvisado. Para mí, la cosa era muy natural. Al menos, me había parecido muy natural hasta entonces. En aquel momento me di cuenta de lo irrespetuoso que era utilizar como asiento a un cadáver. Y, levantándome, dije:

—Los restos de mi compañero, muerto de frío y de cansancio. Los traigo conmigo.

Sus hombros se estremecieron, y no de frío. Pero aquello no duró más que un segundo. Se levantó sin precipitación y, quitándose el gorro de nutria, descubrió una bella cabeza de frente poderosa. Noté en su mirada una rara profundidad.

Haciendo una amplia señal de la cruz, le oí decir en voz alta:

—*De profundis clamavi a te Domine...*

Cuando respondí *Amén* e hice también la señal de la cruz—¡qué cosas tan antiguas se agitaban en mí!—, me dijo, en francés, *naturalmente*:

—¿Es usted católico?

Le respondí que lo era.

—¿Y él?

—Sí, padre. ¿Cómo podía ser otra cosa aquel hombre que atravesaba con tan tranquila majestad aquel reino de la Desolación y que silabeaba con tal acento el fúnebre salmo?... Más que eso: me expresó su deseo de que se le diera cristiana sepultura, y por eso, desde hace muchas semanas, tiro, sobre la nieve, de esa carga.

—¡Pobre hijo mío!...

No dijo más. Meditó un instante. Un instante muy breve. Tampoco él perdía el tiempo en palabras inútiles. Era uno de aquellos misioneros de espíritu alegre e inflexible, para los cuales la acción es la verdadera hermana del ensueño que se han formado. Y echando su ligero hato sobre el trineo de cabecera, se unció al cadáver y dijo:

—Ahora en marcha. ¡Y ciento treinta y dos! (*Hizo sonar alegremente la exclamación heredada de Mgr Tasché y su delicioso acento canadiense...*) Recto hacia el Oeste, si no queremos extraviarnos.

Quise coger otra vez mi carga pero dijo:

—¡Vamos, vamos! *Badrez moie pas!* Usted se cargó ya algo a guisa de indulgencia. (Se sonrió.) Supongo que sabe usted que las buenas acciones para con los muertos figuran entre las obras de misericordia. Más tarde cuando ajuste usted sus cuentas con Dios, esto le servirá de mucho. Menos años de Purgatorio. Ahora deje obrar al sacerdote.

Me incliné. Todo lo más que obtuve de él—y a duras penas—fue que emprendiese el camino. Constantemente me indicaba la dirección. Era como si su cerebro hubiera contenido una brújula.

Tiraba alegremente de su carga. Era uno de esos hermosos tipos canadienses, hijos de las provincias del Oeste de Francia, verdaderos descendientes de la sangre normanda, huesudos y musculosos, gigantesco, y con una fuerza a la vez flexible y nerviosa. Yo me vanagloriaba de poseer una fuerza regular y de ser más resistente que la mayoría de los hombres. (Acababa de demostrármelo a mí mismo.) Pero ¿qué podía yo representar al lado de un hombre como aquel que hallaba el medio,

a pesar de la carga del trineo, de sostener, a lo largo del camino, una animada conversación, divertida e ingeniosa, pasando del puro francés a la jerga mestiza (el decía: *metiff*), o esmaltando una anécdota pintoresca con voces crees, o chippewayanas, hábilmente escogidas, y en la medida necesaria para excitar la imaginación y dar relieve extraordinario a sus ideas?

Imaginad ahora, adosadas a un bosque, dos cabañitas de troncos escuadrados. Eran la iglesia y el presbiterio. Hay una empalizada, medio hundida en la nieve, y podemos suponer que se trata de una huerta. Un arroyuelo encajonado; fluye, precisamente, en lo bajo del bosque de espinos, de apiceas y de stugas, todo de terciopelo azul oscuro y gris claro. Yo dije que el arroyuelo mana, pero habréis comprendido que no mana más que en verano. Esta tarde, cuando nosotros llegamos, no había despertado aún de su largo sueño invernal, y temblaba todavía—se le oye revolverse y hacer crujir su hielo—bajo las azules sábanas de nieve...

Naturalmente, los perros del presbiterio ladraron, y los nuestros respondieron. Entonces se abrió una puerta, por la cual salió, desafiando al frío, un vaho de plata sublimada, y Juan Bautista, el anciano mestizo, agitó mucho los brazos.

—¡Ah, padre! ¡Sepa usted que con ese proceder va usted a morir el día menos pensado!... ¿Es razonable que un hombre como usted, sin igual—seguro que no se encontraría otro como usted—, se marche todos los días a vagabundear por la nieve?

El presbiterio constaba de una estancia única, de lo más rústico. El padre Laroyale, oblato de María Inmaculada, hacía la comida con la ayuda de Juan Bautista. Si Juan Bautista pelaba las patatas (sembradas y recogidas en verano por el misionero y su acompañante), el padre amasaba el pan... cuando tenían harina. Después de la comida de la noche decía en voz alta una larga plegaria, a la cual respondía el mestizo, y después, los dos hombres plegaban sus mantas y se acostaban, magníficamente miserables, sobre el suelo de tierra apisonada.

Aquella ausencia de cuatro días, de la cual volvía, era por haber ido a bautizar salvajes que morían de viruelas, a ochenta millas de allí. Y para no cansar a sus perros, el sacerdote se había marchado tranquilamente, sobre sus raquetas, llevándose los tesoros sagrados y algunos víveres en una manta atada con un cordel a su espalda.

Supe que se le había helado el dedo gordo del pie el invierno anterior. Juan Bautista se lo amputó, con la ayuda de una navaja de afeitar, vieja, mientras el paciente, con los dientes apretados, pasaba las cuentas de su rosario sin quejarse. Su pie mutilado no le impedía calzar la raqueta.

La iglesita estaba a la misma temperatura que el exterior, y el cadáver no corría peligro de deshelerse; no obstante, a pesar del cansancio del día, el misionero insistió en velar solo al muerto. «En su casa era el amo—decía—, y, además, ya teníamos nuestra parte de sacrificio con dormir sobre el duro suelo.» (Esto fué dicho con sonrisa infantil.)

... Cuando desperté, después de un largo sueño, y de almorzar unas patatas cocidas y algo de caza, con pan, cuyo sabor se me había olvidado ya, vi que Juan Bautista había pasado también la noche en vela. En la dura tierra helada, amontonada sobre la nieve en gruesos terrones, duros y compactos, tenían abierta a hachazos una fosa.

En la pequeña iglesita rústica, donde la sagrada piedra estaba colocada sobre humildes tajos escuadrados con el hacha, zumbó un calorí-

fero. Vestido con pieles de alce curtidas al humo, bordadas con colores pálidos, guarnecidas en los brazos y en los hombros con anchas franjas, Juan Bautista, con sus cabellos negros y lacios trenzados, a la manera india, que formaban marcos a su cara amarillenta, de ojos oblicuos, era un monaguillo fantástico. La cara del misionero resplandecía de palidez mística entre los adornos negros. Irritados por el insomnio, sus ojos brillaban con fulgor profundo, mientras las preces del rito romano llenaban con sus ecos la humilde capilla, produciendo, de pronto, el estallido de sus límites, en una magnífica explosión hacia lo infinito. De este modo se encontraba cumplido el supremo deseo de Pablo Durand de descansar en tierra sagrada.

* * *

Seis horas de rápida carrera, guiado por Juan Bautista, me pusieron sobre un camino trillado que, según el mestizo, tenía que llevarme entre días a Athabaska Landing.

Y volví a ser el viajero solitario de otras veces.

Pero ya mi viaje estaba exento de complicaciones. Quise, en vano, evocar la partida, a lo largo del riachuelo Athabaska con mi compañero, cuya imagen misma se manifestaba ahora rebelde a todas las resurrecciones... Después, la caminata oblicua hacia el Nordeste, porque una noche, ante el fuego del vivaque, un salvaje viejo, embozado en su abigarrada manta, nos contó que sus primos, que tenían una deuda enorme con la Compañía de la Bahía de Hudson, venderían seguramente a los tratantes sueltos... Después, aquel regreso...

* * *

... Athabaska Landing alzaba, sobre las escarpadas márgenes del río, su Misión y algunos atrevidos campamentos de barracas. Un contratista yanqui de nariz acaballada iba a caza de propiedades.

—Por aquí hay petróleo—me dijo—. A lo largo de todo este río se le ve surgir de la tierra. Ha debido usted tomar, sin duda, como combustible un escape de gas natural... ¿Y qué me dice usted de las arenas bituminosas? Yo compro terrenos aquí y voy a empezar a hacer lotes. Si se hace el ferrocarril, yo seré el primero.

Con el kodak en la mano, tomaba fotografías, una tras otra, para demostrar con imágenes la realidad de sus propiedades. El mecanismo de su negocio me era familiar. Imaginaba a Hugh. S. Latimer, escondido tras las columnas de publicidad, en la octogésimasexta, la cuadragésima segunda y la décimaquinta página de los periódicos, haciendo brillar a los ojos de la gente los encantos de una rápida fortuna. En Winnipeg, en Brandon, en Regina, en Moose Jaw, en Medicine Hat, en Calgary, en Edmonton, en Príncipe Alberto, en Saskatoon, se expondría en una fachada el dibujo a rayas encarnadas de todas las probabilidades de con-

Un hombre recuerda su pasado

centración de líneas férreas hacia aquel punto, adonde no se podía llegar todavía en canoa. Un plano impreso en azul representaría el terreno repartido en lotes. Los representantes, desprovistos de toda timidez, cogerían por el brazo al incauto fascinado por aquella teatralidad. Se lo llevarían a un centro. Sentado en un sillón movable, con los «documentos» en la mano, un orador demostraría las excelencias del negocio. Y todo ello terminaría en una venta, en la cual, acaso fuera posible que algún día encontrara el comprador un beneficio importante; pero que, en todo caso, ofrecía desde entonces a Hugh. S. Latimer y a sus vendedores, en comisión, una remuneración considerable para la audacia del capitalista y la facundia de sus empleados.

* * *

En Edmonton tropecé primero con algunas dificultades para vender. Llegaba demasiado tarde (según decían mis clientes habituales). Tenían grandes reservas de pieles. Imposible comprar... No obstante, para complacerme... Pero ¡ese precio, no! ¡Ese precio, no!

Así me habló Josuah Briggs, con los ojos protegidos por sus lentes de concha y los pies encima de su mesa de despacho. Su cara alegre, abrigada por el alcohol, adquirió una expresión de profunda tristeza al ofrecerme un precio verdaderamente irrisorio. Mac Murray, su socio, que era traba, delgado, serio y sentencioso, confirmó lo dicho por Briggs. Oyéndole, creería cualquiera que todas las señoras del mundo, en un impulso de lástima hacia los pobres animales del Norte, habían renunciado a llevar pieles.

—La moda pasa, señor Monge. La moda pasa. Y esto es muy triste. Pero tome un cigarro, señor Monge. Como dice Job: *Lo que es soso, ¿puede comerse sin sal? ¿Sabe a algo la clara de huevo?*

Y se dejó caer en su butaca con un gesto trágico.

A decir verdad, yo estaba acostumbrado a aquel paso de comedia. Pero nunca lo habían llevado tan lejos. Así, pues, imaginé realmente, en el primer momento, que la moda sentía un nuevo capricho, y, diciéndoles que tenía que pensarlo, me despedí de ellos.

Anduve por las calles, y vi la silueta de mi amigo Angus Shawn

policía. Sus diez pies y una pulgada de estatura perdieron toda su majestad cuando me vió. Se deshizo en saludos cordiales y deferentes. Su consideración hacia mí procedía de nuestro primer encuentro, algunos años antes. En aquel entonces, me había arrancado a los abrazos más apasionados a un farol de gas. (No me encontraba en estado de saber en aquel momento quién había comenzado, si el farol o yo.) Y juzgando, sin duda, aquellas demostraciones de afecto absolutamente *improper*, intervino. Le dije la dirección de un buen hotel, y en seguida sobrevino el respeto.



IPERAZO.

Él mismo me acompañó en un trineo de alquiler. Una caja de puros Henry Clay, que le envié pocos días después, acabó de ennoblecerme a sus ojos.

—¿Cómo van los negocios en Edmonton?—le pregunté—. Mal su pongo, ¿verdad?

—¡Ni mucho menos! Nunca he recogido tanto borracho como en estas quince o veinte noches últimas. Y todo, con los bolsillos llenos de dinero. Bien es verdad que nunca estuvo tan alto el precio de las pieles.

Al separarme de Shawn, después de haber bebido con él cuatro onzas de whisky y de soda, miré algunos escaparates. No me pareció, en efecto, que el pesimismo de Briggs y de Mac Murray estuviese justificado. Las estolas de visón, los cuellos de marta y de pekan, los abrigos de nutria lucían precios respetables. Y, no obstante, estábamos a fines de invierno, en el momento de los saldos de primavera.

Volví a subir a casa de Briggs y Mac Murray. Cuando abrí la puerta, todavía se sonreían. Pero, apenas me reconocieron, volvieron a poner caras lúgubres. Mac Murray, sobre todo, estaba inimitable. Cualquiera hubiese creído que se disponía a enterrar a toda su familia. Briggs no lo hacía tan bien, pues no hay receta capaz de hacer desaparecer inmediatamente ese tono demasiado alegre de loza sonrosada—ligeramente resquebrajada—que le dieron el cigarro y el whisky combinados. Me lancé al ataque inmediatamente. Iba a despedirme. Me marchaba con mi cargamento, que procuraría vender en Winnipeg y, si allí no, en San Luis... En seguida la consternación de sus caras se transfiguró. Quiero decir que tomó, al fin, apariencias de realidad. Mac Murray me tendió precipitadamente la caja de habanos, mientras, redondeando aún más su cara, enteramente parecida a un queso de Holanda (combinación del amarillo y del rosa), me decía Briggs:

—¡Venga! ¡Venga! ¡Señor Monge! Aun podemos arreglarnos. Con tal de no perder un amigo, somos capaces de hacer un mal negocio. ¡Sí, un mal negocio! ¡Y hasta, ¿verdad, Mac Murray?, nos resignaríamos a perder!... ¡Venga, a los precios del año pasado!...

—Imposible.

En aquel momento, Mac Murray recurrió a una cita bíblica, cuyo significado todavía ignoro, y haciendo pasar su puro del lado derecho al lado izquierdo de su boca, hizo una amable mueca y suspiró:

—Señor Monge, no es usted razonable. ¿Cuánto quiere usted por sus pieles?

Dije un precio, y aquello fué como si hubiese oprimido un resorte. Se levantaron dos manos para rascar dos narices, y ambos socios se miraron. Briggs se levantó y fué a ver otra vez el cargamento, en la habitación donde yo lo dejé en depósito (mediante recibo). Después volvió, se sonrió, extendió un cheque y me lo entregó. Les di una factura en regla, y cuando la dejaron bien guardada en su caja de caudales, volvieron a ponerse otra vez alegres y expansivos. Habían hecho, desde luego, un buen negocio.

* * *

Ordinariamente, mi estancia en Edmonton era una verdadera vuelta a la civilización. Quiero decir que volvía a tener con el alcohol un contacto breve, pero siempre brutal. Lo tomaba como una medicina—o, al menos, tal era la excusa que yo me daba a mí mismo. Me hacía la ilusión de que completaba a maravilla el primer baño, en el cual dejaba, con la suciedad y los vestigios de piel sucia, mi alma de corredor del Gran Norte. Existen, como éste, algunos principios de la escuela de Salerno, que se siguen con cierto placer. Al día siguiente, la brutalidad del efecto me dejaba tales recuerdos, que durante meses no podía soporizar la vista de la más pequeña botella de licor.

Aquella vez apenas probé los condenados productos. Me imaginaba el efecto que podía hacerle a Hannah la presencia de un marido borracho. Si empleaba el palo de

Un hombre recuerda su pasado

la escoba, no le faltaría del todo la razón. Sin embargo, yo no ignoraba que tenía costumbre de ver a su padre, algunas veces, volver con hipo y llenar de un sueño con mal olor de alcohol, un cuarto en desorden, mientras la flaca mistress O'Molloy tomaba a «Good Gracious» por tétigo de que todos los hombres eran lo mismo, es decir, que no valían gran cosa. A lo cual replicaba el rojo, en defensa del coloso dormido, que «el mejor de los hombres no es, a lo mejor, más que un hombre».

Tampoco los teatros baratos, donde hay probabilidades de intimar con alguna muchacha un poco demasiado alegre, me atrajeron. No encontraba ningún placer en enumerar mis deportes a Betsy (que era rubia), a Patricia (que se parecía a una copia mal hecha de Romney), a Solveig (la noruega con apariencia de valquiria), a la riente Gretchen (siempre sentimental), a Julia (que me cantaba canciones parisienses aprendidas del gramófono), a Juana (pronunciada Chin), que, habiendo nacido en Chicago, se vanagloriaba de «batir todos los récords» del mundo con sus veintisiete novios, once de los cuales se habían suicidado por ella... (según decía).

¡No!, ¡decididamente!, no buscaría en Edmonton ninguno de los placeres prohibidos o permitidos, secretos o descubiertos, que ofrecía la población, en la cual la Civilización y la Barbarie se miraban frente a frente bajo un velo hipócrita que encubría, igual que en otras partes, la última palabra del Progreso en materia de libertinaje clandestino y de moralidad aparente.

Betsy, Patricia, Solveig, Gretchen, Julia y Juana no podían todas juntas desvanecer aquella imagen, la única que me llevaba de todo el inmenso Norte, y cuya realidad iba a encontrar dentro de tres días.

Acudió a mi memoria una magnífica frase del viejo Timée: «Tenía las pupilas llenas, no de criaturas impúdicas, sino de una virgen...»

VI

El tren me dejó en el andén desierto, durante un amanecer de estampa japonesa. Casas y bosque, lavados sintéticos de tinta china, bordeadas de una línea verde oscuro, sobre un cielo verde claro. Al Este, entre la cima del bosque y el cielo, un pincel firme y delicado había hecho de un solo trazo, una faja color limón, que iba a ser el día.

Cargué sobre los hombros mi reducido equipaje: un lío de mantas en el cual envolví la ropa, y, con mis carabinas en la mano, emprendí camino para ir a mi casa. ¿De qué me hubiera servido escribir al matrimonio de bretones que accedió a vivir en casa de Pablo, para cuidar de los animales durante nuestra ausencia? Lo probable era que fuesen pocas veces al pueblo para recoger el correo de manos del presuntuoso *postmaster*, que con la pipa en el lado izquierdo de la boca, el hongo ladeado y en mangas de canisa, estaba detrás de su taquilla, en una atmósfera excesivamente caldeada. La distancia que yo tenía que recorrer era aproximadamente de nueve millas.

Tres horas de estampar mis enormes huellas, me llevarían a la meta.

Por lo menos, el tiempo era agradable. La primavera estallaba por todos lados, y parecía que la inmensidad misma de la Naturaleza era demasiado pequeña para contenerla... Una geometría móvil se dibujó en el cielo. Eran ocas, con sus gritos discordantes y continuos, que venían del Sur, en busca de una eterna primavera... Unos tordos de pecho rojo se disputaron la posesión de una zarza... El lomo de skung, negro y blanco, sobresalía de una rodada... Furtivo, un lobo franqueó en tres saltos «el camino real» (empleemos la expresión clásica).

...Despertaron las granjas; ladraron unos perros; las vacas hicieron tintinear sus campanillas..., unas terneras berrearón llamando a sus madres... Entre los árboles,



en el cielo que había cambiado del color verde al azul pálido, fué deshilachándose el humo a merced del viento, como plumón de cisne.

A medida que dejaba atrás una de aquellas tierras recortadas y cosidas a cuadros como para remendar groseramente el desgarrón hecho a la naturaleza por la yunta, mi memoria recordaba el nombre del propietario. Aquel bungalow blanco, con una terraza cubierta pintada de ocre, era la granja de Mason (Mason el rico, como le llamaban). Venido de Ontario con muchos posibles había roturado enteramente no sólo los 160 acres de su *Homestead*, sino las tres cuartas partes de las secciones contiguas que hizo tomar a sus hijos. Había adelantado mucho las labores de otoño y tenía seguramente cuatrocientos acres que, ya rastrillados, se teñían de un agradable color gris bajo la delicada bruma, rosa y plata, de la mañana. Al final del terreno, unas gallinas levantaron el vuelo desde un rastrojo resplandeciente de rocío... Ca-ca-ca-ca, gritaban al salir, y, con sonoro batir de alas, se aplaudían ellas mismas.

Aquella descolorida y elevada casa de tajos pelados, cuyas alfajías, faltas de pintura, habían tomado color de tejas, era la granja de Laflèche, el canadiense. En el patio, ancho y limpio, un hijo de Laflèche, cuya enorme estatura reconocí en su descendiente, extraía agua con una bomba, y su hermano, no menos gigantesco, abrevaba de cara, cuatro caballos enormes, enjaezados con cueros bien cuidados... Vi a una jovencita que brincaba ágilmente entre los charcos, con los cubos de leche recién ordeñada brillando en el extremo de sus brazos.

...Luego recordé que tenía que torcer hacia el Este, siguiendo en la línea en ángulo recto... Allí el camino era peor. El municipio no había tenido dinero bastante para arreglar todas las carreteras del nuevo distrito. Tuve que pasar por el cercado de alambres con pinchos (exponiéndome a desgarrarme el traje nuevo comprado en Edmonton) para no atascarme en una charca bordeada de juncos que cortaba el camino. Una pareja de patos salvajes y otra después, se asustaron lanzando cuás-cuás. Su vuelo a cuello tendido, los llevó unos cien pasos más lejos, a otra charca en la cual se posaron. El azul del cielo se oscureció un poco...

Los brotes de los cauces habían abierto, proyectando sobre las ramas rojas el polvillo verde almendra del follaje naciente. Los árboles del Pembina tenían racimos de estrellas blancas. Los *hartrouges* estaban adornados de umbelales crema y los álamos comenzaban a cubrirse de un follaje aterciopelado... Me hallaba ya lejos de aquellas planicies nevadas... ¿Cuánto tiempo hace de esto? ¿Ocho días apenas? ¡Imposible!

Entré en lo que yo llamaba «el clan escocés». Campbell, Grant y Iac Pherson roturaban tres campos contiguos prestándose ayuda mutua, pero con interés. Aprendí esta locución irónica de Archer cuya cara roja evocé. Mis pensamientos se dividieron entonces, para caminar en dos direcciones diferentes. Atravesaba las tierras escocesas y pensaba al mismo tiempo en Irlanda. No, no quería volver aquella mañana por la granja de los O'Molloy... ¡Hannah!... ¡Sí, Hannah!... Pero, ¿cómo podría darle a Magd la terrible noticia?... Este problema me preocupó de tal modo que metí dos veces los pies en el agua.

...Dejé atrás la línea recta... A mi espalda, al Sur, quedaron las granjas del clan escocés. Enganchadas con cuatro caballos cada una, las tres sembradoras de Grant, Campbell y Mac Pherson escondían bajo la tierra bien mullida el precioso grano de trigo... ¡Geórgicas que dejé por mis bucólicas salvajes!... A partir de allí, el camino lleno de rodadas y de traidores troncos serpenteaba a través del bosque, se enroscaba alrededor de una pequeña charca, enrollaba y desenrollaba a todos los árboles,

Un hombre recuerda su pasado

les, lleno de cosas imprevistas, como el grave encuentro de una ortega con su visión fugitiva de una liebre asustada, o el vuelo de un pavo real, o el ruido que hacía un picoverde al horadar con fuertes toc-toc-toc la corteza de un árbol carcomido, o... Indudablemente, el bosque estaba más animado que la llanura, aunque en esta viviesen los hombres... ¿Cómo diablos advertiría yo a Magd?...

* * *

Llegué a las tierras de Pablo Durand a eso de las diez. Allí era donde se había instalado el matrimonio bretón que accedió a cuidar de nuestros animales durante el invierno.

Fiel a su tocado armoricano y a sus zuecos, rodeada de cuatro mocosos y visiblemente portadora del quinto (que iría tan sucio como sus hermanos), la señora de Le Floch se puso la mano a guisa de visera para mirarme.

Me di a conocer, y sólo acertó a decir: «Ma Dou'e! Mon doux Jesus! Ma Doué!... C'est-y ben vous, au moins? ¡Dios mío! Es usted, sí;

pero, ¿y el otro caballero? ¡Dios mío! ¿Y Juan María, que se marchó para trabajar en la siembra con los ingleses del Sur, los Mason, como los llaman, Dios mío... Pero, como es sábado, de fijo va a regresar esta noche, ¡Dios mío! ¡Mi dulce Jesús! ¡Dios mío!

Le dije que Pablo había muerto en el Norte. Movié la cabeza (unas guedejas rubias golpearon sus ojos azules de niña sucia y melancólicamente hermosa) y dijo:

— ¡Dios mío! ¡Juan María tenía razón! ¡Ya decía él que era tentador al diablo ir a su tierra!... Afortunadamente, esta noche regresará Juan María. Nunca me atreveré a acostarme sola aquí. ¡El señor ha muerto! ¡Ay, Dios mío! ¡Jesús de mi alma! ¡No faltaba más sino que viniera esta noche!

Intenté demostrarle que, como hacía dos meses de la muerte de Pablo Durand, si no había creído conveniente volver en tanto tiempo, era poco probable que adoptase ya aquella inoportuna costumbre.

— ¡Sí! ¡Bueno! ¡Dios mío! ¡Señor mío! ¡No sabe usted bien lo que dice! En primer lugar, habiendo vuelto usted, ¿quién sabe

si no ha vuelto él también en su compañía? A los muertos no se les ve más que al dar la media noche o por ahí... Mire usted: mi abuelo atravesaba los pantanos por Ploermel...

Y se metió en una historia de aparecidos que yo interrumpí. Entonces, preguntó con otro tono:

— ¿Ha comido usted? Porque Juan María me reprocharía de seguro que no le hubiera ofrecido leche, pan y huevos. ¡Dios mío! ¡Iba yo a dejarle sin comer, habiendo de qué en la casa! ¡Entre en seguida, señor!

¿Cómo se las habría arreglado el matrimonio Le Floch para convertir la limpia y reluciente cabaña de Pablo Durand en aquella casucha sórdida, sucia e irremediamente fétida, de desolado aspecto? ¿Habían bastado para ello cinco meses y medio? Los dedos de los chiquillos estaban estampados en las paredes. Los cristales tenían huellas digitales. La mesa parecía el mapa de un mundo desconocido. El entarimado se pudría. Pero el olor predominaba sobre todo. Para encontrar algo aproximado fué menester que combinase en mi espíritu la peste que envenenaba las casas de los chippewayas — los únicos salvajes verdaderamente sucios —, y las viviendas esquimales. Aun añadiendo el tufo propio de las habitaciones islandesas, y de las pesquerías del lago Winnipeg, no llegaba a obtener algo equivalente. Gra

Continuará en el próximo número



LOS ESCRITORES NUEVOS

Hemos recibido

M. A. S. (Oviedo).—Sus versos que-
dan admitidos, pero sin derecho a re-
tribución alguna, así como los trabajos
que aparezcan en esta sección, según
nuevo acuerdo de nuestra gerencia.

Os.—La gracia es una *espontaneidad*
fluidica; pero a pesar de lo *fluidica* que
es, a nosotros *La gracia* que usted nos
envía nos ha parecido de hormigón ar-
mado.

J. A. S.—Para ser perfecto su sone-
to, le sobran rípios y le falta sintaxis,
y a veces ritmo. Hay que renovarse, lo
hemos dicho muchas veces.

M. E. (Madrid).—Su *Eternidad* no nos
ha convencido; ni tampoco el soneto en
que usted quiere comparar a Grecia y
Roma con España, aunque *les ceda la*
gloria de que fueron primero; sobre todo
hay que huír de los rípios, de la erudi-
ción poética y de la dureza rítmica, por
muy orgullosos que nos sintamos de ser
españoles.

R. D. (Valencia).—Agil, gracioso y
juvenil el ritmo de su *Caminante*. Pero
eso de que usted sea *hermano del cre-
púsculo violeta*, que lleva *sonreídos los*
labios y que la nieve lo envuelva en
sus felpas *en contra de los dientes agu-
zados del frío*, además de que marche
a unirse con el alba, a fundirse en sus
crisoles y a *hacerse como ella nítido*, et-
cétera, etc., no es nada nuevo para esta
juventud audaz y deportiva, que ya no
lee a los poetas líricos muy fin de siglo.
Pero usted puede lograr bellas compo-
siciones más en consonancia con los gos-
tos de hoy, pues no le faltan dotes *na-
turales* para el cultivo de la poesía.

M. P. (Madrid).—Nada nuevo ese
Amor funesto que nos envía. No nos
sirve.

J. L. C.—Es inexplicable el miedo que
usted siente a que carguemos la mano
en las ingeniosas carreras en pelo con
que, según usted, contestamos a muchos
de los colaboradores de esta sección;
para que no sienta temor ninguno, no le
diremos nada molesto; con sólo publi-
car aquí la *Borrachera* que nos envía,
hubiéramos logrado demostrar que es
usted injusto con nosotros. Porque no
nos atrevemos a publicarla, ni a darle
la *carrera* que se merece.

A un hidalgo de hoy,
infatigable visitador de escuelas.



Una nueva salida. En el sendero
polvoriento, sin pájaros ni flores,
llena el alma de ensueños y fervores,
ya se encuentra otra vez el caballero.

Decidido, animoso y altanero,
pluma en ristre defiende sus amores
anhelando vivir horas mejores
en que triunfe la ciencia por su fuero.

Es verdad que no falta en sus andanzas
un palacio de dicha y de esperanzas
como aquel que acogiera a Don Quijote.

Mas debemos seguirle reverentes,
evitando el rencor de ciertas gentes
y la alevé pedrada del galeote.

FLORENCIO GOMEZ ORTEGA

Dibujo de Serny

su trabajo, y...

A. C. A. (Sevilla).—Vulgar su *Des-
ilusión*; no nos sirve.

G. M. (Mahón).—Sus versos tienen,
junto a vulgaridades notorias, bellísimos
atisbos de verdadera poesía. Son como
fruta que no ha madurado aún. Insista.

Bessie (Ibagué, Colombia).—Algo más
nuevo es lo que descamos de los escrito-
res de Hispanoamérica. Lo suyo no nos
lo parece. Aguardamos sus nuevos en-
víos, porque se adivinan en sus versos las
inquietudes de una verdadera vocación
literaria.

B. V. (Madrid).—Lamentamos mucho
tener que decirle lo que sus versos nos
han parecido. Por ahora algo impreciso.
Ni fondo ni forma. Siga cultivando su
jardín espiritual.

A. S. Z. (Lorca).—Hay en todos sus
trabajos un noble afán de superación que
les eleva y dignifica; pero el afán solo
no basta. En estos versos que ahora nos
llegan, evidentemente saturados de un
aura modernísima, no logra usted toda-
vía separar el boro del diamante. Se
hace preciso una decantación de valores
falsamente poemáticos para que la ver-
dadera poesía se condense, aflorando en
las cuartillas. Podíamos indicarle en es-
tas *Cosas de mi jaca buena*, rotundos
aciertos muy a tono con el gusto de hoy,
entre notorias vulgaridades sin gusto, sin
ritmo y sin profundidad.

M. R. P. (Habana).—Todavía sus ver-
sos, oreados de sana ingenuidad, no tie-
nen la necesaria vibración para figurar
en estas páginas. Siga cultivando sus ad-
mirables cualidades poéticas, que de se-
guro usted logrará frutos muy bellos.

M. P. L. (Madrid).—Nada nuevo su
relato; no nos sirve.

Mefhisto.—Decimos lo mismo del "Su-
surro" que nos envía.

V. G. (Coruña).—A usted también se
lo repetimos.

Amapolita.—Idéntico comentario nos
merecen sus nueve estrofas *A una sal-
mantina*.

S. G. R.—*Ante la amada muerta* y
Por guardar tu amor siguen la misma
ruta que las anteriores.

J. C. de los R. (Sevilla).—Sus versos
recuerdan demasiado a Campoamor. No
nos sirven.

Toda la correspondencia de esta
sección se contesta exclusivamente
desde las columnas de la Revista.
Rogamos a nuestros comunicantes
que en los envíos de originales con-
signen en los sobres: "Para la sec-
ción Los escritores nuevos". Aparte
de los originales que se nos envíen
espontáneamente, acompañados del
correspondiente cupón, publicaremos
en esta misma sección algunos traba-
jos de escritores conocidos, presti-
giando así a los literatos nuevos con
su compañía.

«COSMÓPOLIS»
CUPÓN

que debe acompañar a todo envío de
Colaboración espontánea

Por estar esta sección dedicada a los
escritores nuevos, a aquellos cuyas afe-
cciones les hacen conocer las costumbres
literarias, no hemos hecho algunas in-
dicaciones respecto al envío de los ori-
ginales, por creerlas innecesarias. Sin
embargo, la forma en que se nos remi-
ten algunos trabajos nos obliga a hacer
las siguientes advertencias:

1.ª Los trabajos en prosa no excede-
rán de tres cuartillas escritas por un
solo lado, y las composiciones poéticas
de sesenta versos.

2.ª Es inútil pretender contestación
particular a las cartas que se nos diri-
jan relacionadas con esta sección. Para
admitir o rechazar los originales tene-
mos la sección "Hemos recibido su tra-
bajo y...", en la que por riguroso turno
se contestará a todos los autores. Tam-
poco se devolverán los trabajos, publi-
cados o no.

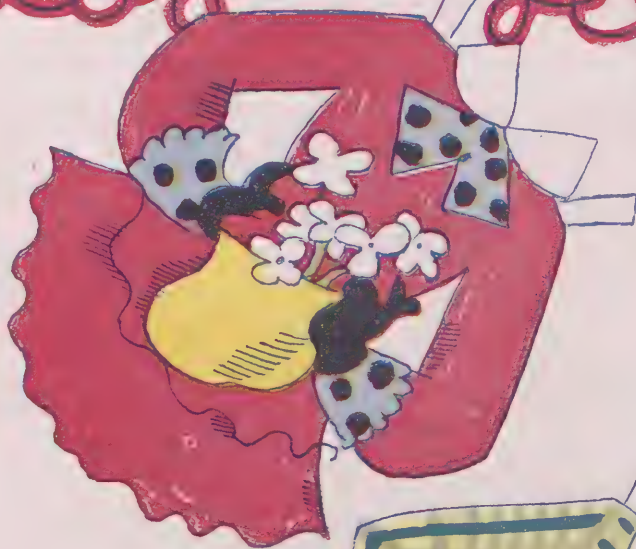
3.ª El solo hecho de enviarnos un
original implica la absoluta conformidad
con estas condiciones.

Y 5.ª Cada original debe venir acom-
pañado de un cupón.

sección recreativa



mithecasdetigeran





AMBIENTE DE HOY

*Un negro algarero que toca el jazz-band,
un sobrio titanic que encierra el trabajo,
las blancas pecheras llenas de champagne,
trenes por arriba, trenes por abajo...*

*Gente que se empuja porque va de prisa;
mucho, mucha vida cual raudal torrente,
el que viene al mundo se agita en seguida
y veloz camina... «donde va la gente».*

*La humanidad entera no es cosa distinta
de una inquieta ardilla que bulle y marea,
y el que pinta un cuadro... no sabe qué pinta,
y el que escribe una obra... no sabe qué crea.*

*Ya nadie es el «bueno» o el «malo» de antaño;
el mismo es el sobrio y el «Don Juan» de ayer,
porque van muy juntos (dándose la mano)
en tiempos de hogaño, trabajo y placer...
... se arrugan las frentes... se acaban las vidas,
prematuramente las sorbe el torrente;
el que viene al mundo se agita en seguida...
y veloz camina... «donde va la gente»...*

Y un negro algarero que toca el jazz-band...

MANUEL CHACON SECOS

(Dibujo de Zaid.)

VIEJO AMOR

Ruido. Luces. Gente. Un ir y venir constante. Risas de mujer. Opalo y nácar en el cielo. Al fondo, muy al fondo y lejana, una cadena de montañas empenachadas de algodón, que se recorta en la comba azul, magnífica. Como si las manos de un descomunal gigante fuera tendiendo un manto negro sobre la ciudad, llega la noche. Sólo, en lo infinito, inmarcesible y acostado sobre mullido y rojo diván de nubes, se destaca el disco solar como un inmenso rubí.

La Luna, enharinada la cara, asoma por el lado opuesto al Sol. Magnífica reina de la noche, enseña su faz seguida de su corte de estrellas. La Luna es soberbia matrona; las estrellas, iniciaciones de mujer, rutilantes. Mujeres siempre, han escogido su traje de diamante, y todas juntas forman un inmenso collar que ciñe la garganta invisible de la Pálida.

Se encienden los faroles del alumbrado público, que hacen guiños a las mujeres que pasan junto a ellos.

Las calles están alegres, y las risas de las mujeres quedan a flor de tierra. Los amores de esa hora no tienen más elevación que la de un entresuelo confortable.

En el maravilloso infinito que nos cobija se desarrolla el eterno tema de amor cósmico.

El Sol, enamorado de la Luna, la persigue alrededor de la Tierra. Ella le esquiva y le incita. El todas las mañanas aparece radiante, creyendo, insensato, que hoy logrará el amor de su amada; pero al terminar el día, el Sol, cansado de la inútil persecución, se va, mientras ella, coqueta, aparece luminosa, dispuesta a seguir la burla diaria e interminable, tan vieja esta burla como viejo es el mundo.

Esta vieja y coqueta Luna protege todos los amores. Sabe de todos los idilios que han sido en la tierra. Ella los vio nacer, oyó la voz trémula de los amantes, presenció el primer beso de muchas bocas, conoce las embriagadoras bellezas de los amores sublunares, ha visto llorar a muchas mujeres...

Es testigo del amor humano y sabe sus glorias y sus fracasos, sus anhelos y sus sufrimientos, sus risas y sus llantos...

Como conoce el amor de los demás, no quiere entregarse al del caballero Sol.

Y ¿qué sería de la Tierra si un día la remilgada Luna acude a la cita del fogoso Sol, y se uniese en un beso único y maravilloso?

Mientras ese amor llega, se asoma a ver cómo dos enamorados, muy juntos y besados por su luz, se dicen:

— ¡Te quiero!
— ¡Te adoro!

El Sol acaba de dormirse en el mullido y rojo diván de nubes. La Luna se mira en el espejo que forma una constelación: coge una estrella, la prende en sus cabellos, como si fuera un diamante, y sigue su diario paseo por el mundo sideral, coqueteando con los astros.

RICARDO MAZO

Colasín

Cuento
infantil

por

CAZ-HORLITA



El patio de la escuela, todo bulliciosa algarabía momentos antes, quedó en completo silencio, roto apenas por las pisadas de los chiquillos. Unas sonoras palmadas de don Virgilio, el maestro, obraron el milagro de que cesaran las carreras, los gritos, el estruendo.

Como bandada de gorriones vinieron los niños junto al profesor por quien todos sentían amor y admiración, cariño de hijos más que de alumnos.

Don Virgilio era un maestro modelo, consciente de la importancia de su profesión — un sacerdocio para él —. Los niños de Urbeblanca jamás decían a sus mamás que no querían ir al colegio; lloraban, en cambio, cuando no les daban pronto el desayuno. Luego corrían ansiosos hasta la puerta de la escuela, palpitando sus corazoncitos de im-

paciencia, durante los minutos que tardaba en abrir don Virgilio.

— Buenos días, hijitos; pasad.

— Buenos días, señor maestro.

Y la tropa infantil entraba atropelladamente, ocupando cada uno el lugar acostumbrado. Seguían unos momentos de charla afectuosa, interesándose el profesor por los que faltaban, enfermos o ausentes, y en seguida empezaban las tareas escolares.

Hora y media más tarde, era el descanso...; la continuación del recreo, mejor dicho; porque aquel maestro procuraba que las inteligencias infantiles no se fatigaran demasiado. Enseñar deleitando era su lema bien querido. Nada de castigos ni reprimendas, nada de palmetas ni malos modos, nada de agrias censuras: amor, palabras de aliento, alabanzas, premios... Con esto era feliz y sus queridos niños aprendían, progresaban.

— «No está mal esta plana, pero puedes hacerla mejor. ¡Muy bien; te ha salido muy bien este dibujo! Mis discípulos son los más listos de la provincia».

Y los niños se esponjaban poniendo sus almitas en el empeño de triunfar y recibir el aplauso no regateado.

Aquella mañana, don Virgilio, rodeado de su grey, habló así:

— Antes de reanudar las lecciones, vamos a cantar un poquito. La música nos hace más buenos, ensancha el corazón...

Y pianito, y unidos y muy afinados, desgranaron los niños la canción popular:

Los cordones que tú me diste
ni eran de seda ni eran de lana

Acabado el canto, entraron en el colegio y prepararon los papeles y lápices para copiar la lección escrita en el encerado a cuyo frente don Virgilio había dibujado con trazos sencillos unas figuras. En uno de los bancos se alteró el orden. Pedrito y Colasín disputaban y parecía que se iban a tragar con los ojos. De los insultos a la pelea sólo hay un paso. Intervino a tiempo el maestro.

— A ver, ¿qué les pasa a esos jovencitos?

— Pedrito, que no quiere que me siente a su lado — dijo Colasín.

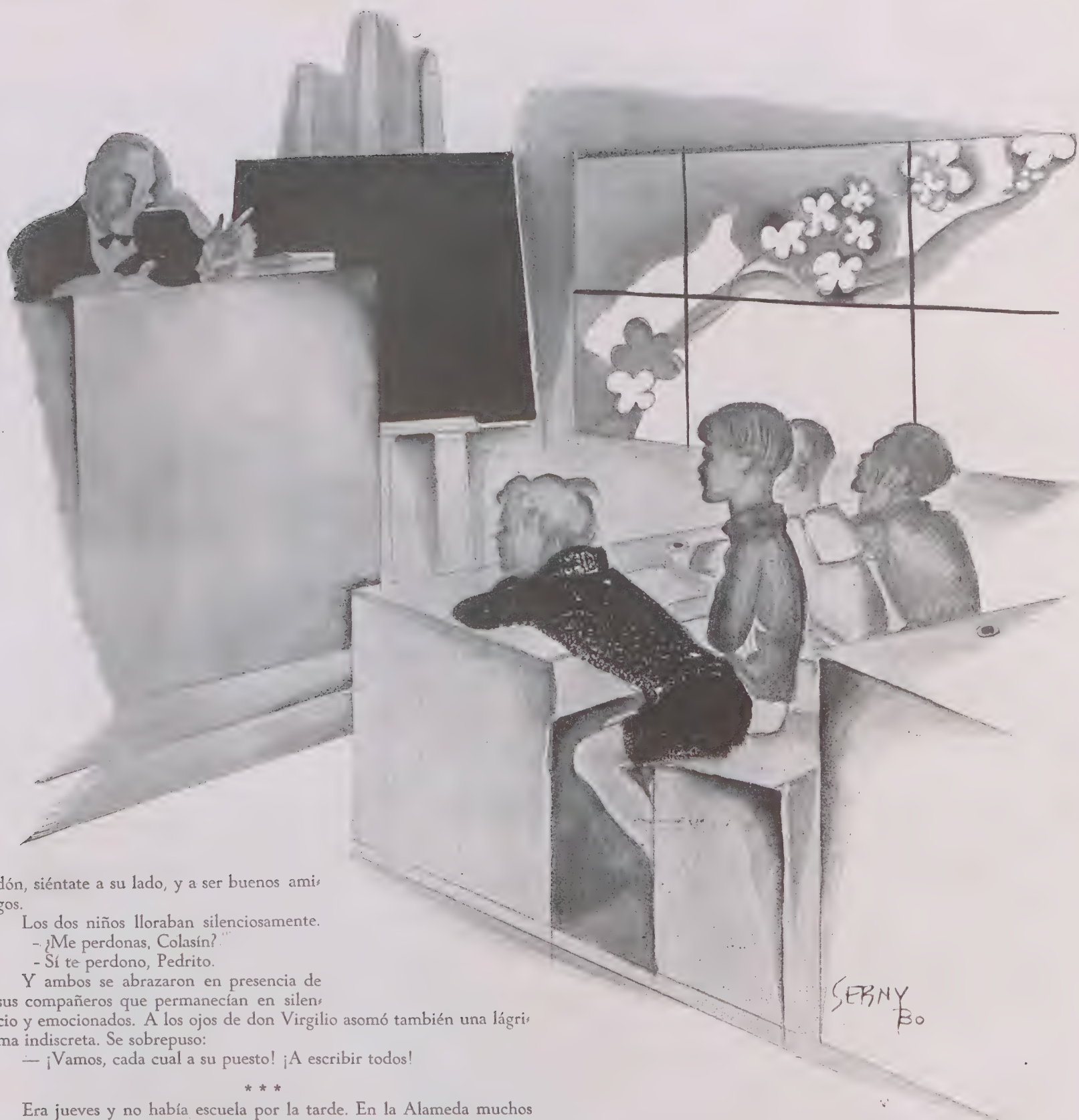
— Es que me va a manchar. Está muy sucio y mamá me ha puesto hoy delantal nuevo.

Los dos niños, de pie, ofrecían curioso contraste; Pedrito, limpio, elegante, cuidadosamente peinado; el pobre Colasín roto, bastante sucio, con los pelos en desorden... Su carnecita morena, curtida al viento y al sol, asomaba por las desgarraduras de sus pantalones, sujetos por un vendo. Aunque de aspecto tan diferente, los dos niños eran muy guapos. El maestro, con gesto de disgusto, habló:

— Pedrito, has obrado muy mal con tu compañero. El mismo derecho que tú tiene Colasín para sentarse en estos bancos, que son de todos. Aquí no hay ricos ni pobres; aquí no debe haber más que niños buenos. Colasín es hijo de Dios como tú, es hermano tuyo, aunque vaya cubierto de harapos. El pobrecillo no tiene madre que lo vista, lo cuide y lo mime; es huérfano y los parientes que lo recogieron no tienen fortuna; pero él es bueno, tiene un tesoro en su corazón y tiene una clara inteligencia, será hombre de provecho. Pídele per-

Ilustraciones de Serny.





dón, siéntate a su lado, y a ser buenos amigos.

Los dos niños lloraban silenciosamente.

- ¿Me perdonas, Colasín?

- Sí te perdono, Pedrito.

Y ambos se abrazaron en presencia de sus compañeros que permanecían en silencio y emocionados. A los ojos de don Virgilio asomó también una lágrima indiscreta. Se sobrepuso:

— ¡Vamos, cada cual a su puesto! ¡A escribir todos!

Era jueves y no había escuela por la tarde. En la Alameda muchos niños jugaban al balón. Cantaban los pájaros en los árboles, cantaban las niñas en el corro, y cantaba el agua en la acequia camino del molino. Allí en el hondo del barranco, estaba casi seco el cauce del río. Todo el caudal iba por la acequia.

Pedrito, en compañía de su criada, vino también a la Alameda. El niño empezó a jugar con sus amiguitos y, aprovechando un descuido de las chachas, se fueron a la orilla del canal. Pedrito cometió la imprudencia de acercarse demasiado a la corriente para alcanzar un ramo de zarzamoras; resbaló y cayó el agua.

Gritaron los chiquillos, acudieron asustadas las domésticas, cesaron en la Alameda los juegos y las canciones. No había ningún hombre; las mujeres lloraban a gritos, los niños temblaban de espanto. Pedrito, arrastrado por la corriente, iba a una muerte cierta.

Del asustado grupo de los muchachos se destacó Colasín y se zambulló en la acequia, cuando solamente faltaban unos metros de distancia entre su amigo y la boca oscura de la tubería por donde se precipitaban ruidosamente las aguas en vertical descenso hacia las muelas de la aceña. Era muy fuerte la corriente en aquel lugar y el heroico niño, gran nadador, luchaba denodadamente por salvar a su compañero de colegio, que en las ansias de la muerte se ocultaba y aparecía en medio del torbellino de las aguas. Al fin pudo alcanzar a Pedrito, y nadando con un solo brazo

consiguió asirse al marco de una compuerta del canal. Cuando ya le abandonaban las fuerzas, llegó el molinero y puso en salvo a las dos criaturas. Pedrito se había desmayado; Colasín sonreía satisfecho de su obra.

Media hora después, llegaba al molino, trémula de ansiedad, loca de angustia, la madre del niño rico. Este recobraba el conocimiento y lloraba desconsoladamente.

— ¡No llores, mi bien, no llores! Está aquí tu mamá. ¿Sabes quién te salvó? El huerfanito Colasín, tu compañero de colegio. ¿Qué le daremos en premio?

— Mamá, yo quiero que viva en nuestra casa. Colasín es muy bueno.

— Acércate, Colasín. ¿Te da vergüenza? Ven a mi lado. Desde hoy tendrás en mí una madre, serás el hermano de Pedrito. Dame muchos besos.

Un hipo de congoja impidió al niño huérfano demostrar su agradecimiento.

Meses después, en presencia de todas las autoridades de la provincia, don Virgilio, el maestro modelo, colocó en el pecho de Colasín una preciada condecoración...

CAZ-HORLITA.

Instruir e instruirse deleitando, es el arte de la criptografía



Por FRAMARCON

14.º Certamen
bimestral
Febrero-Marzo

Nuestro obligado retraso nos pone en el caso de ampliar hasta fin del actual el envío de pliegos a este concurso.

DON JUAN GEA SACASA, EL CAMPEON PASATEDICO DE «COSMOPOLIS» EN 1929, OPINA MUY ACERTADAMENTE QUE LA CRIPTOGRAFIA ES UN DEPORTE ALTAMENTE INSTRUCTIVO TAMBIEN, COMO BUEN SOLUCIONISTA, PREFIERE LOS PROBLEMAS DE COMPOSICION DIFICIL «EUREKA» LA CELEBRE FRASE DE ARQUIMEDES EN ESTE COMPLICADO ARTE — TAMBIEN EN LA CRIPTOGRAFIA OBTIENE UN RESONANTE TRIUNFO EL BELLO SEXO — EL BRAMAR DE LA TRAMONTANA — MAHON, AMBIENTE PROPICIO AL CULTIVO DE LA CRIPTOGRAFIA

—¿...?
—La criptografía nunca despertó en mi curiosidad hasta hace relativamente poco tiempo. Pasaba la vista por las páginas de pasatiempos como la hubiera podido pasar por una página escrita en chino. A lo sumo me detenía un poco con alguna charada o con algún pasatiempo de palabras cruzadas en la época en que éstas hicieron furor. A eso se limitaban mis conocimientos en este arte.

Pero hace aproximadamente un año, reunidos en una ocasión varios amigos, uno, que actualmente forma parte de la «Peña Mahonesa», y era ya ducho en estas lides, se entretenía en resolver en presencia nuestra los pasatiempos de Cosmópolis.

Entonces pude conocer algunos de los trucos más corrientes, y me pareció que aquello no era tan difícil como yo creía, y, animados mutuamente, constituimos esta «peña», que, a partir del concurso febrero-marzo de 1929, concurre a todos los certámenes de Cosmópolis.

—¿...?
—Prefiero los pasatiempos de composición difícil; la satisfacción que se experimenta al resolver la clave de uno de éstos es algo sólo comparable a la alegría que debió sentir Arquímedes al proferir su célebre «Eureka!» (dicho sea guardando las distancias).

—¿...?
—Que la criptografía es un deporte altamente instructivo es una verdad que no puede ofrecer duda a ningún aficionado al mismo. Que se lo pregunten al solucionista que, por ejemplo, haya tenido que leerse una monografía del castillo de Simancas para fué ajusticiado en aquel célebre archivo; o a aquel venir en conocimiento de que el obispo Acuña otro que, en busca del destino de un *sobre*, tiene que andar consultando mapas, rebuscando en diccionarios, etc., etc. En suma: a mi parecer, la criptografía en un medio de expresión de posibilidades ilimitadas, y cuya labor instructiva puede llegar a ser tan amplia como se proponga el criptógrafo.

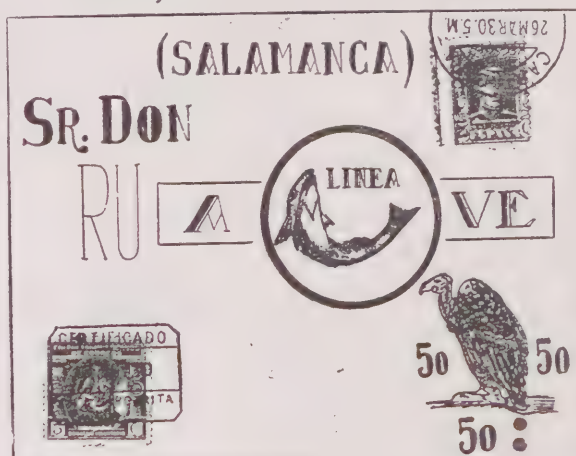
—¿...?
—Naturalmente, creo que todos los que nos presentamos al campeonato abrigábamos en algunos momentos la esperanza de salir triunfantes. En mi esta esperanza se borró por completo al recibir el número de octubre de Cosmópolis y ver la clase de problemas que allí se planteaban. Al lado de ellos el mío me parecía de una sencillez enorme.

—El más complicado para mí resultó el 410, de la señorita Pilar Gillis; los que resolví más fácilmente fueron el 389 y el 395.

—¿...?
—Atendiendo a la estructura del pasatiempo, me

436.

NOMBRE, DOS APELLIDOS Y DESTINO.



S.

parece el más original el 375, de D.ª Juana Gómez. Muy original también y admirablemente hecho para mi gusto, el 400, de doña María Luisa Eguía. En este campeonato, el ingenio del sexo débil ha rayado a gran altura.

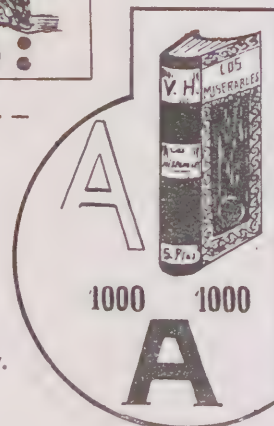
—¿...?
—Creo sinceramente que el concurso campeonato de Cosmópolis ha constituido un verdadero éxito, no sólo por la cantidad de problemas, sino por la variedad de los mismos, la originalidad de muchos de ellos y la gran dificultad de no pocos.

—Si, señor, y creo, desde luego, que deben repetirse todos los años; en estos torneos se pone a prueba el ingenio de todos, se aportan ideas nuevas, trucos originales, muchos de los cuales pueden venir a enriquecer el léxico de este gran lenguaje, que es la criptografía.

—¿...?
—Mi debut lo hice en Cosmópolis, y con gran éxito por cierto; me llevé un premio... de consolación. Mis errores no me permitían aspirar a más. Desde entonces, inculcado ya el *virus de la criptomanía*, no había revista que cayera en mis manos que indefectiblemente no abriera por la sección de pasatiempos. Con preferencia seguí mi entrenamiento en la de Cosmópolis y en la que en *Nuevo Mundo* dirige el notable Enrique Marín.

—¿...?
—Que cuántos ases componen esta *Peña marítima*? (Inmerecido lo de *as* por lo que a mí atañe.) Nuestra *Peña marítimoterrestre* está integrada por dos matrimonios. Los nombres los encontrará usted en las dos páginas del campeonato. De Mahón —con residencia en Mahón, mejor dicho—no encontrará usted en ellas, cosa rara, más que cuatro concursantes. Y digo cosa rara, porque esta tierra, a la que no llega el «mundanal ruido», ofrece, por su quietud, por su carencia de distracciones y por su silencio sólo interrumpido de vez en cuando por el estrépito bramar de la tramontana, un ambiente sumamente propicio al cultivo de la criptografía.

¿SI SERA PE
SIMISTA?



437.

S.

Esto es todo cuanto a mi cuestionario ha respondido el campeón pasatedico D. Juan Gea Sacasa, de Mahón.

FRAMARCON

COSMOPOLIS
CONCURSO CRIPTOGRAFICO
Los no suscriptores acompañarán a sus pliegos dos de estos CUPONES pegados cuidadosamente por este lado y en lugar de la firma.

438.—(Remitida por don Eugenio Molina, de Madrid.)

Creí encontrarme grave;
pero un médico PRIMA-DOS
me quitó un DOS-PRIMA,
y al instante me curó.

Solución:

Estafeta: Nuestros campeones señores Molina y Gea, de Madrid y Mahón, respectivamente, corresponden a la estimable gratitud del concursante Sr. De la Fe, de Las Palmas, y reitéranle saludo cordial.

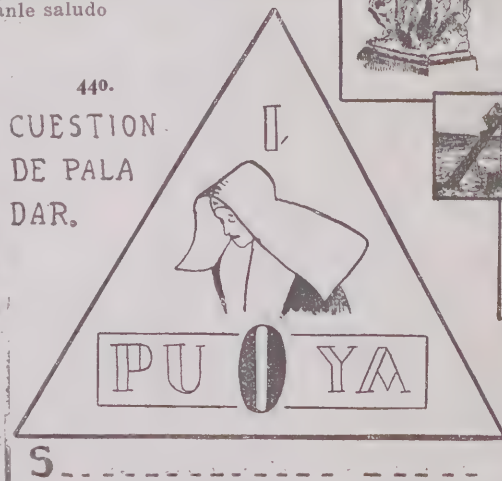
Señores Molina, Gea y De la Fe: yo, por mi parte, me congratulo de su mutua y noble actuación, que tanto dice en beneficio de este instructivo y entretenido deporte.

Florita (Madrid).—Cuántísimo lamento no poderla complacer, señorita; ahora sí, en su obsequio, lo único que puedo hacer es ponerla en relaciones (criptográficas, se entiende) con algún destacado "as" en cuestiones de "aprovechamientos". Dígame su nombre y domicilio, si le place, y en seguida comenzará usted a cambiar correspondencia criptográfica con el afortunado que a ello se ofrezca.

M. García Canto (Pamplona).—Muy ingenioso; se publicará en breve, señorita.

F. García.—Imposible complacerle.

440.
CUESTION
DE PALA
DAR.



439.
(SILÁBICO)
MONUMENTO

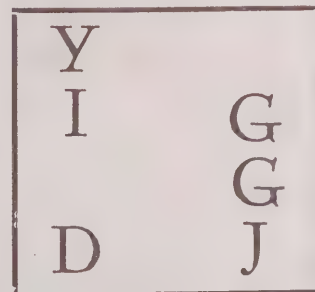


441.—¡¡Y PERDI!! (Remitido por don José G. de la Sota.)



Solución:

442.—PARA EL SARAO
(Señorita María L. Eguía.)



Solución:

443.—¿DONDE ESPERAS?



Solución:

Resultado del 13.º certamen Diciembre-Enero

Concursantes que enviaron completos sus pliegos de soluciones, con expresión de los premios que obtuvieron en anteriores certámenes:

Bilbao.—1. Srta. Pilar Gillis Yuste. (Cuarto premio del 7.º concurso y suscripción en el 8.º).
Cádiz.—2. D. Francisco Vázquez Pereira.—3. D. Manuel Estrada. (Suscripción en el 11.º certamen.)—4. Doña Encarnación Estrada.—5. D. Ernesto Durán. (Primer premio del 13.º concurso.)
Cartagena.—6. D. José Sicilia (3.º del 3.º y 5.º del 13.º).—7. D. Antonio Más (1.º del 8.º).
Ceuta.—8. D. Manuel Estrada Berro.
La Coruña.—9. D. José Álvarez Cerón.
El Ferrol.—10. Srta. Guadalupe Vázquez Pereira.

Granada.—11. D. Gregorio Bahamonde.
Jerez de la Frontera.—12. Don Pedro Naranjo.
Madrid.—13. Srta. Conchita Gullón.—14. Don Antonio García Cuevas (3.º del 4.º y 3.º del 7.º).—15. Doña Herminia Rodríguez.—16. Srta. Mercedes Bernardin.—17. Doña Carmen Herrero.—18. Doña Dolores García Robiou (4.º del 9.º).—19. Don Fidel García Pérez (2.º del 13.º).—20. Don José García de la Sota (1.º del 9.º y 3.º del 13.º).—21. Doña Juana Gómez.—22. Doña María Boal Mate.—23. Doña Joaquina San José (5.º del 9.º).
24. Srta. María Luisa Eguía. (Suscripción en el 9.º).—25. Don Eugenio Molina (1.º del 12.º y suscripción en el 13.º).—26.

Don Manuel Cano (4.º del 8.º y suscripción en el 9.º).—27. Doña Amalia Arroyo (1.º del 4.º y suscripción en el 12.º).—28. Don Cándido Carrasco (3.º del 1.º y 2.º del 5.º).—29. Don Ramón Cantalapiedra. (Suscripción en el 13.º).—30. Don Carlos Pérez de la Torre.—31. Don Angel de León.—32. Doña Baltasara Parra. (Suscripción en el 5.º).—33. Doña Amparo Fernández de Cano (1.º en el 6.º y 4.º en el 13.º).—34. Don Antonio García López. (Suscripción en el 7.º).—35. Doña Eulalia García.—36. Don Javier Pérez Cánovas.—37. Doña Alfonsa Humanes. (Suscripción en el 10.º).—38. Doña Dolores Naranjo. (Suscripción en el 5.º y 5.º premio en el 10.º).
Mahón.—39. D. Juan Gea Sacasa. (Suscripción en el 8.º y 2.º premio en el 12.º).
Melilla.—40. Doña Angeles Andrés.
Mérida.—41. D. Francisco Pacheco (4.º en el 11.º).

Peñarroya.—42. Doña Pilar Beloi.
Portugalete.—43. Doña María Teresa Otaduy.
44. D. Eduardo de Otaduy. (Suscripción en el 5.º, ídem en el 6.º y tercer premio en el 12.º).
45. Doña Encarnación Orbea. (Suscripción en el 7.º).—46. D. Juan Garmendia. (Suscripción en el 6.º; segundo premio en el 8.º y suscripción en el 12.º).
Salamanca.—47. Srta. Amparo Andrés.—48. Don Jeremías Valdunciel (3.º en el 10.º).
San Fernando.—49. D. Salvador Garrido.—50. Doña Margarita Cañas. (Suscripción en el 13.º).
Tenerife.—51. D. Miguel Botella.—52. D. Ricardo Casas.

Entre los señores antes relacionados celebróse en nuestra redacción, el día 8 de febrero, a las 19.20 horas, el correspondiente sorteo de premios; el acto fué presenciado esta vez por el conocido y destacado solucionista D. Manuel Cano Ruiz, uno de los "ases" y conscientes paladines que, con su distinguida señora y don José María de Soroa, D. Cándido Carrasco, don Antonio García-Cuevas y D. José García de la Sota, constituyen, digámoslo así, la "LIGA DE REPRESENTACION Y GARANTIA CRIPTOGRAFICA" en estos sorteos. Ante el miembro de la Liga antes citado, dos de nuestros gentiles taquimecanógrafas, tan simpáticas como bellas, decidieron la suerte, con el hechizo de sus encantos, a favor del sexo fuerte, como el lector podrá observar:

Primer premio: D. Ernesto Durán, de Cádiz.—**Segundo premio:** D. Fidel García Pérez, de Madrid.—**Tercer premio:** D. José García de la Sota, de Madrid.—**Cuarto premio:** D. Amparo Fernández, de Madrid.—**Quinto premio:** Don José Sicilia, de Cartagena.

En el de las suscripciones, cuyas papeletas fueron también extraídas por las mismas agraciadas "taquimecas", resultaron favorecidos por el siguiente orden: D. RAMON CANTALAPIEDRA, de Madrid; Doña MARGARITA CAÑAS, de San Fernando (Cádiz), y D. ¿Quién creerán ustedes que se llevó la última y de la suerte? ¡¡¡Pásmense ustedes!!! El

444.—TAURINO



Solución:

mismo que en el anterior concurso-campeonato conquistó la tan discutida copa de solucionistas, y, por si era poco, el preciado título de campeón. No habrán ustedes olvidado su nombre, ¿verdad? Lo recordaré, no obstante: don EUGENIO MOLINA, de Madrid.

Señores: El intruso D. Eugenio ha resultado un genio en arte de criptografía; campeonato, gran copa, interviu, fotografía (1), suscripción y, todavía... ¿Lo hallaremos en la sopa el menos pensado día?

Si cura así los dolores...
¡¡Vaya galeno, señores,
con galena y... receptores!!

(1) La falta de espacio nos impidió su publicación.

Soluciones al 13.º certamen Diciembre-Enero

417. (Palabras cruzadas). (En el próximo número).—418. Lleva la voz cantante.—419. (Sobre) Senén Sue Lacoma. Moriscos.—420. Endémico, uno, tísicos dos.—421. Intervino en el asunto.—422. Lázaro, levántate y anda.—423. Una de dos, o es tresalbo o no hay trato.—424. BA-LAN-ZA.—425. CA-TA-LA-NA.—426. chuCHO, hinCA, caRREta, aRO. CHOCARRE-RO.—427. Internado.—428. (Sobre) Elena Noriega Toscano. Mediaconcha (o Pie de Concha).—429. Va por Barco de Avila.—430. No tiene razón para ser así con Isaías.—431. arte-SONADO, somBREto. Aguamanil, cornamuSA, antipoDA. SOBREASADA.

Nombre:
Pueblo:
Provincia:
Calle:
Núm.:

CONCURSANTE

Cartier



El **12 SIX PEUGEOT**, es el coche preferido por el mundo elegante, por su perfección mecánica, línea impecable, silencio y confort.

Sociedad Anónima de Automóviles

Peugeot

Pi y Margall, 16, MADRID. Teléfono 19070



colorchecker classic



calibrite